

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

Analyse et traduction en italien

de *La traduction est une histoire d'amour* de Jacques Poulin

par

DOINA CIOCHINA

Mémoire présenté aux professeurs

PATRICIA GODBOUT, directrice du mémoire

NICOLE CÔTÉ, membre du jury

DOMENICO BENEVENTI, membre du jury

Janvier 2018

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	2
Résumé / Abstract	3
Introduction	5
Présentation du mémoire	
L'œuvre et son auteur.....	6
Problématique	
La littérature québécoise en italien.....	7
Approche traductive : dimension théorique	
L'approche sourcière d'Antoine Berman et l'approche cibliste d'Umberto Eco	11
Discussion des idées sur la traduction exprimées par Poulin et la figure du traducteur.....	22
Méthodologie	
Le transfert linguistique et culturel.....	31
Particularités du style de Poulin.....	33
Analyse de la traduction.....	39
Traduction	54
Conclusion	186
Bibliographie	187

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier ma directrice, Patricia Godbout, de m'avoir accompagnée tout au long de la rédaction de ce mémoire. Je sais très bien que c'était un travail énorme pour elle, mais j'ai admiré beaucoup le travail qu'elle a fait. Elle m'a suivie depuis mon premier trimestre à l'université et j'ai aimé voir mes progrès grâce à notre travail ensemble.

Je suis également reconnaissante envers les autres membres de mon jury, Nicole Côté et Domenico Beneventi, pour leur lecture attentive et les judicieux conseils qu'ils m'ont prodigués.

Je voudrais remercier mon copain qui m'a beaucoup aidée à rester concentrée dans les pires journées et qui m'a fait part de ses commentaires. Je remercie aussi mes parents : sans eux je n'aurais jamais eu la possibilité de faire ma maîtrise dans une université importante comme celle de Sherbrooke.

Je tiens enfin à remercier les éditions Leméac de m'avoir autorisée, à titre gracieux, à traduire en italien l'œuvre de Jacques Poulin, *La traduction est une histoire d'amour*, dans le cadre de mon mémoire de maîtrise en Littérature canadienne comparée à l'Université de Sherbrooke.

RÉSUMÉ

L'œuvre qui fait l'objet du présent mémoire est *La traduction est une histoire d'amour* de Jacques Poulin. Le mémoire est divisé en deux parties. La première partie est elle-même divisée en trois sections. La première section présente de manière générale l'auteur et l'œuvre. La deuxième section présente les problématiques concernant la traduction d'une œuvre québécoise en Italie. On y trouve une analyse de la littérature québécoise et de son accueil dans une culture différente. Dans la même section, on présente l'approche traductive dans sa dimension théorique en analysant deux œuvres importantes : *Dire presque la même chose* d'Umberto Eco et *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* d'Antoine Berman. Ces œuvres sont importantes pour le mémoire car ces deux auteurs présentent deux approches différentes mais en même temps connexes et d'une certaine façon complémentaires. Le parti pris du présent mémoire est de trouver une voie entre les deux. Dans la même section, on analyse les idées sur la traduction exprimées par Poulin et la figure du traducteur dans ses œuvres.

Dans la troisième section, se trouve la présentation de la méthodologie. Dans cette section, on traite des difficultés propres au transfert linguistique et culturel de *La traduction est une histoire d'amour*. En connexion avec ces dernières, on analyse le style de Poulin et les thématiques dans ses œuvres. Cette section est très importante car on explique les choix faits dans la traduction de l'œuvre.

La deuxième partie du mémoire est constituée de la traduction au complet de *La traduction est une histoire d'amour* de Jacques Poulin.

ABSTRACT

The novel at the center of this M.A. thesis is *La traduction est une histoire d'amour*, by Jacques Poulin. The thesis is divided into two main parts. The first part is divided into three sections. The first section gives a general presentation of the author and his work. The second section presents the difficulties connected to the translation of a Québécois work in the Italian culture. There is an analysis of that literature as it is transferred into a different culture, in this case the Italian one. In the same section is presented the translation approach in its theoretical dimension; two important works are analyzed: *Dire presque la même chose* by Umberto Eco and *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* by Antoine Berman. Both works are important for the thesis because the authors present two different translation approaches but at the same time their ideas are connected and, in a certain way, complement one another. This M.A. thesis aims to find the middle ground between these two approaches. In the same section are also presented Poulin's ideas about translation and the translator figure in his work.

The third section deals with the methodology. In this section is presented the analysis of difficulties concerning the linguistic and cultural transfer of *La traduction est une histoire d'amour*. Connected to these, one finds the analysis of Poulin's style and themes present in his works. This section is very important because I explain the choices made concerning the translation.

The second part of the thesis is comprised of the complete translation of Jacques Poulin's *La traduction est une histoire d'amour*.

INTRODUCTION

L'œuvre qui fait l'objet du présent mémoire de maîtrise est *La traduction est une histoire d'amour* de Jacques Poulin. J'ai choisi cette œuvre de Jacques Poulin parce que je l'ai beaucoup aimée dans le cadre de mon cours de littérature québécoise pendant mon premier trimestre à l'Université de Sherbrooke. Ma directrice de mémoire, Patricia Godbout, m'a conseillée cette œuvre parce que j'étais aussi intéressée au personnage fictif du traducteur. J'ai choisi de traduire une œuvre québécoise en italien parce que je trouve qu'en Europe on ne connaît pas assez la littérature canadienne ni québécoise. Je n'ai pas choisi un classique, même si certaines œuvres de Poulin sont considérées aujourd'hui comme des classiques et parce que j'ai voulu me connecter au niveau personnel avec l'œuvre. J'ai trouvé aussi que ma connaissance de la littérature classique québécoise n'était pas assez développée pour y consacrer un mémoire. J'ai alors choisi de traduire une œuvre qui s'intéresse elle-même à la traduction. Mon hypothèse de travail est que c'est une œuvre qui exigera une attention constante aux particularités de la langue et du style de Poulin. J'ai pour objectif d'en produire une traduction intéressante à lire en italien.

PRÉSENTATION SOMMAIRE DE L'ŒUVRE ET DE SON AUTEUR

Jacques Poulin est né à Saint-Gédéon-de-Beauce le 23 septembre 1937. En 1960, il obtient une licence en orientation professionnelle et en 1964 une licence en lettres de l'Université Laval. Dès 1965, Jacques Poulin se dédie à l'écriture et à la traduction. La traduction, en effet, est une thématique récurrente dans ses œuvres.

Le roman *La traduction est une histoire d'amour* a été publié par Poulin en 2006. Le protagoniste, comme dans toutes ses œuvres, est l'écrivain Jack Waterman, véritable alter ego de Poulin. Dans ce roman, on trouve à son côté Marine, une jeune traductrice qui est aussi la voix narratrice. Marine admire beaucoup cet écrivain et elle travaille à la traduction anglaise d'un de ses romans. Ils se rencontrent par hasard à Québec, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. Ils se lient d'amitié immédiatement et Jack trouve à Marine un logement, un petit chalet dans l'île d'Orléans, où elle continue son travail de traduction. L'œuvre est focalisée sur la traduction, mais l'intrigue principale a lieu quand un petit chat noir arrive au chalet.

PROBLÉMATIQUE

La littérature québécoise en italien

Afin que des œuvres soient connues dans les pays qui n'ont pas comme langue officielle celle des œuvres en question, il faut un traducteur. La traduction a souvent été mal vue et considérée comme une *trahison* des œuvres originales. Ne dit-on pas en italien justement *Traduttore traditore*? On oublie souvent que sans les traducteurs beaucoup d'œuvres littéraires seraient demeurées inconnues de par le monde. Le traducteur est l'intermédiaire qui brise les barrières existantes entre les cultures.

Le traducteur qui traduit un roman ne fait pas simplement son métier de passeur entre une culture et une autre; il est le véhicule d'une intention plus ou moins articulée, voire plus ou moins consciente, et il s'inscrit clairement dans un rapport de force, de faiblesse, de lutte éventuellement, entre un groupe culturel et un autre. (Jolicoeur, 308)

En Italie, la culture québécoise est apparemment plus présente que ce que je croyais au départ. Une étude effectuée par Louis Jolicoeur en 2007-2008, au cours d'une année d'étude et de recherche en Italie, porte sur les choix effectués par les éditeurs italiens au moment de traduire la littérature québécoise. Jolicoeur s'est attaché à étudier le regard que porte l'Italie sur le Québec ainsi que l'impact de ces traductions sur la scène littéraire italienne (Jolicoeur, 311).

Les œuvres traduites sont très nombreuses : plus d'une centaine d'auteurs, dont près de soixante-quinze poètes. Les auteurs traduits sont pour la

majorité des auteurs du vingtième siècle. Dans le texte de Jolicœur, on trouve une liste de tous les auteurs et poètes traduits en Italie comme Anne Hébert, Yves Thériault, Jacques Poulin, Abla Farhoud, Gabrielle Roy, etc. Le problème principal est la distribution de ces œuvres. Les éditeurs sont connus mais petits, les tirages limités et les livres mal distribués. Par expérience personnelle, je peux dire qu'avant d'arriver au Québec, je n'avais jamais eu la possibilité de lire des œuvres québécoises ou de voir de la publicité à leur sujet. Une chose importante à considérer est le fait que dans une librairie typique, il y a une subdivision des livres par langue (italien, français, anglais, allemand, etc.). Je présume que les livres québécois sont classés dans la section des livres français, mais ce serait à vérifier la prochaine fois que j'irai en Italie.

Il y a également en Italie un centre d'études québécoises, le *Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi, CISQ* (Centre interuniversitaire d'études québécoises) basé à l'Université de Bologne, de même que quelques centres d'études canadiennes tels celui d'Udine, qui s'intéresse aussi à la littérature québécoise.

La liste « Traduzioni italiane di opere canadesi francofone » (Traductions italiennes d'œuvres canadiennes francophones) colligée par Anne de Vaucher Gravili et Cristina Minelle, dont la plus récente mise à jour date d'octobre 2016, fait la recension des auteurs québécois traduits en italien. En plus des relations de voyage de l'époque de la Nouvelle-France (Lahontan, Roberval, Sagard, etc.), on trouve, à la section « Romans et nouvelles », des titres d'auteurs connus comme Marie-Claire Blais, mais aussi ceux d'auteurs plus récents, tels Nelly Arcan et Kim Thúy. Un titre de Jacques Poulin y figure,

le seul de ses romans à avoir été traduit jusqu'à présent en italien : *Volkswagen Blues* par Maria Rosa Baldi (Rome, Hortus Conclusus, 2000). Parmi les poètes québécois traduits en italien, on compte Gaston Miron, Roland Giguère et Hector de Saint-Denys Garneau. Au théâtre, de grands dramaturges tels Michel Tremblay ou Michel-Marc Bouchard ont été traduits.

Dans l'article de Jolicoeur, on lit que les romans d'Anne Hébert traduits sont au nombre de seulement 4, tandis que dans la liste mise à jour en 2016 par Gavilli et Minelle on trouve beaucoup plus d'œuvres. La dernière traduction d'un de ses romans date de 2008. Pour les œuvres classiques, il y a souvent beaucoup d'écart de publication entre l'original et la traduction. Dans la liste de 2016, on peut voir par exemple que *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, roman publié au Québec en 1916, a été traduit et publié en Italie seulement en 1945. Il faut rappeler que durant cette période, il y a eu les deux guerres mondiales, durant lesquelles le milieu éditorial a été fortement marqué par la montée du fascisme et la censure mise en place par Mussolini. Pour les œuvres contemporaines, l'écart de publication est souvent moins important. On note, par exemple, que le roman *Le bonheur à la queue glissante* d'Abla Farhoud, paru en 1999, a été traduit en italien en 2002. Les œuvres de Kim Thuy ont été publiées en Italie un an seulement après leur publication originale. Il est certain qu'avant il était plus difficile d'être en contact avec une culture géographiquement lointaine; de plus, les traducteurs n'étaient probablement pas assez nombreux pour pouvoir traduire beaucoup d'œuvres en peu de temps. Il est également important de noter que si, auparavant certains auteurs québécois étaient publiés par de petites maisons d'édition, maintenant la situation change. Certains d'entre eux, surtout des romanciers,

sont publiés par des maisons d'édition plus importantes comme Feltrinelli, Baldini & Castaldi, Mondadori, Bulzoni, Voland et Longanesi.

Depuis quelques années, on peut dire que la culture québécoise est assez bien représentée en Italie.

APPROCHE TRANDUCTIVE : DIMENSION THÉORIQUE

L'approche *sourcière* d'Antoine Berman et l'approche *cibliste* d'Umberto Eco

Quel est le rôle du traducteur? Qu'est-ce que c'est que traduire? Du latin *traducere*, «faire passer », cette pratique implique la transposition d'un message d'un code linguistique à un autre code, en tendant à l'équivalence de sens et de valeur des deux énoncés.

Les études sur la traduction ont commencé à gagner du terrain vers la fin des années 1970 et à s'établir comme discipline à part entière. Mais depuis longtemps et encore aujourd'hui, la traduction est considérée comme une activité qui exige peu de talent ou de créativité. Plusieurs auteurs ont dû prendre la défense de cette activité au fil des années. Ainsi, en 1931, Hilaire Belloc écrit à propos de la traduction :

L'art de la traduction est un art secondaire et dérivé. À ce compte, on ne lui a jamais accordé la dignité de l'œuvre originale, et elle a trop souffert dans l'opinion générale des lettres. Cette sous-estimation naturelle de sa valeur a eu l'effet pratique néfaste d'abaisser les normes exigées, et à certaines époques, cela a presque détruit cet art tout à fait. L'incompréhension qui en découle a ajouté à sa dégradation: ni son importance ni sa difficulté n'ont été saisies.¹ (cité dans Bassnett, 138)

Belloc voulait que ses lecteurs saisissent l'importance majeure de la traduction.

¹ Nous traduisons.

Afin de déterminer quelle approche j'adopterais dans mon projet de traduction, j'ai voulu me familiariser avec deux théoriciens de la traduction qui favorisent une approche qu'on présente souvent comme étant opposées : l'approche d'Antoine Berman à l'égard de la traduction, qui est dite *sourcière*, à la différence de celle d'Umberto Eco, qu'on présente le plus souvent comme étant *cibliste*. Il importe d'expliquer la différence entre les deux.

Le traducteur cibliste est le moins proche du texte original, parce que pour lui la fidélité au texte passe au deuxième plan. Le cibliste essaye toujours de se mettre à la place du lecteur et de lui faciliter la tâche en remplaçant, par exemple, des termes de la langue originale par d'autres plus connus en langue d'arrivée. Au contraire, le traducteur sourcier reste plus fidèle à la langue de départ. Il pense qu'il faut être complètement fidèle au style de l'œuvre de départ. Ce sont deux écoles de pensée très différentes. Toutefois, puisque la traduction n'est pas une science exacte, il est possible de trouver, selon moi, un compromis entre les deux.

Dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Antoine Berman étudie les deux formes traditionnelles et dominantes de la traduction littéraire, *la traduction ethnocentrique* et *la traduction hypertextuelle* :

Ethnocentrique signifiera ici : qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture.

Hypertextuelle renvoie à tout texte s'engendrant par imitation, parodie, pastiche, adaptation, plagiat, ou toute autre espèce de transformation textuelle, à partir d'un autre texte *déjà* existant. (Berman, 29)

À partir de sa propre expérience comme traducteur, Berman affirme : « La traduction ethnocentrique est nécessairement hypertextuelle, et la traduction hypertextuelle nécessairement ethnocentrique » (Berman, 49).

La traduction ethnocentrique est née à Rome. Depuis le début, la culture romaine est « une culture-de-la-traduction ». Si avant il y avait les Latins qui écrivaient en grec, après on a une vraie période de traduction des textes grecs. On a ce qu'on appelle la « latinisation » des textes grecs. Un exemple simple est la traduction des noms de dieux.

Cicéron a été un des premiers auteurs latins qui a réfléchi sur la traduction en traduisant *Les Discours* de Démosthène. Dans *Antichità Classica*, Luciana Foresti rappelle ce que Cicéron avait déclaré concernant la traduction de Démosthène : « Ho tradotto questi discorsi comportandomi non da semplice traduttore (*ut interpretes*), ma da scrittore (*ut orator*), conservandone le frasi, con le figure di parola o di pensiero, ricorrendo a termini adatti alle abitudini latine » (Foresti, 177). Ce que dit Cicéron, c'est qu'il n'a pas seulement fait un travail de traduction mais qu'il a aussi pensé comme un auteur; il n'a pas fait une traduction mot à mot mais il a essayé de transporter les phrases grecques dans la culture latine avec le lexique adapté. De cette façon, un lecteur latin est capable de reconnaître une culture différente qui est transportée dans la sienne.

Berman veut, quant à lui, attirer l'attention des traductologues sur le fait que la traduction ethnocentrique est devenue la norme. Il croit que le lecteur est capable d'accepter une part d'étrangeté dans les traductions, et que c'est même souvent ce qu'il recherche en allant lire un auteur étranger. Mais la tradition de traduction littéraire, en France en particulier, incite les traducteurs à pratiquer ce qu'il appelle des « tendances déformantes », telles que la rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement, l'homogénéisation et la destruction des rythmes.

Par exemple, au sujet de la rationalisation, pratique qu'il condamne, Berman écrit que celle-ci « recompose les phrases de manière à les arranger selon une certaine idée de l'ordre du discours » (Berman, 53). Il aimerait que les traducteurs essaient plutôt de voir comment la langue d'arrivée peut accueillir certaines des particularités de la forme du texte original.

Pour sa part, Umberto Eco estime que, très souvent, une traduction améliore le texte, mais il ne faut pas chercher à le faire selon lui. « Si on traduit une œuvre modeste mal écrite, qu'elle reste telle quelle, et que le lecteur de destination sache ce qu'a fait l'auteur » (Eco, 148). Eco affirme que si un texte est mal écrit, un traducteur ne peut pas aider beaucoup à son amélioration, et il ne doit pas se sentir obligé de le faire.

Dans ce cas, je suis d'accord avec Eco. En ce moment, je suis en train de traduire un livre du roumain vers l'anglais, et je trouve le texte original pénible. En plus de certaines fautes de syntaxe et de ponctuation, le style est plat. Je peux bien essayer d'améliorer un peu le style et corriger les fautes, mais cela ne deviendra pas un bon livre pour autant. Je me suis trouvée des fois à

traduire des textes qui, dans la langue originale, étaient pleins de fautes de grammaire et de syntaxe. En corrigeant ces erreurs, on pourrait dire que je n'ai pas été fidèle au texte de départ. Mais j'ai pensé au pauvre lecteur qui allait lire ce texte pénible et que la première chose qu'il se dirait, c'est : « Cette traduction est vraiment désagréable. Quelle mauvaise traductrice! » Je suis sûre qu'Eco ne se référait pas aux fautes de grammaire quand il parlait d'éviter d'améliorer le texte, mais cela pose la question du degré d'intervention du traducteur dans les textes qu'il traduit. La traduction ne consiste pas à rendre le texte de départ mot à mot, mais il faut « aider » le texte à avoir les mêmes rythme et signification dans le texte d'arrivée. La traduction littérale n'est pas toujours la meilleure solution et elle ne s'adapte pas à tous les styles. Je vais prendre comme exemple l'expérience de rédaction de mon mémoire de fin de baccalauréat à l'Université CIELS à Padoue en Italie. J'ai traduit de l'anglais vers l'italien le long poème inachevé *Lay of Leithian* de J. R. R. Tolkien, comptant plus de 4200 vers, ce qui était assez difficile. En anglais, les vers étaient très courts et rimés; en italien, ce n'était pas aisé de trouver une rime sans changer complètement le sens du vers. Je n'ai pas eu le choix, il fallait trouver des mots qui fonctionnaient bien entre eux, et ce même s'il n'y avait pas la rime.

Berman cite un traducteur de Dostoïevski qui écrit que pour rendre les suggestions de la phrase russe, il faut souvent la compléter (Berman, 55). Berman n'est pas d'accord avec ce traducteur. Il écrit, au sujet des « tendances déformantes » de la clarification et de l'allongement, que celles-ci ne sont la plupart du temps pas nécessaires aux textes; au contraire, « les explications rendent peut être l'œuvre plus "claire", mais obscurcissent en fait

son mode propre de clarté » (Berman, 56). Autrement dit, il veut conserver en traduction les zones d'ombre et les ambiguïtés du texte original. Cela dit, il est possible que dans le transfert d'une langue spécifique vers une autre, il soit nécessaire de clarifier et d'allonger. Par expérience personnelle, je sais que le russe est une langue très compliquée et souvent les phrases ont du sens en russe mais dans les autres langues il faut expliquer beaucoup. Ce n'est pas la seule langue ayant ce « défaut ». De plus, les traductions vont être généralement plus longues que les textes originaux. Bien sûr, Berman n'a pas de problème non plus avec le fait que certaines langues disent la même chose avec plus de mots. Il souhaite attirer notre attention sur le fait qu'on a trop tendance à expliciter, quand parfois ce n'est pas nécessaire. À mon avis, il ne faut pas perdre de vue les lecteurs qui vont lire ces livres et vont y trouver, des fois, une culture complètement inconnue. Il faut expliquer certains termes qui, souvent, n'ont pas vraiment d'équivalent en traduction ou changer complètement des phrases afin que le lecteur connaisse les références. Un exemple typique est celui des proverbes qui ne peuvent souvent pas être traduits littéralement.

Dans la traduction, il y a trois éléments importants qu'il faut respecter :

- Le lexique

On sait très bien qu'aucun mot ne correspond parfaitement à un autre dans une autre langue. Il y a même des mots qui sont intraduisibles et, dans ce cas-là, il faut trouver quelque chose de similaire qui peut expliquer tel mot ou telle expression.

- La morphosyntaxe

La morphosyntaxe est différente dans chaque langue. Si on prend comme exemple l'anglais et le français, on pense tout de suite que les phrases en français vont être plus longues que celles en anglais. C'est d'ailleurs ce que constatent Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet dans la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Le latin, par exemple, est une langue qui privilégie les phrases très longues comportant des propositions coordonnées et subordonnées. Au secondaire, quand je faisais des traductions du latin vers l'italien, il fallait faire des phrases plus courtes en italien.

- Le contexte

Le contexte est très important pour faire une traduction de qualité. Il faut connaître la culture du texte de départ et être capable de la rendre compréhensible dans la langue et la culture d'arrivée, et surtout faire comprendre aux lecteurs le texte même s'ils ne disposent pas de toutes les connaissances socioculturelles pour ce faire. L'anthropologue Bronislaw Malinowski estimait que le vrai talent d'un traducteur n'avait rien à faire avec les règles de la grammaire mais consistait à rendre justice au texte original dans la version traduite en évitant de changer la première.

Umberto Eco affirme lui aussi qu'il faut éviter d'enrichir le texte. « Une traduction qui arrive à "en dire plus" pourra être une excellente œuvre en soi, mais pas une bonne traduction » (Eco, 138). On ne doit pas non plus appauvrir le texte. Il faut, en d'autres mots, en conserver toutes les subtilités. Berman met en garde contre *l'appauvrissement qualitatif et quantitatif*, tandis qu'Eco parle de *pertes*. Mais pour lui, certaines pertes sont inévitables. Il pense que cela fait partie de la « négociation » entre un texte et sa traduction.

Certaines choses sont traduites avec la même force, certaines autres sont perdues et compensées ailleurs, etc. C'est tout cela qui fait la traduction.

Eco donne un exemple intéressant dans *Dire presque la même chose* à la page 107. Il traite du problème que pose en italien la scène de *Hamlet* (III, 4) où Hamlet s'exclame « *How now? A rat?* » Dans toutes les versions italiennes, le mot *rat* a été traduit par *topo*. En italien, on a aussi le mot *ratto*, mais *topo* – bien qu'il n'ait pas toutes les mêmes connotations que le mot *rat* en anglais – est le mot le plus familier pour un lecteur; selon Eco, le but était « de rendre la vivacité, la spontanéité, le ton familier de la scène, et de justifier la réaction que le cri peut provoquer » (Eco, 108).

Je suis d'accord avec cette idée que traduire signifie négocier, négocier avec le texte en le transformant en quelque chose d'autre, qui deviendra accessible pour les lecteurs : « en traduisant, *on ne dit jamais la même chose* » (Eco, 110, italiques dans le texte). Eco nous rappelle aussi que certaines expressions idiomatiques peuvent parfois être entendues au sens littéral. C'est une façon pour lui de nous inviter à toujours se rapporter au contexte. Un exemple drôle qu'il donne au début de son livre, c'est celui de l'expression anglaise « *It's raining cats and dogs* » (Eco, 7). Il explique qu'un traducteur ne traduira pour ainsi dire jamais cette expression idiomatique littéralement. Mais il ne faut pas oublier qu'une traduction littérale serait possible si on se trouvait dans une œuvre de science-fiction où il pleut vraiment des chats et des chiens. À part ce cas plutôt improbable, *dire la même chose* reviendra à trouver plutôt une traduction idiomatique, car chaque langue a sa manière à elle de transmettre cette idée d'une grosse pluie. Comme je connais cinq

langues (italien, anglais, français, roumain et russe), j'ai cherché comment cette expression serait traduite dans toutes ces langues.

En italien, on dit *piove a dirotto/ piove come Dio comanda* qui veut dire littéralement *il pleut excessivement / il pleut comme Dieu le commande*. Dans la version originale italienne de *Dire presque la même chose*, Eco donne aussi *piove a catinelle*². En français, cela se traduit souvent par *il pleut à verse*. Dans *Dire presque la même chose*, la traductrice Myriem Bouzaher donne deux équivalents : *il pleut à torrents / il pleut des cordes*. En roumain, on dit *vearsa cu galeata* qui signifie littéralement *il pleut d'un seau*. L'expression en russe est pareille. J'ai ensuite appris qu'en français québécois, on disait *pleuvoir à siaux* (qui est une vieille prononciation de seaux). Cette image se trouve donc dans quatre langues sur cinq, car en italien *catinelle* veut dire une cuvette. Mais il ne faut pas oublier que malgré les ressemblances, chaque langue a ses propres ressources; c'est sûr que pour faire une traduction correcte, il faut utiliser l'expression idiomatique courante en langue d'arrivée.

Les jeux de mots, c'est un des problèmes les plus ardues pour un traducteur. En certaines situations, on doit mettre des notes en bas de la page si on se trouve devant une chose impossible à rendre. Ainsi, Eco écrit : « On ne peut traduire Joyce sans faire sentir d'une manière ou d'une autre le style de pensée irlandais, l'humour dublinois, quitte à laisser des termes en anglais ou à insérer de nombreuses notes en bas de page » (Eco, 358) Évidemment, traduire Joyce est un cas limite.

² *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milan, Bompiani, 2003, p. 9.

Nous verrons dans le chapitre sur l'analyse de la traduction les jeux de mots trouvés dans l'œuvre de Poulin avec lesquels j'ai eu des difficultés, car Poulin aime beaucoup jouer avec la langue.

Jakobson a suggéré qu'il y a trois types de traductions : intralinguale, interlinguale et intersémiotique. La traduction intralinguale est une reformulation. La traduction interlinguale est quand on traduit un texte d'une langue à l'autre, ce qui est la traduction proprement dite. La traduction intersémiotique, c'est quand on « traduit » un roman en film, c'est plus proprement à dire une transmutation. Jakobson utilise le mot *interprétation* pour définir ces trois types de traduction (Eco, 266). Évidemment, il ne s'agit pas pour lui de nier la spécificité de la profession d'interprète. Jakobson veut dire ici que le fait de reprendre une parole, que ce soit dans la même langue, dans une autre langue ou dans un autre médium, suppose un acte d'interprétation, de prise en charge du discours par le paraphraseur, le traducteur ou l'adaptateur. Ce geste comporte sa part de responsabilité et suppose une compétence en la matière, laquelle ne met pas à l'abri des erreurs.

Berman est soucieux pour sa part de montrer que les traducteurs ont souvent tendance à effacer l'étrangeté du texte original. Il affirme qu'un texte traduit n'aura jamais la positivité d'un texte original (Berman, 46). Ce n'est pas qu'il ne fait pas confiance aux traducteurs, mais il veut les mettre en garde contre la tendance à tout ramener à ce que les lecteurs de la traduction connaissent déjà. Dans le cas de ma traduction de Poulin, cela reviendrait à italianiser son roman au point où on ne saurait plus que son auteur est québécois et que l'histoire racontée se déroule au Québec.

Il y a certains points où je suis d'accord avec Berman et certains autres où je suis d'accord avec Eco. Au début, je pensais que pour Berman la traduction est une activité « inférieure » à l'écriture, parce qu'il affirmait et soulignait trop l'importance de la fidélité aux textes. La fidélité aux textes est importante, je suis d'accord, mais je ne suis pas d'accord avec le fait qu'il ne faut jamais expliciter un minimum le texte à l'intention du lecteur. Il y a des textes où c'est facile de rester littéral, mais avec d'autres, c'est plus difficile d'être à la fois fidèle et lisible. Eco affirme que la traduction fidèle est un bon choix à condition que le texte soit bien rendu dans la langue d'arrivée. Je pense que traduire un texte nous porte à découvrir plusieurs façons de traduire et pas seulement littéralement. Des fois en traduisant un texte, avec la traduction on peut l'améliorer sans changer beaucoup de choses. Le paradoxe est qu'il n'existe pas de règle pour établir comment et pourquoi une traduction est fidèle, de sorte que les critères de fidélité et de lisibilité vont toujours changer. Il faut trouver sa propre fidélité, en restant attentif à la culture et à la portée du texte pour les lecteurs de la langue d'arrivée. Je trouve que plusieurs remarques d'Eco nous obligent à réfléchir à la véritable fidélité à un auteur :

La fidélité est [...] la conviction que la traduction est toujours possible si le texte source a été interprété avec une complicité passionnée, c'est l'engagement à identifier ce qu'est pour nous le sens profond du texte, et l'aptitude à négocier à chaque instant la solution qui nous semble la plus juste. (Eco, 435)

Je ne pense pas suivre une seule méthode de traduction, mais je ne pense pas avoir tort pour autant. Il faut parfois adapter les théories en fonction des exigences des textes. J'ai appris, en lisant ces deux théoriciens de la

traduction, qu'il faut trouver un équilibre. Les textes de départ ne sont pas tous pareils; appliquer la même méthode traductologique à chacun d'eux n'est pas approprié. Je suis d'accord avec Berman qu'il faut être fidèle au texte original, mais je pense aussi que cette méthode devrait être appliquée seulement là où cela s'avère nécessaire.

Discussion des idées sur la traduction exprimées par Poulin ainsi que la figure du traducteur dans cette œuvre

Dans plusieurs œuvres de Jacques Poulin, l'auteur accorde une bonne place à la figure du traducteur. Dans certains de ses livres, comme *La traduction est une histoire d'amour*, les autres personnages tournent autour de cette figure. En utilisant un traducteur comme figure centrale du roman, Poulin veut nous amener à réfléchir à cette activité. Quand on est traductrice comme moi, cela peut fournir une source d'inspiration pour le travail de traduction.

Il est certain qu'un écrivain, tout autant qu'un rédacteur technique, se documente concernant les sujets qu'il aborde dans ses œuvres. Dans le cas de Poulin, ses affirmations se basent sur sa propre expérience comme traducteur et comme auteur traduit.

Dans *La traduction est une histoire d'amour*, Marine, la protagoniste, est traductrice. Elle rencontre Jack Waterman, son écrivain préféré, quand elle est en train de traduire un de ses livres. Dans tout le roman, on trouve des références à la traduction, à ses techniques et à l'approche que Marine adopte à ce sujet. Marine est la narratrice, mais on peut supposer que les

idées exprimées sur la traduction sont celles de l'auteur. Marine est sentimentaliste, elle aime beaucoup certains mots qu'on n'utilise pas dans la vie de tous les jours. Elle est indépendante d'esprit et amoureuse de la langue. Elle écrit : « Les seules règles que j'accepte sont celles de la grammaire » (Poulin, 14).

Une chose très importante dans cette œuvre est le fait que Poulin a utilisé une voix narrative féminine et pas masculine. Lori Saint-Martin traite de cette question dans son article « Voix narratives féminines dans la fiction des hommes : vers une véritable mixité? ». Elle y affirme que les auteurs qui utilisent une voix féminine, comme Poulin l'a fait, sont nombreux.

Dans *L'Antiphonaire*, Hubert Aquin innove en donnant la parole à un personnage féminin, Christine. Elle détient un vaste savoir scientifique et rédige une thèse de doctorat et un roman du même coup, cumulant ainsi de nombreuses connaissances en principe réservées aux hommes. (Saint-Martin, 377).

Des fois, les voix féminines sont utilisées pour accentuer les stéréotypes mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, dans le cas de Jacques Poulin, il a créé au contraire une femme très forte et indépendante, même si sa relation avec Jack évolue beaucoup au fil du roman. Ils finissent par former une sorte de couple et de petite famille en « adoptant » la jeune Limoilou. Lori Saint-Martin affirme que c'est une adoption sans relation conjugale, mais ce genre de relations nous livre un message très important : une modalité différente du rapport homme-femme, une autre modalité du vivre-ensemble (Saint-Martin, 382-383).

Dans un autre roman de Poulin, *Les yeux bleus de Mistassini*, on trouve aussi des références à la traduction. Le protagoniste est encore Jack Waterman, en compagnie de Jimmy. Jack décide d'initier Jimmy à la traduction de l'anglais vers le français, quand il commence à travailler pour lui. Dans un passage, il se penche sur la traduction française d'une nouvelle d'Ernest Hemingway, auteur que Poulin admire tout particulièrement. On voit donc que la traduction fait partie des préoccupations littéraires de Poulin.

Une autre œuvre de Poulin qui met en évidence la figure du traducteur est *Les grandes marées*. Le protagoniste est Teddy Bear, pseudonyme dérivé des initiales du nom de sa profession : TDB Traducteur de Bandes Dessinées. Il est installé seul sur l'île Madame, dans le fleuve Saint-Laurent, dans une maison où il fait son travail de traducteur. En effet, il est sur cette île parce que son patron est prétendument soucieux de le rendre heureux en le faisant travailler en paix dans un endroit calme et désert. Teddy Bear partage la maison avec son vieux chat Matousalem, sourd depuis sa naissance, et ses gigantesques dictionnaires qu'il considère comme des amis. Après quelque temps, son patron arrive à l'île avec une jeune fille, Marie. Celle-ci a aussi un chat qui s'appelle Moustache. Elle raconte à Teddy qu'elle a pris des cours de lecture au ralenti et elle récite des extraits de livres qu'elle a appris par cœur. Dans cette œuvre, les liens qui se nouent entre Teddy et Marie sont apparentés à ceux qui se créent entre Jack et Marine. Leur relation se développe peu à peu jusqu'à ce qu'ils deviennent un vrai couple. Dans *La traduction est une histoire d'amour*, Jack et Marine ne sont pas à proprement parler un couple, mais ils développent une très forte amitié pleine de

tendresse. Cette relation sera plus établie dans le roman suivant de Poulin, *L'anglais n'est pas une langue magique*.

Dans *Les grandes marées*, le patron sent que le bonheur de Teddy n'est pas encore parfait même avec Marie, donc il installe d'autres personnages sur l'île. Ainsi se crée une petite communauté de personnalités originales.

La première chose que j'ai notée dans les deux œuvres, c'est les jeux de mots que Poulin utilise pour nommer les chats. Dans *La traduction est une histoire d'amour*, on a la chatte Chaloupe qui est appelée comme ça parce qu'elle a un gros ventre qui se balance comme une chaloupe dans l'eau. Dans *Les grandes marées*, on a le nom de Matousalem où on reconnaît *matou*, mot utilisé pour parler des chats. Si je devais le traduire, j'utiliserais *Gattosalem* ou *Miciosalem*.

Selon Pierre Hébert, les personnages des *Grandes marées* sont des allégories qui représentent le rapport entre Teddy et Marie mais aussi l'écologie de l'île (Hébert, 1997, 110). Avant l'arrivée de tous ces personnages, Marie et Teddy ont vécu très heureux mais après ils ne s'y sentent plus bien. C'est comme si leur bien-être avait été détruit par ces personnes bizarres. L'île est au début un symbole de paix, une sorte d'Éden. Le départ de Teddy, à la fin des *Grandes Marées*, s'assimile d'ailleurs à une sorte d'expulsion du jardin d'Éden. L'idée de l'île comme havre de paix se trouve aussi dans *La traduction est une histoire d'amour* : cette fois, c'est l'île d'Orléans elle-même qui est un refuge pour Marine, Jack et Limoilou.

– Qu'est-ce qu'il faut pour être heureux?

– Vous n'auriez pas une île déserte? répliqua le traducteur.

– J'en ai une : l'île Madame.

Le patron n'avait pas l'air de plaisanter.

– Ce n'est pas loin de l'île d'Orléans. Une petite île. À peu près deux kilomètres de longueur. Ça vous intéresse?

– Pourquoi pas?

– Justement, le gardien est vieux et malade...

[...] Ce n'est pas le paradis terrestre, mais c'est un endroit agréable, dit-il. (*La traduction est une histoire d'amour* Poulin, 1995, 14-15)

Teddy Bear parle beaucoup de la traduction et de ses difficultés au début de ce roman. La conception de la traduction qui y est véhiculée est qu'il s'agit d'un travail difficile nécessitant une patience infinie. Même sur son île, Teddy s'astreint à une routine de travail rigoureuse. L'image du traducteur sur son île fait évidemment penser au fait que c'est un travail solitaire, comme celui de l'écriture, pour lequel le traducteur (ou l'auteur) doit s'isoler du reste du monde. Dans ce roman, Teddy Bear traite ses dictionnaires avec beaucoup d'affection, comme s'il s'agissait de ses amis. « Le *Petit Robert*, le gros *Harraps'*, le *Grand Larousse*, le petit *Littré*, le gros *Webster* remplaçaient les amis qu'il n'avait pas. » (Poulin, 1995, 18)

Même dans les situations les plus banales ou routinières, Teddy Bear recourt toujours au dictionnaire lorsqu'il tombe sur un mot dont le sens lui échappe. Le choix des mots est éminemment important pour lui. Ainsi, il évite soigneusement toute formulation imprécise et fautive, de même que les anglicismes. Lorsqu'il peine à traduire un passage difficile, il ne poursuit pas son travail pour revenir au passage en question : il cherche jusqu'à ce qu'il ait trouvé une traduction qu'il juge satisfaisante.

Après l'arrivée de Marie sur l'île, Teddy Bear est moins concentré dans son travail. Ce sera encore pire avec l'arrivée d'autres personnes bizarres. Quand il apprend que ses traductions de bandes dessinées ne sont jamais publiées, on peut penser que c'est une façon pour Poulin de parler de la futilité de tout travail d'écriture ou de traduction. Mais malgré le fait qu'il se sait désormais inutile, Teddy Bear agit et réfléchit encore en traducteur : « Il avait encore le réflexe de lire les traductions sur les étiquettes des boîtes de conserve; il lui arrivait de rédiger des textes susceptibles de remplacer ceux qui lui paraissaient incorrects » (Poulin, 1995, 194).

Dans les œuvres analysées de Poulin, on apprend que le métier de traducteur et d'écrivain sont très difficiles, plus ardu qu'on pensait. On pourrait voir un parallélisme entre Teddy Bear et Jack Waterman. Ils essaient de s'isoler le plus possible du reste du monde pour bien faire leur travail, un travail de traduction dans le cas de Teddy et d'écriture dans celui de Jack. Teddy est parti sur une île juste pour avoir la concentration nécessaire pour terminer ses travaux. Et on note très bien les difficultés qu'il affronte quand les autres personnages arrivent sur cette île.

Teddy ne trouva pas la paix à la Maison du Sud. Bien au contraire, il fut pris dans un cercle vicieux dont les éléments s'enchaînaient comme suit : distraction → difficultés de traduction → mal de dos → distraction → etc. (Poulin 1995, 82)

Dans un chapitre intitulé « Le cercle vicieux », l'auteur nous montre directement un fragment de la bande dessinée que Teddy est en train de traduire. Dans celle-ci, Hagar est en train de parler à sa bedaine. Sa femme

lui dit qu'il doit perdre du poids et il commence à évoquer les périodes de disette et d'abondance qu'il a eues avec son ventre :

The custard pie shortage of '63... the chocolat chip panic... snackless days... remember how I nursed you through the colic? And then there were the good times... our first stewed ox pie. Triple dip sundaes... the day we discovered seconds.

Teddy n'a pas de grosses difficultés avec la traduction à l'exception du mot *seconds*. Il n'est satisfait d'aucune solution trouvée et finit par perdre toute la journée juste sur ce mot.

Dans *La traduction est une histoire d'amour*, Jack Waterman est lui aussi obsessif; il veut être au maximum de l'inspiration avant d'écrire quelque chose. C'est aussi pour cette raison qu'il est appelé l'écrivain le plus lent de Québec. Marine connaît très bien Jack et essaie toujours de lui envoyer des lettres; de cette façon, il a du papier disponible pour écrire des mots ou des bouts de phrase quand il ne travaille pas directement sur son manuscrit.

Jack Waterman connaît aussi la traduction et essaie toujours de donner des conseils à Marine ou de la faire réfléchir. Dans le chapitre intitulé « Le cœur d'Anne Hébert », Marine est en train de lire le poème « Le tombeau des rois » de cette écrivaine, traduit en anglais par F. R. Scott.

Monsieur Waterman me demanda si j'avais prêté attention à la fin du poème. Je lus à haute voix :

D'où vient donc que cet oiseau frémit

Et tourne vers le matin

Ses prunelles crevées ?

- Maintenant, regarde la traduction, dit-il. (Poulin, 78)

Frank Scott a traduit le dernier vers par *blinded eyes*. Jack explique que le traducteur a d'une certaine façon corrigé Anne Hébert. *Blinded* a en effet une signification plus faible que *crevées* (qui correspondrait davantage à *blind*). Le traducteur savait que, selon la tradition de la fauconnerie, le chasseur ne crevait pas les yeux du faucon mais lui mettait seulement un capuchon jusqu'à ce qu'il aille attraper sa proie. Dans ce poème, l'oiseau est la métaphore du cœur. L'image qui clôt le poème est plus noire dans la version originale d'Anne Hébert, même si l'oiseau aveugle semble percevoir d'où vient la lumière.

F. R. Scott a choisi dans ce cas de ne pas traduire littéralement. Jack Waterman attribue dans le roman une signification particulière à ce choix. Dans la leçon de poésie et de traduction qu'il donne ce jour-là à Marine, il veut lui montrer que le choix plus lumineux de Scott visait également à transmettre un message à Anne Hébert, celui de libérer son cœur et de croire en l'amour. C'est un exemple très subtil présenté ici par Poulin de la marge de manœuvre que peut se donner le traducteur dans certaines circonstances. Et dans ce roman, il y a également un message livré de manière détournée à Marine par Jack Waterman, qui l'enjoint à son tour de libérer son cœur. Le lecteur comprend alors que le titre du roman, *La traduction est une histoire d'amour*, tire en partie son sens des liens de plus en plus proches qui se nouent entre Jack, l'écrivain, et Marine, sa traductrice.

J'aime beaucoup la figure du traducteur dans les livres de Poulin. Il parle de la traduction d'une façon vraiment positive. Le lecteur s'initie d'une certaine manière à la traduction grâce à la façon dont en traite Poulin. Dans un article concernant le roman *La traduction est une histoire d'amour*, à la question si la traduction est au cœur du roman, Poulin répond : « Oui. C'est ce qui permet à Jack et à Marine de se rejoindre. À la base, ils partagent une même passion pour le langage. Quand elle fait ses traductions, elle essaie de se rouler, de se couler dans l'écriture de l'autre... Un peu comme des chats... » (Vigneault). J'ai trouvé cette réponse bien amusante, et je suis tellement d'accord. C'est une belle similitude, celle des chats. Surtout quand on sait la place spéciale et privilégiée qu'ils occupent dans l'imaginaire de Poulin.

MÉTHODOLOGIE

Le transfert linguistique et culturel

La traduction concerne un passage entre deux langues et deux cultures. Un traducteur doit parfois tenir compte de l'évolution historique de la langue. Umberto Eco cite Dante Alighieri pour donner un exemple concret. L'italien est une langue qui n'a pas trop changé pendant les époques, explique-t-il. Toutefois, dans le sonnet « *Tanta gentile e tanto onesta pare* », tiré de *Vita Nova*, certains mots ont aujourd'hui un sens différent de celui qu'ils avaient à l'époque de Dante. Par exemple, *gentile* ne signifiait pas bien éduqué « mais c'était le terme du langage courtois pour dire de nobles origines. *Onesta* se référait non à l'honnêteté mais à la dignité extérieure » (Eco, 191).

Mais en plus de la langue, il faut connaître la culture. Par exemple, quand je suis arrivée au Québec, j'ai eu beaucoup de difficulté avec la langue, même si j'avais une bonne base en français. J'étais surprise devant certains mots comme *char* ou je n'avais aucune idée pourquoi les gens me disaient *bienvenue* quand je disais *merci*. Ce sont des exemples très simples et un peu bêtes, mais c'est pour faire comprendre que la différence linguistique n'est pas la seule barrière dans un nouveau pays. Il y a aussi des façons de faire qui sont différentes.

Dans la première partie de ce document, on a abordé la question de la traduction d'œuvres québécoises en Italie. Il y a des exemples de traduction qui essaient de rester au niveau de la langue courante. Louis Jolicoeur traite notamment d'anglicismes employés par certains auteurs québécois, qui situent le passage dans un registre familier. Il montre que lorsque le

traducteur utilise en italien une expression de la langue courante, le niveau de familiarité est perdu. Jolicoeur donne l'exemple suivant : « Il est tellement cheap, ce nettoyeur » rendu par « Costa davvero poco quella lavanderia ». Commentaire de Jolicoeur : l'effet initial créé par l'emploi en français du mot *cheap* est perdu dans la traduction (Jolicoeur, 320). Il donne aussi l'exemple du mets appelé le « pâté chinois », traduit en italien par « paté cinese », ce qui ne donne pas du tout une idée de ce que c'est (322).

Autrement dit, « La traduction n'est pas toujours une histoire d'amour », comme le dit le titre de l'article par Louis Hamelin paru dans *Le Devoir*, mais je crois aussi que bien des traducteurs seraient d'accord avec cette autre affirmation : « La bonne traduction est transparente ; on ne remarque donc que les mauvaises... » (Hamelin).

C'est sûr que dans la traduction, la chose plus importante est de bien connaître les langues avec lesquelles on travaille. Connaître la culture du pays est un grand atout pour mieux rendre la traduction et être aussi capable d'expliquer aux lecteurs des points de vue différents. C'est aussi vrai que si un livre dans la langue originale est mal écrit, même si on essaye de le « sauver » à travers la traduction, il n'est pas dit qu'on pourra y parvenir.

Particularités du style de Poulin

Le style d'écriture est important non seulement pour le lecteur mais aussi pour un éventuel traducteur. Je me suis trouvée à lire des livres vraiment beaux, mais en même temps ayant un style très compliqué. Quand j'ai commencé mes études en traduction, je suis revenue sur certaines lectures du passé pour voir mes capacités à rendre certains styles. Quand un livre est très bien écrit, on a peur de n'avoir pas les mêmes capacités que l'auteur en le traduisant, mais cette frustration à l'égard de la traduction arrive aussi quand un livre est mal écrit. Le style de Poulin est un style que j'aime vraiment beaucoup, même s'il m'a mise devant beaucoup de casse-tête. Son écriture est simple et fluide mais simultanément le langage est riche et plein de jeux de mots. J'aime vraiment comment le personnage de Marine s'adresse aux lecteurs. Il y a des parties où elle donne même trop de détails, comme si elle avait peur du jugement des lecteurs. Cela n'arrive pas souvent d'avoir le personnage principal narrateur qui brise ainsi le quatrième mur. J'ai vu cette technique dans la saga de Lemony Snicket, *A series of unfortunate events*, où le narrateur interrompt souvent le cours du récit pour mettre en garde les lecteurs contre le fait que l'histoire est pleine de tristesse.

Commençons l'analyse de cette œuvre par un examen rapide de certaines thématiques qui y sont présentes. Les œuvres de Poulin se ressemblent un peu entre elles parce qu'on y trouve souvent les mêmes thèmes comme celui de la traduction. Dans la section précédente, j'ai analysé la figure du traducteur et les opinions de Poulin concernant cette thématique. Mais la traduction et son amour pour la langue ne sont pas les seules choses importantes qu'on y trouve. Encore au début, on apprend que la sœur de

Marine s'est suicidée pendant que cette dernière était en voyage aux États-Unis. La culpabilité que Marine éprouve est présente dans l'œuvre jusqu'à la fin. C'est aussi la raison pour laquelle elle devient presque folle en cherchant la fille au petit chat noir. Elle ne veut pas faire la même erreur, surtout quand elle apprend de Jack Waterman, le jour où ce dernier l'aperçoit, que cette jeune fille a des pansements aux poignets. Marine ne peut s'empêcher de voir sa sœur dans la jeune Limoilou. La thématique du suicide est donc très forte dans ce roman, mais Poulin la traite très bien, en combinant la force et la douceur, par exemple avec la présence des chats ou d'autres animaux.

Dans le chapitre dix-neuf, une autre forte thématique est celle de l'abus sexuel sur les enfants.

La nuit suivante, pendant que je dormais, quelqu'un est entré dans la chambre que je partageais avec ma sœur. Quand je m'en suis rendu compte, il s'allongeait à côté du moi dans mon lit. C'était un de mes oncles, celui qui venait du Connecticut [...].

En chuchotant pour ne pas réveiller ma sœur, mon oncle me disait que je n'avais rien à craindre : il voulait seulement me consoler de la perte de mon chat. Il était gros, il avait une haleine de bière et ses mains n'arrêtaient pas de fureter dans le pantalon de mon pyjama. (Poulin, 98)

C'est sa sœur qui l'a sauvée de cette situation en se réveillant. Marine en parle avec le calme le plus absolu, mais on comprend très bien que c'était une chose qui est restée gravée dans son esprit. Elle n'a pas subi une agression sexuelle complète, mais un enfant qui est victime d'une telle chose

peut être traumatisé à vie. Marine, toutefois, est une fille très forte. Elle essaye de prendre la vie comme elle vient.

Dans le chapitre douze qui s'intitule « L'art d'appivoiser », Poulin fait référence au *Petit Prince*. Quand elle voit le renard, la fillette au bout de la route lui raconte l'intrigue du Petit Prince sans en donner le titre. Pour quelqu'un qui a lu ce livre, il n'est vraiment pas difficile de saisir l'allusion. On peut d'ailleurs voir des parallèles entre *Le Petit Prince* et *La traduction est une histoire d'amour*. Dans *Le Petit Prince*, une des thématiques principales est celle de l'amitié qui lie le petit prince et le renard. On peut voir une telle amitié se nouer entre Marine et Jack. Dans *Le Petit Prince*, le renard enseigne une chose très importante au petit prince : il faut apprivoiser un animal si on veut être ami avec lui. C'est ce que Marine a essayé de faire avec le petit chat noir – appelé Famine – quand il est arrivé dans sa vie, surtout parce que la chatte Chaloupe ne voulait pas que le petit chat s'approche, mais Marine a appris à Chaloupe à s'acclimater à Famine, mais aussi à Famine à ne plus avoir peur de Chaloupe. Le petit prince fait un voyage vers différentes planètes et il apprend des choses qu'il ne savait pas et cela l'aide à grandir. Marine change aussi beaucoup durant le cours de l'œuvre. Elle s'attache à l'histoire de la jeune fille et elle veut la « sauver » comme elle n'a pas pu le faire pour sa sœur. Elle se sent une responsabilité envers la vie de cette jeune fille. En « l'adoptant », elle trouve la paix dans son âme. Elle est finalement heureuse et surtout elle a trouvé sa place dans le monde. Si, pendant longtemps, elle était une nomade, maintenant elle a une place qu'elle peut définir comme étant *chez elle*. Enfin, il est intéressant de constater que dans l'entrevue qu'il accorde à Benny Vigneault, Poulin emploie le verbe apprivoiser pour décrire

la relation qui se développe entre Marine et Jack au fil du roman : « Petit à petit, au fil de leurs diverses rencontres, Jack et Marine se rapprochent, s'apprivoisent ».

Dans le chapitre quatorze, Marine commence à lire le livre *Les témoins parlent* par Marianna O'Gallagher. L'auteur n'est pas spécifié dans le roman mais mes recherches m'ont permis de constater qu'il s'agissait bien d'une œuvre existante, publiée en 1995, qui traite de l'immigration irlandaise au Canada à partir de 1847. En Irlande, cette année-là, il y a eu une terrible famine causée par une pénurie de pommes de terre. Marine dit en effet que sa mère ne les laissait pas, sa sœur et elle, quitter la table avant d'avoir fini de manger leurs pommes de terre, et cela à cause de la mémoire de ce terrible événement. Marine et sa sœur étaient petites et elles ne comprenaient pas vraiment pourquoi leur mère était si sévère.

C'est à peu près ce que ma mère nous avait raconté quand nous étions petites, ma sœur et moi, un jour que nous avons demandé pourquoi elle nous interdisait de laisser le moindre morceau de pomme de terre dans nos assiettes. (Poulin, 71)

À cause de la pénurie, les gens quittaient le pays pour trouver ailleurs une vie meilleure. Beaucoup se dirigent vers l'Amérique, les plus pauvres vers le Canada parce que la traversée coûte moins cher. Dans les navires utilisés pour faire le voyage, les installations sanitaires sont absentes. Après une traversée de presque deux mois, les bateaux sont arrivés au large de la Grosse-Ile où il y avait une station de quarantaine. Malheureusement, à leur arrivée une dizaine de passagers étaient morts et plus de cinquante

souffraient du typhus. Avec le typhus présent, la situation est devenue très difficile parce que la maladie a été transmise aux passagers qui sont arrivés sur les bateaux suivants.

On estime que plus de 5000 Irlandais sont décédés à la Grosse-Ile. Afin d'empêcher la propagation des maladies, la station de quarantaine située dans le fleuve Saint-Laurent a été établie en 1832 et fermée en 1937. « La Grosse-Ile était devenue un cimetière » (Poulin, 70).

Les plus récents recensements du Canada indiquent que les Irlandais constituent le quatrième groupe ethnique en importance au Canada. Jacques Poulin n'a pas choisi au hasard le personnage de Marine pour en faire la protagoniste de son roman. Il n'a pas voulu juste écrire un livre sur un chat perdu et une drôle de traductrice, mais il a cherché également à informer ses lecteurs à propos d'autres choses importantes advenues sur la Grosse-Ile.

Les morts sont enterrés dans de longues tranchées où deux ou trois rangs de cercueils sont superposés les uns sur les autres. La couche de terre amoncelée autour de ces cercueils n'est pas toujours suffisamment épaisse pour empêcher que des exhalations méphitiques ne s'en élèvent; il aurait peut-être été prudent d'enfouir ces cercueils à une plus grande profondeur, ou du moins de ne les mettre que sur un rang. (Poulin, 70)

En lisant le livre de Gallagher, Marine s'informe elle-même sur ses origines mais elle renseigne aussi les lecteurs. D'ailleurs, comme on l'a vu, Marine s'adresse souvent directement aux lecteurs, surtout pour souligner

l'importance de certaines choses ou simplement pour éviter d'être jugée pour certains choix qu'elle fait :

Partout sur la rive, il y avait des arbustes, des quenouilles et des fleurs sauvages. Je suis moi-même un peu sauvage, si vous voulez le savoir. (Poulin, 13)

Il fait comme si tout était normal. Comme si j'étais une vraie pro et que j'avais signé un contrat en bonne et due forme avec son éditeur de Toronto. Je suis séduite, si vous voulez le savoir, mais il n'est pas question de le montrer. (Poulin, 27)

Il m'avait invitée à plusieurs reprises, mais j'avais toujours refusé. Pour afficher ma liberté, si vous voulez le savoir. (Poulin, 37)

Un peu dépitée, je me mis à claquer des dents, comme si j'avais encore très froid. Je voulais qu'il pense que j'avais peut-être attrapé une maladie grave, une pneumonie ou n'importe quoi. J'avais envie qu'il s'occupe de moi, si vous voulez le savoir.

Analyse de la traduction

Maintenant, je vais présenter quelques extraits de ma traduction pour en souligner les difficultés et présenter les solutions que j'ai trouvées. Tout en faisant l'analyse de ma traduction, je vais faire aussi la comparaison avec la traduction faite par Maria Chiara Neri dans son mémoire sur Jacques Poulin : « La métafiction traductive au Québec : réflexion théorique et pratique sur l'expérience de transposition en italien d'extraits de *La traduction est une histoire d'amour* de Jacques Poulin » (Université de Bologne, 2010). Maria Chiara Neri n'a traduit que des extraits de ce roman.

Dans le premier chapitre de ce roman, on retrouve déjà une des difficultés que j'ai eues : le nom de la chatte Chaloupe. D'habitude, je préfère garder tels quels les noms propres dans la traduction, mais dans les œuvres de Poulin rien n'est fortuit. Dans ses romans, plusieurs noms de chats commencent par la syllabe *cha* par référence au chat; dans le cas de Chaloupe, dans *La traduction est une histoire d'amour*, c'est encore plus compliqué parce qu'il y a aussi une raison pour laquelle elle est nommée ainsi : « Son ventre se balançait à chaque pas : de là venait son nom » (Poulin, 11).

Dans ma première version, j'avais traduit son nom par *Barchetta* qui, en italien, signifie « petit bateau » et qui renvoie donc à la signification de « chaloupe » en français. Mais j'ai ensuite préféré faire référence au fait que son ventre se balançait en l'appelant plutôt *Dondolina*. En effet, en italien le mot *dondolo* signifie balançoire. *Dondolina* est un sobriquet plus mignon et ça nous donne aussi plus clairement l'idée de chalouper.

Un intrus venait de paraître au milieu de la côte, alors elle fonçait sur lui ventre à terre. Je suis traductrice, j'aime les mots, et si je dis ventre à terre, ce n'est pas une figure de style : son ventre traînait vraiment à terre.

Chaloupe renonça à le suivre et regagna son poste d'observation en trotinant. Son ventre se balançait à chaque pas : de là venait son nom. (Poulin, 11)³

Voici ma traduction :

Un intruso era appena sbucato fuori in mezzo al sentiero, e allora lei si precipitò su di lui con il ventre a terra. Sono una traduttrice, amo le parole, e se dico ventre a terra, non lo intendo come figura retorica: il suo ventre si trascinava letteralmente a terra.

***Dondolina** rinunciò a seguirlo et ritornò al suo luogo d'osservazione trotterellando. La sua pancia dondolava ad ogni passo: ecco il perché del suo nome. Trascinava letteralmente a terra.*

Je note que Maria Chiara Neri a laissé le nom de Chaloupe sans le traduire. Je remarque aussi qu'elle a traduit l'île d'Orléans mais pas la Tour du Faubourg (Neri, 97). J'ai choisi pour ma part de traduire les noms de lieux; laisser un nom en langue originale et traduire l'autre nom ne me semble pas idéal. Ce n'est pas un choix que j'aurais fait.

Dans le même chapitre, j'ai eu une très grosse difficulté avec le mot *poudrerie*, qui, d'après ce que j'ai ensuite compris, est un mot du français

³ C'est moi qui mets les caractères gras sur certains mots dans les extraits présentés ici.

québécois. Je n'avais pas vraiment compris ce terme au départ, je pensais que c'était simplement une tempête de neige. Voilà pourquoi je l'ai d'abord traduit par *tempesta di neve*. Pour mieux comprendre le sens du mot, j'en ai aussi cherché la traduction anglaise. Dans cette langue, on rendait ce mot par *blowing snow*. Le jour de l'An, je me suis trouvée au milieu d'une poudrerie : c'est à ce moment que j'ai vraiment compris le sens de ce mot. J'ai aussi compris pourquoi c'était si difficile de trouver une traduction adaptée. Finalement, j'ai trouvé une solution qui me plaît plus que *tempesta di neve*.

À plusieurs reprises, la **poudrerie** avait bouché le chemin de terre, me forçant à me déplacer en motoneige. (Poulin, 12)

Più volte, le raffiche di neve avevano bloccato il sentiero, costringendomi a spostarmi in motoslitta.

En italien, *raffiche* est utilisé pour décrire un vent très fort. J'ai trouvé que dans ce cas c'était plus clair que *tempête*, mais bien sûr il y a un léger allongement de la traduction, une espèce d'explication pour les lecteurs.

Je ne sais pas si, dans ce roman qui met la traduction à l'honneur, Jacques Poulin a utilisé consciemment ce mot « poudrerie » : savait-il que ce mot a toute une histoire dans les annales de la traduction littéraire au Canada? En effet, on en apprend beaucoup à ce sujet dans le texte qu'Agnes Whitfield consacre à la traduction de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy par Hannah Josephson, qui paraît en 1947 à New York chez Reynal and Hitchcock. Agnes Whitfield examine les tenants et aboutissants de « l'erreur fatidique de la poudrerie » (57), qui signifie habituellement blizzard, mais que la traductrice a malheureusement confondu avec le mot « poudrière » et traduit par

« powderworks ». Whitfield se désole qu'on ait fait porter à la traductrice tout le poids de cette erreur, alors que le problème tient aussi aux pressions indues exercées pour une sortie rapide de cette traduction après l'obtention du prix Femina par Gabrielle Roy.

Dans son mémoire, pour « poudrerie », Maria Chiara Neri a choisi de traduire par « neve fresca sollevata dal vento » (Neri, 97), qui signifie littéralement « neige fraîche soulevée par le vent » : cela donne le sens mais c'est beaucoup trop long pour rendre un seul mot en français.

Un autre problème de traduction pour moi avait trait aux mots *cahier littéraire*. Il n'y a pas vraiment de traduction en italien, mais j'ai eu l'idée de traduire ces mots par *sezione letteraria* qui signifie littéralement *section littéraire*. Je sais que dans les journaux il y a ce genre de sections où il est question de livres, comme par exemple des critiques. C'était la meilleure chose pour faire comprendre aux lecteurs de quoi on parle.

Je le vis ouvrir *Le Devoir* et s'absorber dans la lecture du **cahier littéraire**, laissant choir le reste du journal dans l'herbe. (Poulin, 14)

*Lo vidi aprire Le Devoir e farsi assorbire dalla lettura della **sezione letteraria** e lasciare il resto del giornale sull'erba.*

Dans son mémoire, Maria Chiara Neri, a traduit *cahier littéraire* par « inserto letterario » (Neri, 99), ce qui ressemble beaucoup à mon choix.

Au début du troisième chapitre, j'ai eu un problème avec une autre expression québécoise que Poulin utilise. Le personnage de Marine explique comment elle a rencontré l'écrivain Jack Waterman. Elle revenait de voyage :

Après mon bac en traduction, j'ai voyagé aux États-Unis **sur le pouce** – l'écrivain dirait **en stop**. (Poulin, 17)

Dopo essermi laureata in traduzione, ho viaggiato negli Stati Uniti facendo l'autostop – uno scrittore direbbe en stop.

On voit ici que l'auteur met côte à côte l'expression québécoise « sur le pouce », qui est un calque de l'anglais *to thumb a ride*, et l'expression employée dans le reste de la francophonie, qui vient aussi de l'anglais (« stop ») et que l'écrivain qui veut écrire en « bon français » emploierait normalement. En italien, il n'y a pas d'équivalent; *fare l'autostop* n'a pas de synonymes, donc c'était difficile de trouver une solution satisfaisante. Dans l'autre mémoire, Maria Chiara Neri fait l'inverse. Elle a laissé en français *sur le pouce* et elle a mis « in autostop » à la fin de l'extrait (Neri, 99). On constate qu'elle fait souvent le choix de présenter au lecteur italien des expressions originales françaises.

Poulin aime bien mettre l'un à côté de l'autre des mots qui ne relèvent pas du même registre de langue. Le mot plus familier devient une sorte de traduction du terme attesté officiellement mais que les gens emploient peu. En voici un autre exemple :

Une nuit, j'ai apporté l'urne funéraire, j'ai creusé avec une truelle – le vrai nom, c'est **transplantoir** – et j'ai versé les cendres dans le trou; il ne fallait pas qu'on me voie, le cimetière était abandonné depuis longtemps. (Poulin, 19)

*Una notte, portai l'urna, scavai con una pala – il vero nome, è **vanga** – e versai le ceneri nella buca; non dovevo farmi troppo notare, il cimitero venne abbandonato da molto tempo.*

Maria Chiara Neri, dans cette section, a fait un choix très différent. Pour le mot *truelle*, elle a utilisé « pala da giardinaggio » et pour *transplantoir*, « trapiantatoio » (Neri, 103). Je n'ai pas trop aimé ces choix simplement parce que « pala da giardinaggio » est trop spécifique et trop long, et « trapiantatoio » est encore moins utilisé que « vanga ». Ce n'est pas une phrase difficile à traduire, mais c'est aussi vrai que j'ai dû faire des recherches pour trouver des synonymes de ce mot. Dans la vie réelle, on n'utilise pas du tout le mot *vanga*, on utilise *pala*.

Voici un autre extrait :

- Vous ne savez pas que l'église **a été convertie** en bibliothèque ?
- Mais non! dis-je en souriant.
- J'ai dit quelque chose de drôle ?
- C'est le verbe **convertir** ... Je trouve qu'il convient parfaitement!

(Poulin, 20)

- *Non sa che la chiesa è **stata convertita** in una biblioteca ?*
- *Assolutamente no! dissi sorridendo.*
- *Ho detto qualcosa di divertente ?*

- *Il verbo **convertire**... Lo trovo perfetto per la situazione!*

En italien, on ne dit pas vraiment qu'une chose a été convertie en une autre quand on parle de *transformations*, mais ce n'est pas totalement une erreur. Dans ce cas-là, j'ai trouvé que ça fonctionnait, même si cela peut paraître un peu bizarre.

À la fin du chapitre quatre, il y a le proverbe *En cas de doute, abstiens-toi*, qui a une traduction italienne officielle *Nel dubbio astieniti*. Le proverbe provient du latin *In dubiis abstine*, et comme beaucoup de proverbes dans chaque langue, on a une version qui peut être similaire ou non. Mais Poulin va plus loin, car il joue avec le proverbe en l'inversant :

Connaissez-vous le proverbe qui dit : ***En cas de doute, abstiens-toi ?***

Il existe une version irlandaise, dont je suis l'auteure, et qui dit : ***En cas de doute, fonce tête baissée !*** (Poulin, 28)

*Conoscete il proverbio che dice: **Nel dubbio astieniti ? Esiste una versione irlandese, della quale io sono l'autrice, e che dice: **Nel dubbio attacca come un toro !*****

Je ne sais pas si ma version italienne fonctionne vraiment. C'est un peu comme si je devais créer, dans ma traduction, un nouveau proverbe en italien!

Dans le chapitre cinq, il y a un jeu de mots qui m'a causé beaucoup de problèmes.

- Il est en chaise roulante. Je monte sur un **escargot** et je lui raconte tout ce que je vois par la fenêtre. Comprends-tu ?

- Je comprends. Mais tu veux dire un **escabeau** ? (Poulin, 30)

La protagoniste et la petite fille qui habite au bout de la route sont en train de parler, et la fillette fait l'erreur amusante de dire « escargot » au lieu d'« escabeau ». En français, les deux mots se ressemblent, donc le jeu de mots fonctionne très bien, mais en italien *lumaca* et *scala* ne se ressemblent pas du tout. La solution que j'ai trouvée est la suivante :

- *È in sedia a rotelle. Salgo su un **secchiello** e gli dico tutto ciò che vedo dalla finestra. Capisci ?*
- *Capisco. Ma forse volevi dire **sgabello** ?*

Dans ma traduction, j'ai joué sur les mots *secchiello* et *sgabello*. *Secchiello* c'est un petit seau et *sgabello* c'est un tabouret.

Dans le chapitre six, je n'ai pas eu de grosse difficultés mais j'ai noté dans la traduction de Neri qu'elle avait laissé des mots en français tout en en fournissant une traduction en italien. Je n'apprécie pas trop ce genre de choix parce que cela allonge le texte et qu'il y a pas de raison de laisser également le mot en français quand il existe une traduction. Voici un exemple :

*Una sera dopo cena – **il souper** – tornando da una di queste lunghe passeggiate, feci entrare il gatto nero dalla porta sul retro dello chalet, e gli diedi dei croccantini con pezzi di prosciutto cotto e latte scremato. Mangiò tutto con appetito e dato che faceva le fusa, lo presi in braccio. Mi sedetti con lui sulla **chaise berçante**, la sedia a dondolo – bisogna dire « **berceuse** », ma per certe parole cariche di emotività faccio uno strappo alle raccomandazioni del Petit Robert.*

Ici, dans la version originale, Poulin attire l'attention du lecteur sur le fait que même si certaines expressions comme « chaise berçante » sont données comme fautives dans des dictionnaires d'anglicismes, ce sont souvent celles qu'on préfère utiliser parce qu'elles sont plus proches de notre cœur. Il y a plusieurs réflexions de nature métalinguistique comme celles-là dans ce roman. Neri a choisi de donner les mots français aux lecteurs italiens, mais je ne crois pas qu'ils pourront pour autant comprendre où Poulin voulait en venir, comme les lecteurs québécois pouvaient le faire.

Voici ma traduction:

*Una sera dopo cena, ritornando da una di queste lunghe passeggiate, feci entrare il gatto nero dalla porta posteriore dello chalet, e gli diedi dei croccantini, con pezzettini di prosciutto cotto e, del latte scremato. Mangiò tutto con molto appetito e, siccome faceva le fusa, lo presi in braccio. Mi sedetti con lui nella sedia a dondolo – dovrei chiamarla “**dondola**”, ma, per alcune parole cariche d'emozione, non seguo i suggerimenti del dizionario.*

On voit ici une différence d'approche entre les deux versions. Alors que Neri tient à rappeler ainsi aux lecteurs italiens que cette narration s'est déroulée en langue française dans l'original, j'ai choisi pour ma part de traduire les termes afin de favoriser une meilleure compréhension. Je me suis dit que le lecteur italien de ma traduction sait par ailleurs que toute cette histoire se déroule en premier lieu en français au Québec. Plusieurs éléments dans le roman servent en effet à le lui rappeler.

Une autre chose que j'ai remarquée, et qui va dans le même sens, est que Neri a laissé le mot « rue » tel quel en italien, par exemple pour « la rue Saint-Jean ». C'est vrai qu'aujourd'hui tout le monde connaît le mot « rue » et sa signification mais, personnellement je l'ai traduit par « via » et laissé juste le nom même de la rue en français. Je trouve que dans un texte italien cela marche mieux, mais ce sont toujours des choix personnels. La traduction, c'est aussi cela : avoir plusieurs solutions pour le même texte.

Dans les chapitres où j'ai trouvé une référence au *Petit Robert*, j'ai utilisé le mot *dizionario* dans ma traduction. Pour un public italien, il est plus facile de comprendre *dizionario* que *Le Petit Robert*. Les lecteurs savent que le livre est originalement écrit en français et que l'histoire a lieu au Québec, mais traduire signifie aussi ajuster le texte pour rendre aisée l'expérience des lecteurs italiens. C'est pour cette raison que j'ai opté pour cette traduction. Toutefois dans le passage où Marine parle de ses dictionnaires anglais, j'ai estimé qu'il était préférable de laisser tel quel le nom anglais de ces dictionnaires.

Dans le chapitre neuf, Marine exprime une petite frustration concernant des expressions anglaises traduites en français:

Voulez-vous me dire pourquoi l'expression ***se lever au chant du coq*** a été traduit par ***to get up with the lark*** ! Et pourquoi ***to sing like a lark*** devient en français ***chanter comme un rossignol*** ! (Poulin, 45)

Ma traduction est la suivante :

*Volete dirmi perche l'espressione **svegliarsi al canto del gallo** è stata tradotta con **to get up with the lark!** E perche **to sing like a lark in italiano diventa cantare come un usignolo!***

L'autre version de cette traduction se lit comme suit:

*Mi sapreste dire perché l'espressione **se lever au chant du coq, alzarsi al canto del gallo**, è stata tradotta **to get up with the lark, alzarsi con l'allodola!** E perché **to sing like a lark, cantare con l'allodola**, diventa in francese **chanter comme un rossignol, in cui c'è di mezzo un usignolo?** (Neri, 121)*

Je trouve que laisser aussi la traduction en français n'aide pas vraiment le lecteur à comprendre ce passage. Il en résulte une phrase très longue et aussi un peu confuse. Puisque le lecteur est italien, pourquoi compliquer le texte en lui faisant lire des expressions dans une langue qui lui est sans doute inconnue?

Dans le chapitre douze, il y avait un autre jeu de mots qu'il fallait modifier en italien parce qu'une traduction littérale ne marchait pas :

- Pourquoi tu les arraches, les algues?
- Parce que l'eau est **poisseuse**.
- Ça veut dire qu'il y a **trop de poissons?**

Je la regardai de biais pour voir si elle plaisantait, mais non.

- **Poisseuse**, ça veut dire que l'eau est un peu gluante. **Collante**, si tu préfères. Tu comprends? (Poulin, 59)

Voici ma traduction :

- *Perché raccogli le alghe ?*
- *Perché l'acqua è **collosa**.*
- *C'è della **colla nell'acqua** ?*

La guardai per capire se stava scherzando, ma no.

- ***Collosa** significa che l'acqua è viscosa. **Appiccaticcia**, se preferisci. Capisci ?*

En italien, le jeu de mots *poisson – poisseuse* ne marchait pas; alors, j'ai choisi de faire demander à la petite fille s'il y avait de la colle dans l'eau, ce qui marche très bien. Puisqu'elle est une petite fille très naïve, cette question ne semble pas bizarre pour les lecteurs. Dans l'autre mémoire, cet extrait du texte n'est pas traduit. C'est dommage : j'aurais lu avec plaisir une autre version de ce petit dialogue.

Dans le chapitre dix-huit, ma difficulté a été avec le mot *dépanneur*. Je comprends ce qu'est un dépanneur parce que je l'ai appris ici au Québec. En Italie, on n'a pas vraiment de dépanneur. On a des petits magasins qui s'appellent *droghiere* mais où on trouve plus des aliments que d'autres choses. Dans l'autre mémoire, Maria Chiara Neri a utilisé ce terme; quant à moi, j'ai utilisé *minimarket*. Un *minimarket* est comme une petite épicerie, mais avec moins de produits. Donc ça me semblait plus approprié. Même pour le mot *épiciier*, Neri a employé le mot *droghiere*, que j'ai traduit quant à moi par *commesso*, qui peut se référer aux caissiers ou aux commis. C'est sûr que les deux versions fonctionnent bien pour le lecteur italien.

Dans le chapitre vingt, ma difficulté la plus grande concernait l'expression *cogner des clous*.

Plus tard, je commençai à **cogner des clous**. (Poulin, 102)

Più tardi cominciai a sentire la stanchezza.

Au début, j'avais traduit littéralement mais ensuite j'ai compris que c'était une expression qui n'a pas vraiment d'équivalent en italien. Je l'ai traduite simplement par « cominciai a sentire la stanchezza » qui signifie littéralement « je commençais à sentir la fatigue ». Toutefois, j'adore l'expression française.

Dans le chapitre 10, à la page 49, après des recherches, j'ai réalisé que l'extrait cité d'Isabelle Eberhardt n'est pas l'original. Cette auteure a écrit ses œuvres en français; toutefois, dans la page des crédits à la fin de son roman, Poulin en cite la traduction anglaise. Cela porte à croire que Poulin aurait fait une traduction de la traduction de l'extrait cité (sorte de rétrotraduction français → anglais → français) et qu'il n'aurait donc pas utilisé la version originale. En effet, il y a des différences entre les deux versions. La version originale, tirée des *Écrits sur le sable*, est la suivante :

En cet instant [...], je n'ai qu'un désir : [...]... Dormir, dans la fraîcheur et le silence profonds, sous l'écroulement vertigineux des étoiles, avec, pour tout toit le ciel infini et pour tout lit, la terre tiède... s'assoupir avec la douce et triste sensation de ma solitude absolue, et la certitude que, *nulle part en ce monde*, aucun cœur ne bat pour le mien, qu'en aucun point de la terre, aucun être humain ne me pleure ni ne m'attend.

Savoir tout cela, être libre et sans entraves, campé dans la vie, ce grand désert où je ne serai jamais qu'un étranger. (Eberhardt 1988, 304)⁴

Voici ce qu'on lit dans le roman de Poulin :

Pour l'instant je n'aspire qu'à [...] dormir dans le silence et la fraîcheur de la nuit, sous des étoiles filantes tombant de très haut, avec pour toit l'immensité sans fin du ciel, et pour lit la chaleur de la terre, en sachant que personne, où que ce soit sur la Terre, ne se languit de moi, que nulle part l'on ne me regrette ou l'on ne m'attend. Savoir cela, c'est être libre et sans entraves, nomade dans le grand désert de la vie où je ne serai jamais rien d'autre qu'une étrangère.

Le lecteur notera que dans l'extrait original, l'auteure parle d'elle au masculin (« je ne serai jamais qu'un étranger »). En effet Eberhardt, qui s'habillait fréquemment en homme dans ses voyages au Sahel, parlait indifféremment d'elle au masculin ou au féminin. Or, dans la version citée par Poulin, c'est le féminin qui est utilisé (« je ne serai rien d'autre qu'une étrangère »).

Une autre différence importante se trouve dans le passage « sous l'écroulement vertigineux des étoiles » du texte original d'Eberhardt. En lisant l'extrait tel que cité par Poulin, on note qu'il est question d' « étoiles filantes tombant de très haut ». L'image n'est pas la même, car dans le texte d'Eberhardt, l'impression qu'on veut communiquer est celle d'un ciel nocturne

⁴ C'est aussi ce même texte qu'on trouve dans *Écrits et journaliers* (Actes Sud, 1987, p. 126-127).

rempli d'étoiles à tel point qu'on croirait qu'elles vont s'écrouler sur nous. Il n'est pas question du tout d'étoiles filantes. Comme il n'existe pas de traduction italienne de son journal intime, je devais décider quelle citation d'Eberhardt j'allais traduire : l'originale ou la version modifiée citée par Poulin? Ce dernier avait-il ses raisons de « retraduire »? Quoi qu'il en soit, j'ai choisi dans ma traduction de suivre la version de Poulin et pas le texte original d'Eberhardt, pour ne pas faire de changements au texte. Mais je tenais à signaler cette différence qui m'a semblé très intrigante.

Pour conclure, je me suis rendu compte qu'au fur et à mesure que je traduisais Poulin, je m'habituais à son style, qui m'a paru de moins en moins difficile. C'est pour cette raison qu'il est très important de tout relire attentivement pour que la qualité de la traduction soit la même partout.

Jusqu'à présent, seul un roman de Jacques Poulin avait été traduit en italien. La traduction présentée ici de *La traduction est une histoire d'amour* se veut une contribution à la littérature québécoise traduite en italien.

TRADUCTION

LA TRADUZIONE È UNA STORIA D'AMORE

Questa storia, anche se abbastanza corta,
non è stata scritta senza difficoltà:
per fortuna avevo Pierre Filion che mi guardava le spalle.

J. P.

Alla fine questa storia,

parla di una coppia e parla d'amore.

*Sì, parliamo di traduzione la cui definizione è, in primo luogo,
essere un mezzo. Un mezzo linguistico per un forte sentimento.*

ALBERT BENSOUSSAN

Traduzione e creazione

UNA GATTA OBESA

Nuda come una trota, uscii dallo stagno con un pugno d'alghie in ogni mano, poiché a un tratto vidi la mia gatta correre a testa bassa verso una piccola cosa nera che scendeva per il sentiero che portava al chalet.

Quando sorvegliava il suo territorio, la vecchia Dondolina faceva finta di dormire sul tavolo da pic-nic che è a metà strada tra il chalet e lo stagno. Un intruso era appena sbucato fuori in mezzo al sentiero, e allora lei si precipitò su di lui con il ventre a terra. Sono una traduttrice, amo le parole, e se dico *ventre a terra*, non lo intendo come figura retorica: il suo ventre si trascinava letteralmente a terra.

L'intruso era un giovane gatto magro, nero come la stufa. Vedendo la gatta obesa precipitarsi verso di lui, balzò fuori strada, attraversò il prato come una freccia et sparì nei cespugli del terreno confinante al mio chalet. Dondolina rinunciò a seguirlo et ritornò al suo luogo d'osservazione trotterellando. La sua pancia dondolava ad ogni passo: ecco il perché del suo nome.

Il signor Waterman uscì dal chalet. Si svegliò prima del previsto. Indossai il mio bikini e una maglietta sopra, ma senza fretta. Per farmi capire che aveva assistito all'inseguimento, ondeggiò le anche come a imitare la gatta obesa e fece delle smorfie buffe. In generale, gli uomini non mi ispiravano mai confidenza ma lui fu un'eccezione. Era il mio miglior amico, anche se aveva il doppio della mia età e non ci conoscevamo da troppo tempo. Lui era uno scrittore e stava lavorando a un nuovo romanzo.

A mia volta, avevo iniziato a tradurre uno dei suoi libri, quello che parlava della Pista dell'Oregon. Se ci fosse un mezzo per rincongiungersi a qualcuno nella vita – cosa della quale non ero sicura –, la traduzione forse avrebbe potuto permettermi di arrivarci.

Era un sabato, dunque giorno libero per entrambi. Lui aveva lasciato la Torre di Faubourg , a Québec, per passare il fine settimana con me al chalet. Erano appena gli inizi di maggio, l'acqua dello stagno era ghiacciata. All'isola d'Orléans fa sempre più freddo che in città. Essendo stato un inverno molto freddo, ero felice di vedere finalmente le foglie spuntare e le giornate allungarsi. Più volte, le raffiche di neve avevano bloccato il sentiero, costringendomi a spostarmi in motoslitte.

LA VOCE REGISTRATA

Prima di salire nella sua Toyota blu 4x4, che lui chiamava *il Coyote*, il signor Waterman gridò il mio nome:

- Marine ?
- Dimmi !
- Vado a comprare dei giornali !

Era il primo pomeriggio, Lo scrittore aveva fatto un pisolino e, nel frattempo, avevo cominciato a togliere le alghe dallo stagno. Indossando il bikini questa volta.

Mi chiamo Marine. È la versione addolcita di *Maureen*, il nome di mia madre, un'irlandese. Ho ereditato da lei i suoi capelli rossi, gli occhi verdi e il suo temperamento. Vi ricordate delle crisi di colera di Maureen O'Hara nel film *Un uomo tranquillo*, il film di John Ford. Ecco, lei era la copia sputata di mia madre.

Il Coyote era sparito in alto, oltre la strada sbattuta. Il sole, che si stava spostando, oltrepassava ora le cime degli alberi et riscaldava il chalet, lo stagno sul fondo e, all'estremità del terreno, l'appezzamento verde che io chiamavo il "Crocevia dei sussurri".

Lo stagno, a forma ovale, era circa venticinque metri per quindici. Un molo in legno sulla palafitta (per il signor Waterman, era più che altro una banchina) venne costruito all'estremità più vicina allo chalet. Ovunque sulla riviera, c'erano dei cespugli, delle tife e dei fiori selvaggi. Sono anche io un po'

selvaggia, se proprio volete saperlo. Faccio sempre ciò che mi pare e piace. Le uniche regole che io accetto sono quelle grammaticali. Sono a mio agio nell'acqua, nuoto come un pesce e mi infilo tra le alghe che restano a gala.

Quelle maledette alghe, non ho ancora finito di strapparle. Si diffondono, si moltiplicano quasi a vista d'occhio. Non soltanto rendono l'acqua torbida e allo stesso tempo viscosa, sono una minaccia per le creature che vivono nello stagno e nei dintorni: trote, rane, rane toro, libellule, martini pescatori, aironi e procioni.

Quel giorno, dedicai un'ora a questo compito che, in aggiunta, mi donava l'oscura sensazione di fare delle pulizie anche nella mia vita amorosa – sono davvero una brava psicologa. Nel frattempo, il signor Waterman ritornò con i giornali. Tirò fuori il suo sdraio (della marca Lafuma, arancione e verde) e si sedette come di solito a bordo dello stagno. Lo vidi aprire *Le Devoir* e farsi assorbire dalla lettura della sezione letteraria e lasciare il resto del giornale sull'erba. Leggeva tutte le critiche dei libri. Lo sentivo brontolare contro espressioni come *dall'inizio, sullo stesso piano di* e soprattutto *imprescindibile*, ma leggeva comunque gli articoli fino alla fine.

Per sorprenderlo, iniziai a correre sulla banchina e mi tuffai nell'acqua, profonda due metri in quel punto. Le rane toro, sconvolte, si erano nascoste sotto le pietre, e le trote erano scivolte con eleganza tra le alghe. Trattenendo il respiro, nuotai senza salire in superficie fino all'altra parte dello stagno. Se ci fossero stati dei giunchi dall'altra parte dello stagno, ne avrei scelto uno e lo avrei usato per respirare sott'acqua come Robert Mitchum nel

film d'avventura che vidi quando ero piccola. Il signor Waterman si deve essere preoccupato per la mia sorte: avrà pensato che stavo per annegare.

Non vidi dei giunchi, né un'altra pianta ad albero cavo, allora emersi dallo stagno, con il viso color cremisi, probabilmente, e presi una grande boccata d'aria. Non mi stava nemmeno guardando! La sezione letteraria era più interessante che le imprese di una nuotatrice olimpica. Mi aggrappai sulla riva, non senza scivolare sul fondo argilloso. E fu allora, mentre mi stavo asciugando al sole, che un miagolio lamentoso attirò la mia attenzione.

Il gridolino proveniva dalla fila di cespugli che definivano il limite del territorio. Più mi avvicinavo, più il piccolo gatto nero usciva allo scoperto dal cespuglio di lamponi. Era magro, aveva l'orecchio sinistro lacerato e lanciava degli sguardi impauriti ovunque. Girando la testa, vidi Dondolina nel suo solito posto sul tavolo da pic-nic; sembrava di dormire. Mi inginocchiai nell'erba folta e il piccolo gatto avanzò verso di me, con la coda a punto interrogativo. Aveva un collarino attorno al collo in pelle di colore blu scuro, del quale mi resi conto quando lo presi tra le mie braccia per mostrarlo al signor Waterman.

- Guardi cosa ho trovato, dissi.
- Guarda, ha un collarino, osservò lui accarezzandogli la testa. Significa che apparteneva a qualcuno.
- Ma certamente.
- Ha per caso il numero di telefono ?
- Dove ?...

Essendo troppo felice nel trovare il gatto, non prestai attenzione alla placchetta in ottone attaccata al suo collarino. Mi vergognai di me stessa. C'è da dire che era grande solo un centimetro e mezzo.

Il numero era inciso sulla placchetta.

- Chiamerò, dissi io subito.

Dondolina dormiva ancora sul tavolo da pic-nic, ma tutti sanno che i gatti dormono con un occhio chiuso. Feci una deviazione ed entrai nel chalet dalla porta posteriore.

Il telefono era nella cucina. Poggiato subito a terra, il gatto si diresse verso le ciotole della vecchia Dondolina. Gli diedi una bella manciata di croccantini et una ciotola d'acqua fresca, poi digitai il numero inciso sulla placchetta. Al telefono, sentii tre colpi, e il colpo dopo fu interrotto da una voce femminile. Una voce registrata che sembrava molto giovane. Una voce che disse: "Non sono momentaneamente disponibile. Lasciate un messaggio e forse vi chiamerò."

La parola *forse* mi divertì, soprattutto perché la voce somigliava a quella di mia sorella scomparsa.

Riattaccai stupidamente senza dire nulla.

LE FOGLIE SECICHE

Io e il signor Waterman ci siamo conosciuti in un cimitero. Qualcuno potrebbe vederla come un malaugurio, ma io non ci credo: mia madre è sepolta lì. Mia nonna anche.

Era autunno e ero appena tornata da un viaggio.

Dopo essermi laureata in traduzione, ho viaggiato negli Stati Uniti facendo l'autostop – uno scrittore direbbe *en stop*. Volevo avere del tempo per riflettere. Gli incontri casuali mi hanno portata lungo la costa atlantica fino a Key West. In seguito sono andata a New Orleans e, da lì, sono partita verso San Diego lungo la frontiera del Messico. La California è stata la cosa più bella mai vista in vita mia, allora ho girovagato, ho lavorato un po' nella raccolta della frutta, e poi, molto lentamente, viaggiando sulla costa sono arrivata a San Francisco.

Su una bacheca, alla libreria City Lights, ho trovato un annuncio per un affitto e restai più mesi in questa città, dove lo spirito della libertà e della tolleranza mi andavano a genio. Ho potuto riprendere per conto mio le proposte di un femminista americana che aveva scritto: "Sento i limiti della baia nel mio cuore." Quando siamo troppo felici o troppo tristi, diventiamo ipersensibili verso tutto ciò che ci succede attorno, dalla gente all'atmosfera dei luoghi.

Ero molto contenta, quasi su una nuvola, nel momento in cui partii per San Francisco con un camper con una coppia di pensionati che stavano ritornando a Québec. Attraversammo gli Stati Uniti in diagonale. Nel

Nebraska, a Scott's Bluff, se mi ricordo bene, abbiamo scoperto un museo interamente dedicato alla conquista dell'Ovest. Uscendo dal museo, ci fu un incidente che non credo riuscirò a dimenticare così facilmente.

Giusto affianco dell'edificio principale, e senza alcuna chiusura per proteggerlo, si sentivano dei profondi solchi scavati nel suolo dalle ruote dei carri coperte da dei teloni che, un secolo e mezzo prima, avevano portato gli immigranti verso le terre promesse de l'Oregon. Avanzai di qualche passo sola in questi solchi. Migliaia di persone sono passate di qui, con il cuore colmo di speranza, e il mio cuore si è messo a battere all'impazzata, solo per il fatto che camminavo sulle loro tracce. Ero così emozionata che mi era sembrato di sentire un rumore confuso alle spalle; pensai per un momento che una carovana di carri trainati da buoi arrivasse dietro di me.

Quando ritornai da San Francisco, non trovai alcun lavoro interessante. Allora feci domanda per una borsa di studio per entrare nella Scuola di traduzione e interpretariato all'università di Geneve, e la ottenni. Una volta arrivata lì, approfittai del mio tempo libero per visitare i paesi confinanti.

Un giorno, mentre ero ad Arles, nella valle di Rione, e mentre stavo appoggiando il mio zaino su un molo, presa da pensieri melancolici, fui abordata molto educatamente da un ometto baffuto con dei folli capelli grigi che fumava la pipa. Dopo aver condiviso con me il suo panino con burro e prosciutto e il suo caffè, mi invitò a bere un bicchiere di cognac in un bar vicino. È difficile da credere, ma il bar faceva parte di una libreria che, essa stessa, faceva parte di una casa editrice. Quando riconobbe il mio accento, l'ometto baffuto mi disse che la casa editrice aveva appena pubblicato in

coedizione un autore quebecchese il cui pseudonimo era Jack Waterman. Non era uno dei miei autori preferiti. Il nonetto baffuto mi diede comunque una copia del romanzo e lessi, sul retro, che trattava della Pista dell'Oregon. Fu in quel momento che mi venne l'idea di tradurre il signor Waterman in inglese.

Mi trovavo dunque in un cimitero, quello dell'antica chiesa St. Matthew, a Québec. Fu il primo posto che visitai da quando ero tornata. Amavo tantissimo il muretto di pietre e le grandi querce che stendevano i loro rami fino alla metà della strada Saint-Jean.

Mia madre e mia nonna riposavano dietro la chiesa, nell'angolo più nascosto. Mi ero tolta lo zaino e, appoggiata al muro, mi ero seduta nell'erba cosparsa di foglie secche.

Mia nonna era un'orfana. Aveva lasciato l'Irlanda per andare in Canada con i suoi nonni, ma loro si ammalarono di tifo sulla nave e vennero sepolti a Grosse-Ile. Più tardi, lei morì dando alla luce mia madre e, in seguito, mia madre è morta di cancro.

Ora sono io l'orfana.

Ai miei piedi, giusto nell'angolo dov'ero seduta, c'era una tomba che giaceva nell'erba, con il nome di mia nonna inciso sopra, le due date della sua esistenza e le tre lettere che dicevano che sta riposando in pace. Sono l'unica a sapere che mia madre riposa al suo fianco. Una notte, portai l'urna, scavai con una pala – il vero nome, è *vanga* – e versai le ceneri nella buca; non dovevo farmi troppo notare, il cimitero venne abbandonato da molto tempo.

Le ginocchia sotto il mento, le spalle contro il muretto, pensavo a tutto questo, e anche a mia sorella minore, e all'improvviso mi sono ricordata che mia madre amava moltissimo il rumore delle foglie secche. Per farle piacere, mi sono alzata e ho camminato attorno alla tomba trascinando i piedi nelle foglie di quercia. Stavo facendo questo quando un uomo di una certa età arrivò con una pila di libri. Si sedette su una panchina a dieci passi da me con i libri appoggiati sulle sue ginocchia.

Nel vedermi, mi fece segno con la testa, poi mi sorrise di sfuggita, come fanno i vecchi che si chiudono in sé stessi o che hanno paura di essere giudicati male. Gli restituii il sorriso e lui si mise a sfogliare il primo libro in cima alla pila. Il suo viso magro, la barba brizzolata e mal tagliata, gli occhiali fini che non nascondevano le occhiaie sotto gli occhi, l'estrema magrezza, aria melanconica, tutto ciò mi dava l'impressione di un déjà vu.

Pensierosa, tornai a sedermi ai piedi del muro. Bruscamente, lui stava avanzando verso di me, stringendo i libri al petto, e mi aveva sussurrato:

- È raro vedere qualcuno in quest'angolo del cimitero...

Siccome non risposi, fece finta di andarsene. Poi ha cambiato idea:

- Vengo spesso qui a riposarmi uscendo dalla biblioteca.
- Quale biblioteca ? domandai
- Indicò la chiesa di St. Matthew.
- Non sa che la chiesa è stata convertita in una biblioteca ?
- Assolutamente no ! dissi sorridendo.
- Ho detto qualcosa di divertente ?

- Il verbo *convertire*... Lo trovo perfetto per la situazione !
- Beh, non ci avevo pensato !... Allora, è in visita ?
- Sì. Sono venuta a vedere una parente.

Con un gesto più naturale possibile, poiché non volevo impressionarlo troppo, gli indicai la tomba di pietra che si trovava tra di noi. Lui si girò verso la tomba senza dire una parola e, piegando il busto, s'inarcò profondamente tenendo comunque stretti i libri. Dopo questo, si sedette di fianco a me e mise i suoi volumi tra noi due.

Il libro che era in cima alla pila s'intitolava *Hemingway, collezione completa di novelle*. Fu vedendo questa raccolta che ebbi un'illuminazione: l'uomo seduto al mio fianco, con le spalle al muro, era Jack Waterman, l'autore che volevo tradurre in inglese – quello che scrisse un romanzo sulla Pista de l'Oregon! Mi ricordai di aver letto un articolo nel quale dicevano che lui avesse una sorta di venerazione per Hemingway.

Troppo spesso, durante la mia breve esistenza, qualcosa mi spingeva a fare il contrario di ciò avrei dovuto fare realmente. E questo successe ancora una volta. Avrei dovuto dire: "Ah ! Lei è il signor Waterman !... Io mi chiamo Marine, sono una traduttrice", invece finsi stupidamente di non riconoscerlo. Ignoro il motivo per il quale faccio sempre questo genere di stupidate. Inghiottendo la mia vergogna, esaminai i libri che lui posò a terra di fianco a me. A parte le novelle di Hemingway, c'era *Il cavallino rosso* di Steinbeck, una biografia di John Fante e *La grammatica è una canzone dolce* di Erik Orsenna.

- Lei è una lettrice ? mi domandò.
- Certo che sì, risposi.

- Cosa sta leggendo in questo momento ?
- Delle raccolte epistolari. Sto leggendo le lettere di Kafka a Milena, le lettere di Tchekhov a Olga, quelle di Rilke a Lou Andréas-Salomé...
- Perché ?
- Non saprei.
- Non legge romanzi, racconti, novelle ?
- Amo molto i romanzi di Modiano... Mi domanderete il perché ?
- Sì.
- I suoi libri assomigliano alla vita vera. Contengono dei ricordi non precisi, foto ingiallite, sentimenti vaghi, canzoni di una volta, incontri del caso, conversazioni nei caffè... E il lettore deve ricostruire tutto ciò, come se si trattasse di un puzzle.
- Questo significa che la vita ci appare come una storia a pezzi ?

Annui con la testa, anche se in realtà non ho mai riflettuto su questa affermazione. Il signor Waterman restò silenzioso a lungo. Quando a me, soffiai dolcemente su una formica che stava attraversando in diagonale il viso di Hemingway che faceva da copertina per il suo grande libro di novelle; l'insetto tornò indietro e io appoggiai il libro sull'erba per aiutarlo a scendere da lì.

Waterman mi osservò più attentamente.

- Ha origini scozzesi come la maggior parte delle persone che sono sepolte qui ?
- No, sono irlandese.

Dissi ciò con una fierezza sconosciuta fino ad allora.

- Mi scusi, disse lui. Avrei dovuto avere qualche dubbio.

Lui sorrise e il suo sguardo malizioso osservava la mia capigliatura rossa, le mie lentiggini e gli occhi verdi. Pensai a mia sorella che mi somigliava molto.

- Cosa fa nella vita quando non è in visita, se non sono indiscreto?
- Sono una traduttrice.

Ecco, l'avevo detto. Avrei potuto aggiungere anche che l'idea di tradurre i suoi romanzi in inglese mi interessava molto, ma non lo feci: mi sembrava indecente. Era meglio aspettare un suo invito.

Aspettai invano, ancor meno quel giorno. Al posto di un invito, feci riferimento a una citazione, quella di Jorge Luis Borges. Quella che tutti i traduttori conoscono e si ricordano la notte, quando non riescono a dormire, tormentati da un sentimento ingiustificato di essere una parassita. La citazione è la seguente, e non ho mai osato dire di conoscerla: "La professione di un traduttore, diceva Borges, è forse più delicata, più elaborata di quella di uno scrittore (...) La traduzione è una fase più avanzata."

In seguito, il signor Waterman guardò il suo orologio. Prese i suoi libri e si alzò appoggiando la mano sul muro. Dopo aver fatto un cenno con la testa che si rivolgeva, credo, sia a me che alla mia parente, lasciò il cimitero. Visto da dietro, le spalle girate, aveva un'aria molto fragile. Le foglie secche facevano a malapena rumore sotto i suoi passi.

LA MIGLIOR TRADUTTRICE DEL QUEBEC

Dopo la mia visita al cimitero, iniziai a cercare un posto dove vivere. Non avevo molti soldi, e i miei pochi amici era sparpagliati in giro per il mondo. Allora presi una stanza nell'albergo meno costoso: l'Ostello della gioventù, sulla strada Saint-Ursule 19.

Poiché dovevo guadagnarmi il pane, offrii i miei servizi di traduttrice freelance ad alcune aziende. Mentre aspettavo le loro risposte, cercai di tradurre il libro in inglese di Waterman che ricevetti dall'editore arlesiano: più che verificare le mie capacità, volevo vedere se avessimo gli stessi gusti.

La mia stanza essendo piccola e invasa dal rumore dei vicini, presi l'abitudine di lavorare nelle biblioteche pubbliche. La più vicina era quella dell'Istituto Canadese, la cui entrata si trovava sulla strada Sainte-Angèle. Giusto a fianco, c'era anche la biblioteca del Morrin College, piacevole e molto commuovente con i suoi lavori in legno color miele, l'odore dei vecchi libri, la scala a spirale, il lungo soppalco in legno verniciato, lo studio appartenuto a sir George-Etienne Cartier. L'edificio era un'antica prigione e, poiché il vento proveniente dal nordest faceva gemere i muri, crebbi di aver sentito i detenuti che furono chiusi nelle celle del sottosuolo.

Ma era alla biblioteca di St. Matthew, vicino al cimitero, che passavo maggior parte del mio tempo. Bisogna ammettere che speravo di rivedere il signor Waterman, casualmente, e ottenere la sua opinione sulla mia traduzione. Escogitai tutto nella mia testa: lui entrava nella biblioteca, io facevo finta di

non averlo visto, lui si avvicinava e leggeva il mio testo da dietro le mie spalle; molto stupito, mi invitava da lui e telefonava subito al suo editore.

Seduta al grande tavolo in fondo, dando le spalle alla navata della chiesa, non dovevo che alzare lo sguardo per vedere chi entrava. Il mio grande *Webster* mi faceva da scudo dietro il quale mangiavo il mio pranzo a sacco in caso di fame.

Una mattina verso le undici, lo scrittore entra. Metto nella borsa la mela che avevo appena morso e mi affretto a nascondere il suo romanzo sotto il mio quaderno pasticciato. Apre un dizionario, mi metto a fare una ricerca più professionale possibile. Sono la miglior traduttrice del Québec, gli editori di Londra, di New York e di Toronto litigano per i miei lavori, e nessuno mi distrarrà dal mio lavoro tantomeno l'ultimo arrivato.

Quando una mano si posa sulla mia spalla, io sussulto come si deve. Il signor Waterman si scusa a bassa voce per avermi fatto prendere paura. Io gli rispondo che non fa niente, poi mi domanda se abito nelle vicinanze.

- All'Ostello della gioventù, ma è temporaneo, sto cercando un altro posto.
- Di che genere ?
- Un posto tranquillo con degli alberi, degli uccelli. E forse un gatto.
- Posso sedermi un attimo ?
- Certamente.

Si siede sulla sedia di fronte a me.

- Rifletterò riguardo il vostro problema dell'abitazione.

- Grazie.
- Qui è un buon posto per lavorare, vero ?

Alza la testa e contempla, alla nostra sinistra, le finestre ogive dove la luce del sole incendia le vetrate. Comincio a innervosirmi a causa del romanzo dissimulato sotto il mio quaderno pasticciato:

- Cosa sta traducendo ?

Le parole mi si bloccarono in gola. Incapace di rispondere, non ebbi altra scelta se non spostare il mio quaderno affinché vedesse il suo libro. La sua reazione mi stupì: continuò a restare nella calma assoluta. Si comportò come se fosse normale. Come se fossi una vera pro e che avessi firmato un contratto in regola con il suo editore di Toronto. Io sono affascinata, se proprio volete saperlo, ma lui non ha la minima intenzione di mostrarlo.

Facendo l'indifferente, gli poso il mio testo. Lui legge lentamente una decina di pagine. In certi momenti smette di leggere e torna indietro. Il tempo si ferma. I visitatori della biblioteca si muovono al ralenti come in un film. Infine, mi ridà il quaderno.

- Brava! La piccola musicalità c'è.

Nei suoi occhi, una luce mi fa capire che pensa veramente ciò che ha appena detto. E aggiunge:

- Ditemi come fate...
- Hum! Scelgo delle parole semplici e concrete... Cerco di fare delle frasi corte ed evito le inversioni il più possibile. Non metto mai una parola corta affianco a una parola di più sillabi...Se una parola finisce per

consonante, quella che segue cerco di trovarla iniziante per vocale. E leggo il mio testo a voce alta per vedere come suona. Ma il problema...

- Lo so, dice lui. La parola giusta, in inglese, non è sempre quella che armonizza al meglio con quelle vicine.
- Ecco! E allora la musicalità non è più la stessa.
- Non è grave. L'importante è che conservi lo stesso tono. Infatti, come vi chiamate ?
- Mi chiamo Marine.
- Cara Marine, il tono, è quello che conta di più nella letteratura. E nessuno ne parla mai. È importante quasi quanto gli occhi verdi e le lentiggini!

Mi fa un cenno con la testa, si alza a metà poi si risiede.

- Ah ! Conosco qualcuno che potrebbe affittarle un chalet a l'Île d'Orleans. È un posto abbastanza selvaggio, senza confort, ma abitabile durante l'anno. Lo chalet è nascosto in una piccola foresta, al termine di una strada serrata. C'è uno stagno pieno di trote e di rane toro, e i vicini non abitano tutti attaccati.
- Se è un luogo isolato, serve un'auto...
- Sì. Ma io conosco qualcuno che ha una vecchia Jeep.
- Non ho soldi.
- Non fa nulla, conosco qualcuno che ne ha.

Il signor Waterman sorride, aveva una risposta a tutto. Cominciai a credere che fosse il mio giorno fortunato. Conoscete il proverbio che dice: *Nel dubbio*

astieniti? Esiste una versione irlandese, della quale io sono l'autrice, e che dice: *Nel dubbio attacca come un toro!*

Finite le interrogazioni, dissi al signor Waterman che accettavo. A condizione che pagassi il mio affitto e che gli avrei rimborsato tutte le spese. Volevo conservare la mia indipendenza.

LA RAGAZZINA IN FONDO ALLA STRADA

Da quando il gatto nero era lì, mi distraevo molto e lavoravo meno bene. Dalla finestra del solario, assistevo agli sforzi che la vecchia Dondolina faceva, più volte al giorno, per cacciare il nuovo arrivato dal suo territorio. Il piccolo gatto finiva per salire su un acero, dietro lo chalet, e si rifugiava all'interno di una grande casetta per gli uccelli la cui entrata fu ingrandita da dei scoiattoli. Essendo senza artigli, la mia gatta non poteva salirci.

C'era anche la questione della collana che mi ronzava nella mente. Una volta ripresa dallo stupore iniziale causato dalla parola *forse*, richiamai di nuovo il numero inciso sulla placchetta in ottone; avevo lasciato il mio nome, il mio numero e un breve messaggio dicendo che il gatto si trovava da me e che stava bene. In questa occasione, non mi ero fatta sfuggire che le prime tre cifre di questo numero non corrispondevano al settore de l'Île d'Orleans, ma piuttosto a quello del quartiere dove abitava il signor Waterman: il quartiere di Saint-Jean-Baptiste.

Normalmente, lavoro tutti i giorni della settimana. Quella mattina, comunque, non smisi di chiedermi perché trovai il gatto nero all'Isola, quando la sua giovane proprietaria abitava in quartiere adiacente al Vieux-Québec. L'ipotesi, la più verosimile, secondo me, era che lo avessero portato in macchina, poi abbandonato non troppo lontano da casa mia. E in questo caso, forse qualcuno aveva assistito alla scena.

Ebbi presto l'occasione di verificare questa ipotesi. Poco prima di mezzogiorno, montai sul pendio per vedere se avessi ricevuto della posta. La

cassetta postale si trovava dall'altra parte del terreno, ovvero nel posto dove il sentiero sfociava sulla strada che faceva il giro dell'Isola. Erano allineate contro il muro di una casa che ospitava il proprietario dello chalet e qualche inquilino che ho incontrato alle volte facendo la spesa al villaggio di Saint-Pierre.

La mia cassetta era l'ultima della fila. Quando l'aprii, feci più rumore possibile con il mio mazzo di chiavi, osservando con la coda dell'occhio una finestra al pianoterra, socchiusa come al solito, da dove si sentiva spesso della musica e odori di cibo.

Vedendo un'ombra alla finestra, dissi ad alta voce che avevo una domanda da fare. La finestra si aprì in tutta la sua grandezza e vidi comparire nella cornice la testa di una bambina con due trecchine quasi orizzontali.

- Che domanda ? mi domandò lei.
- Ti disturbo ? Eri occupata ? domandai con educazione.
- Sì, ti stavo guardando. È questa la domanda ?
- No. Guardi spesso fuori ?
- Molto spesso. A causa di mio nonno.
- In che senso ?
- È in sedia a rotelle. Salgo su un secchiello e gli dico tutto ciò che vedo dalla finestra. Capisci ?
- Capisco. Ma forse volevi dire *sgabello* ?
- Fa lo stesso !
- Ora ti posso farti la vera domanda ?

Mi fece segno di sì, e appoggio il suo mento tra le mani incrociate, che apparentemente era indice di un grosso sforzo di concentrazione.

- Ami i gatti ?
- Ovviamente! disse lei alzando una spalla.
- Non è che, per caso, hai visto un nuovo gatto nei dintorni?
- Sì, un piccolo gatto nero. È arrivato in taxi.
- In taxi ?... Che giorno era ?

Gli occhi roteanti, le labbra strette, si mise a contare sulle sue dita. Poi, dopo aver girato la testa verso il nonno:

- Tre giorni fa, disse lei. Tre o quattro giorni.
- Com'è successo ?
- Si è sentito *bang! bong!*

Scoppiò in una risata forte e naturale. Capii che questa espressione le fu suggerita dal vecchio signore. Riprese il suo tono serio e mi spiegò:

- Quando ho guardato fuori, la porta del taxi era aperta e la gabbia era per terra.
- Che gabbia ?
- La gabbia del gatto ! Era a terra in mezzo alla strada, allora la donna ha aperto la porta.
- La porta del taxi ?
- Ma no, la porta del taxi era già aperta, te l'ho già detto prima!
- Scusami. La donna ha aperto la porta della gabbia...
- Sì.

- E il gatto è uscito.
- No. È il taxi che è uscito.

Sentii il nonno che rideva nell'appartamento: aveva suggerito ancora una volta la risposta.

- È uscito dalla macchina per aiutare la donna, raccontò la bambina. Hanno preso entrambi la gabbia, l'hanno agitata e il gatto è uscito. Era nero. Voglio dire, nero ovunque. Ci sono dei gatti neri con una zampa bianca o con la punta della coda bianca, o ancora una macchia di latte sul naso, ma lui no: era nero come la notte quando spegniamo la luce per dormire.
- Hai visto in che direzione è andato ?
- Non sapeva dove andare. Era perso come me il giorno in cui sono andata all'Esposizione provinciale con mia madre: c'era un sacco di gente, ci camminavano sui piedi e, tutto d'un tratto, mia madre sparì. Guardai ovunque ma non era lì!
- Oh! Cosa hai fatto ?
- Piansi, se non fosse stato per la donna che si prese cura di me.
- Quale donna ?
- Quella che mangiava un cono alla vaniglia! Me ne comprò uno, e in seguito in un posto dove usavano l'auto parlante e annunciarono che mi ero persa. Quando mia madre arrivò, stavo mangiando il mio secondo cono. Era arrabbiata e pallida come...

Girandosi verso il nonno, aspettava che le sussurasse le parole che mancavano.

- Come chiappe di una suora, riprese lei.
- Capisco, dissi. Bene, dicevi che il piccolo gatto si sentiva perso...
- Sì, e aveva paura del cane.
- Quale cane ?
- Il cane del vicino! Non la smetteva di abbaiare! Ma la donna ripartì comunque col taxi.
- Com'era fatta, questa donna ?
- Aveva il viso pieno di rughe e dei denti marci, una vera strega! Mi faceva paura, ero contenta che se ne andasse. Uscii a grande velocità ad accarezzare il piccolo gatto, ma il nonno non voleva tenerlo. Disse che i gatti neri portano sfiga: il massimo che potevamo fare era di mettergli un po' di cibo fuori, accanto alla porta della cantina.
- Ed è quello che hai fatto ?
- Sì, ma è il grosso cane dei vicini che ha mangiato i resti del pollo alla griglia. Ami i cani tu ?
- Non troppo.

La bambina si appoggiò fuori dalla finestra e, abbassando la voce:

- Ho sognato che il gatto nero si faceva mangiare dal grosso cane, disse lei. Avrei dovuto adottarlo comunque e nascondere nel nostro garage.
- Vuoi che ti dica un segreto ?
- O.K.
- È allo chalet, il piccolo gatto. Puoi venire a vederlo quando vuoi.

Mi fece un sorriso l'occholino, poi la sua testa con le sue treccine divertenti sparì, e la finestra venne di nuovo socchiusa, come all'inizio.

IL MESSAGGIO

Il racconto della bambina confermò la mia ipotesi, il piccolo gatto fu portato in macchina. Ma, ora, un nuovo problema mi tormentava: quale era il rapporto tra la vecchia donna e la giovane ragazza della quale avevo sentito la voce sulla segreteria?

Ogni giorno, non appena finivo il lavoro, questa domanda mi tornava in mente. Lo sapevo che la risposta sarebbe arrivata da sola, un giorno o l'altro. Nel frattempo per rilassarmi, andai a camminare fuori.

Attorno allo chalet lo spazio non mancava di certo. Se avevo voglia, potevo salire sulla ripida collina come feci per parlare con la bambina. Potevo fare anche il contrario: girare attorno allo stagno e poi scendere in basso, fino a un luogo molto piacevole che si chiamava la Crocevia dei sussurri perché dei due piccoli ruscelli si univano. Da lì, mi era possibile di prendere un sentiero solcato che mi portava al livello del fiume dove si stendevano dei campi coltivati e un parco per cavalli.

Mi capitava di camminare sul bordo dei campi d'avena fino a quando non fossi sfinita. Il mio temperamento mi portava a esagerare e, per questa ragione, il signor Waterman, dimenticando che lui camminasse quasi quanto me nel suo appartamento, mi diede il soprannome *Ultramarine*.

Una sera dopo cena, ritornando da una di queste lunghe passeggiate, feci entrare il gatto nero dalla porta posteriore dello chalet, e gli diedi dei croccantini, con pezzettini di prosciutto cotto e del latte scremato. Mangiò

tutto con molto appetito e, siccome faceva le fusa, lo presi in braccio. Mi sedetti con lui nella sedia a dondolo – dovrei chiamarla “dondola”, ma, per alcune parole cariche d’emozione, non seguo i suggerimenti del *Petit Robert*.

Dondolai a lungo il piccolo gatto. Si sarà sentito rifiutato, per colpa della vecchia e di Dondolina, e volevo consolarlo. È quello che faceva mia madre quando ero piccola. Mi cantava delle balate come *Un oranger sur le sol irlandais*.

E accarezzandolo, notai che il suo collarino era troppo stretto. Glielo tolsi per capire cosa non andasse: qualcosa era incastrato nella placchetta di otone, si direbbe un pezzo di carta. Andai in cucina, con il gatto in braccio, e presi un paio di forbici appese accanto al lavandino. La placchetta in otone era attaccata al collarino con quattro graffette allacciate al cinturino di cuoio. Poggiando il gatto a terra, aprii le graffette con la punta delle forbici, e fu allora che un pezzo di carta cadde accanto al lavandino.

Dopo aver aperto il pezzo di carta, che era sporco e spiegazzato, lessi il seguente messaggio:

Mi chiamo Famina. Sono in viaggio

Perché la mia padrona non può più

Occuparsi di me,.....

Le ultime parole, dopo la virgola, furono cancellate. Il messaggio fu scritto con l’inchiostro nero. Lo lessi e rilessi, cercando di capire: forse si trattava di una richiesta d’aiuto. E mancavano delle parole. Ero sia preoccupata che affascinata.

Dovevo chiedere consiglio al signor Waterman.

JULES VERNE E IL SUCCO DI LIMONE

In meno di 15 minuti, ero davanti alla Torre di Faubourg. Parcheggiai la Jeep sulla via Saint-Jean, quasi davanti all'edificio. Lo scrittore abitava al dodicesimo piano. Era la prima volta che andavo da lui. Mi aveva invitata più volte, ma avevo sempre rifiutato. Per sottolineare la mia indipendenza, se proprio volete saperlo.

Avevo guidato a grande velocità senza pensare al fatto che forse era uscito o poteva avere degli ospiti. E ora, in preda ai dubbi, mi posi delle domande sulle quali avrei dovuto insistere di più: l'orologio dell'antica chiesa di St. Matthew indicava le ore otto passate.

Una coppia stava entrando nell'edificio sbaciucchiandosi. Entrai furtivamente dietro di loro prima che la porta si chiudesse. Presi l'ascensore fino al undicesimo piano, e per calmare i nervi, presi le scale fino al dodicesimo. Dopo aver seguito un corridoio ad angolo retto, bussai timidamente alla porta dello scrittore.

Nel momento in cui stavo per bussare una seconda volta, il signor Waterman aprì la porta. Il punto di domanda che aveva in viso tramutò subito in un sorriso. Ero sollevata: almeno non stavo disturbando.

- Vuoi bere qualcosa con me ? mi domandò.
- Con piacere, risposi.
- Tè ? Caffè ? Una tisana ?
- E lei, cosa beve ?

- Il caffè peggiore che esista: istantaneo e decaffeinato.
- Mi va benissimo.

La mia voce era calda, lui non poteva capire la mia inquietudine. Dopo aver messo dell'acqua a scaldare sulla stufa elettrica, mi mostrò il resto dell'appartamento. A parte la cucina, c'era una stanza da letto e un grande soggiorno, molto luminoso, con una porta-finestra che occupava tutto il muro in fondo e che dava su un balcone. Anche senza uscire, c'era una vista panoramica sulla città e, a l'orizzonte, sul profilo arrotondato delle Laurentides. La doppia vetrata della porta-finestra soffocava i rumori esterni, in modo che il paesaggio sembrava quasi irreale e in contrasto con la natura verdeggiante e fruscante nella quale ero in quel momento sull'Isola d'Orléans.

Il signor Waterman posò le tazze fumanti sul tavolo in soggiorno, dopo aver spostato i libri e le buste usate e coperte di scarabocchi che lo ingombravano. Era abituato a lavorare nella sua stanza, dove un impianto gli permetteva di scrivere in piedi, ma faceva su e giù per il soggiorno, alla ricerca di un'idea o l'inizio di una frase. E quando la trovava si sedeva a questo tavolo per scarabocchiare qualche parola su una delle buste della posta ricevuta. Essendo al corrente di questa sua mania, gli inviavo spesso delle lettere in modo che non gli mancasse mai la carta per scrivere.

Sorseggiammo il caffè in silenzio. Non mi domandò la ragione della mia visita, aspettò gentilmente che fossi io a spiegarglielo. Allora tirai fuori il pezzo di carta spiegazzato dalla mia tasca e glielo posi davanti. Lo lesse tutto d'un

fiato, lo vidi alzare le sopracciglia. In tutta franchezza, non ero dispiaciuta di sapere che condivideva la mia inquietudine.

- Dove l'hai trovato ? mi domandò.
- Era attaccato sotto il collarino. Voglio dire sotto la placchetta in ottone.
- Mancano delle parole...
- Già.

Gli raccontai tutto quello che era successo, compreso il mio incontro con la ragazzina in fondo alla strada.

- Sembra una richiesta d'aiuto, disse lui.
- Ho pensato la stessa cosa.
- Però il messaggio non è chiaro. E in più, è stato nascosto: non avremmo dovuto trovarlo !
- Vero, se non avessi tolto il collarino...

Il signor Waterman bevette altri piccoli sorsi, poi si mise a riflettere a voce alta:

- Non capisco. Questa ragazza ha bisogno di aiuto, ma allo stesso tempo fa in modo di avere poche speranze di riceverne...
- È qualcuno che gioca col fuoco ?
- Potremmo dire così.
- Allora dovremmo aiutarla il prima possibile!
- Certamente, ma come ?

Rilesse il messaggio, poi me lo riconsegnò:

- Non trovi che il pezzo di carta è un po' ingiallito all'angolo dove mancano delle parole ?
- Sì, è vero.
- Forse sono state cancellate appositamente...

Mi alzai e mi avvicinai alla porta-finestra con il pezzo di carta. Contro luce, si vedeva chiaramente il contorno della macchia giallastra, ma le parole stesse erano rimaste invisibili. La ragazza non aveva usato un bianchetto.

D'un tratto, mi venne un'idea. Quando ero piccola, avevo letto un romanzo d'avventure, forse di Jules Verne, dove il protagonista arrivava a decifrare una mappa del tesoro dove alcune parole erano illeggibili... per quale motivo già?... Ah sì! Le parole chiavi furono scritte col succo di limone, poi erano sparite una volta asciugate e il personaggio le faceva riapparire utilizzando un trucchetto...Merda! Non riuscivo a ricordare di che trucchetto si trattava. Raccontai questa storia al signor Waterman e, all'improvviso, mi tornò in mente: affinché le parole riapparissero, il protagonista leggeva il testo contro la luce di una candela!

Il signor Waterman non aveva delle candele, ma trovò una scatola di fiammiferi in un cassetto della cucina – io direi un “astuccio di fiammiferi”, se avessi temuto di essere trattata da snob. Avendo acceso un fiammifero, avvicinai la fiamma a qualche centimetro dall'angolo dove le parole erano invisibili. Il signor Waterman guardava da sopra la mia spalla e io sentivo il suo respiro sul mio collo. Non stava succedendo nulla, le parole non riapparivano. Riprovai un'altra volta, altre due ma senza successo.

Decisi allora di poggiare la luce della fiamma sopra il pezzo di carta. Fu un errore. Accesi un altro fiammifero e, mentre lo stavo spostando, la fiamma mi bruciò le dita. Istantaneamente, scossi la mano e questo gesto nervoso fu sufficiente per dar fuoco al pezzo di carta. Questo genere di errori stupidi li faccio solo io. Lasciai tutto, il fiammifero e il pezzo di carta in fiamme, che atterrò sul pavimento in legno duro. Il signor Waterman fu il più rapido di noi due, spense il fuoco con il suo sandalo. Quando si appoggiò a terra per raccogliere il pezzo di carta, non respiravo più. Il messaggio non era altro che dei frammenti carbonizzati e mi sentivo terribilmente in colpa. Ero un'imbranata, una meno di niente, l'ultima degli ultimi.

Il signor Waterman si alzò, tenendo in mano il pezzo di carta annerito e mezzo carbonizzato. Curiosamente, il suo viso solcato di rughe fu illuminato da un sorriso. Fui ancora più sorpresa quando mi fece vedere che, anche se il pezzo di carta era quasi ridotto in ceneri, l'ultima riga del testo, per miracolo, era ora completa e si leggeva facilmente. Ricostruendo la frase, ottenemmo questo messaggio, che ci sconvolse entrambi:

Mi chiamo Famina. Sono in viaggio

perché la mia padrona non può più

occuparsi di me, né di lei stessa...

LA VOCE RAUCA DI HUMPHREY BOGART

Allo chalet, la nottata si divise in piccoli pezzi.

Un pezzo a dormire, uno a fare incubi, uno ad avere paura, uno a bere la cioccolata calda, uno a guardare il riflesso della luna sullo stagno, uno dedicato ai rimpianti e alla nostalgia, e un altro ancora a dormire. Al mattino, nel riflesso dello specchio del bagno, sembravo una naufragata.

Per prima cosa, mi occupai dei gatti. Feci entrare Dondolina, che aveva dormito fuori, e le diedi dei crocantini e dell'acqua. Dopo, uscii dalla porta anteriore con altre due ciottole: il gatto nero mi stava aspettando sugli gradini.

Dopo la colazione, mi sedetti come al solito al grande tavolo del solario per continuare le mie traduzioni. La gatta cicciona salto sul tavolo e si distese in mezzo ai miei fogli, occupando tutto lo spazio, con la testa appoggiata sul mio *Harrap's*. Erano le sette del mattino e avevo a disposizione un'ora o due prima di essere assillata di nuovo da una fila di domande riguardo la giovane ragazza e il suo messaggio di sconforto. E sapevo che, quel giorno, il signor Waterman non poteva aiutarmi poiché doveva incontrare il suo editore.

Facciamo davvero un lavoro bizzarro, noi traduttori. Non pensiate mica che sia sufficiente trovare le parole e le frasi che corrispondono meglio al testo di partenza. Bisogna scavare più a fondo, scivolare nella scrittura dell'altra persona come un gatto che si raggomitola in un cesto. Dobbiamo *sposare* lo stile dell'autore.

I giorni in cui è molto difficile, mi faccio prestare dei vestiti che il signor Waterman lascia sempre allo chalet in modo da averli a portata di mano nei fine settimana. Posso scegliere tra i suoi sandali Birkenstock, la sua camicia di jeans o il suo piccolo cappello di tela blu. E' un'abitudine un po' stupida però mi dà la sensazione di essere più vicina a lui e alla sua scrittura.

Quella mattina, mi immerse nel mio lavoro come se nient'altro contasse nella mia vita. Per guadagnarmi il pane, corressi per prima un testo che avevo tradotto per il *Dictionary of Canadian Biography*. In seguito tradussi due capitoli brevi del romanzo del signor Waterman, molto lentamente perché era così che lui stesso lavorava. Dopo un'ora e mezza, sentii il bisogno di prepararmi di nuovo del caffè. Ero in cucina quando bruscamente un'idea mi balzò in mente: qualcuno – una vecchia conoscenza – poteva aiutarmi a risolvere il mistero del messaggio di pericolo. Quando volevo riprendere la mia traduzione, avevo perso tutta la mia concentrazione.

La persona alla quale stavo pensando era un poliziotto in pensione che faceva il detective privato. Durante la mia adolescenza, ero scappata di casa due volte di fila, convinta che nessuno mi amasse. Mia madre lo aveva assunto per trovarmi e portarmi a casa. Lui lo aveva fatto con grande delicatezza, contrariamente a ciò che si potrebbe pensare. Avevo conservato un bel ricordo di lui. Si chiamava Milluomin, un nome che non potetti dimenticare: in quell'occasione rimproverai a mia madre di aver mandato *mille uomini* a cercarmi. Consultai le pagine gialle nella sezione "detective": il nome e l'indirizzo di Milluomin si trovavano. Ma non erano che le otto e mezza, dovevo aspettare almeno una mezz'oretta prima di chiamare. Andai fuori con Dondolina e, per passare il tempo, sradicai qualche alga con un bastone

senza entrare in acqua. Sollevando la testa, vidi il gatto nero che stava scendendo a ritroso dal suo acero. Si avvicinava allo stagno nascondendosi nelle erbacce alte punteggiate dai sparvieri: da quando lo avevo cullato, cercava la mia compagnia. Quando avanzò a esplorare, la vecchia Dondolina non si mise a inseguirlo. Era la prima volta che accettava la sua presenza e io la ringraziai sussurandole delle parole dolci.

Aspettai fino alle nove e cinque, e ancora due o tre minuti, poi rientrai allo chalet per chiamare il detective. Dalla'altra parte del filo c'era sua moglie. Lui era uscito, ma lei poteva rintracciarlo sul suo numero d'emergenza. Le diedi il mio nome e il mio numero, precisando che fosse una questione di vita o di morte, e poi riaganciai.

Per preservare la mia liberta, non avevo un telefono portatile – preferisco questa parola invece di “cellulare”, che mi ricorda il carcere. Il mio telefono era senza fili, allora ritornai fuori portando la cornetta e mi misi a camminare attorno allo stagno. Se proprio volete saperlo, odio aspettare. Ribollivo d'impazienza, insultavo i corvi, combattevo con le mosche cavalline scacciandole via: “Sparisci, insetto malaticcio, escremento della terra!” Urlavo alle rane toro, soprattutto quello piu rumoroso, quello che io chiamavo il signor Toung come nel *Cet été qui chantait* di Gabrielle Roy. In poche parole, non ero nelle mie solite condizioni e i gatti si mantenevano a discreta distanza.

Il telefono suonò finalmente. Il detective si ricordava di me e si informo sulla mia salute. Mi ero dimenticata del tuo tono di voce così particolare: mi faceva pensare a Humphrey Bogart, era come un ruscello che scorreva su un letto di

rocce. Tagliando corto sui saluti di cortesia, gli chiesi come potevamo scoprire il nome e l'indirizzo di una persona a partire dal suo numero di telefono. Mi vergognai quando mi disse che esistevano degli elenchi fatti apposta per questo uso, cartacei o digitali. Non mi prese in giro nemmeno lontanamente, tuttavia, mi assicuro che se gli avessi dato il numero in questione, lui avrebbe parlato con un vecchio collega alla stazione centrale di polizia del parco Victoria. Era importante per lui ottenere delle informazioni molto precise e anche riservate.

Cinque minuti più tardi, il detective richiamo per darmi l'indirizzo della ragazza: via Richelieu 609. Siccome si trattava di una minorenne, il suo nome è stato depennato dal fascicolo, ma era *conosciuta dalla polizia*. Dovevo fare molta attenzione dove stavo per ficcare il naso. Aggiunse che il fascicolo era stato aggiornato, questo poteva significare due cose: o era ricercata di nuovo, o che la stavano proteggendo perché aveva testimoniato contro una persona di alto rango. Prima di riagganciare, mi disse di mandare i suoi saluti a mia madre. Sul momento, non trovai le parole per dirgli che lei non era più là.

UN SALUTO ALL'ANTICA

Da quando le belle giornate erano arrivate, dormivo nel solario. La prima cosa che facevo al mattino svegliandomi, la chioma in disordine, era di guardare chi stava attraversando lo stagno. Alle volte avevo la fortuna di vedere l'Airone Azzurro Maggiore.

In italiano si chiama semplicemente *Airone Maggiore*, ma io preferisco il nome *Great Blue Heron* che viene dato nel mio *Peterson's Field Guide to the Birds*. Quando lo guardiamo attentamente, si nota bene come le sue piume grigie sono tendenti al blu.

A proposito, non so se i traduttori fanno sempre il loro lavoro coscientemente. Volete dirmi perché l'espressione *svegliarsi al canto del gallo* è stata tradotta con *to get up with the lark!* E perché *to sing like a lark* in italiano diventa *cantare come un usignolo!* Se mia madre fosse qui, sarebbe scoppiata a ridere, e la sua risata risuonerebbe fino all'altro capo dell'Ile d'Orleans.

Una mattinata di giugno, vidi che l'airone era venuto con la sua compagna. Pescavano entrambi sul margine del molo. Per paura di spaventarli, evitavo ogni movimento brusco dietro la finestra. Avevano gli stessi colori, lo stesso collo piegato, un lungo becco giallo e due aigrette nere svolazzanti dietro la testa, ma l'airone femmina era più piccola.

Dondolina saltò sul divano-letto e si mise a strofinare il suo muso sulle mie gambe. Voleva la sua colazione, allora andai in cucina camminando tutta curva, quasi a quattro zampe, e le diedi i suoi croccantini. Quando ritornai al

mio posto, gli aironi avevano lasciato il molo e si stavano spostando sulla riva, uno dietro l'altra, a passi lenti e misurati; il maschio precedeva la sua compagna. Guadagnarono un posto dove l'affossamento del suolo facilitava l'accesso all'acqua. Lo usavo anche io questo dolce pendio per bagnarmi, poiché non mi immergevo nel molo.

Il maschio fu il primo a scendere nell'acqua. La femmina gli stava proprio dietro, si teneva a due metri di distanza da lui. Il loro modo di camminare mi faceva pensare al signor Waterman, quando veniva a visitarmi i fine settimana. Avrebbe dovuto riposarsi dal suo lavoro, ma lo vedevo spesso passeggiare attorno allo stagno in pantaloncini beige, le spalle tonde, le gambe magre e le mani alle spalle. Era ovvio che stesse cercando una parola, un'idea, una frase che tardava ad arrivare. Posava i piedi con precauzione, la testa piegata in avanti come se le parole fossero nascoste da qualche parte nell'erba.

Gli aironi cercavano qualcosa da mangiare. Il collo a S, l'occhio grande aperto, sollevavano una zampa e la riposavano molto delicatamente, avanzando la testa a ogni passo. Facevano il giro dello stagno camminando con lentezza nell'acqua poco profonda. Brusamente, vidi il maschio immobilizzarsi, la testa con il grande becco portata all'indietro. Aveva trovato un pesce, un girino, una rana, una preda qualunque. Il suo collo si rilasse, il suo becco attraverso l'acqua come un fulmine, poi alzò la testa verso il cielo per deglutire la piccola bestia.

Nel frattempo, la femmina continuava a camminare dietro a lui. Lei non trovava molto per mangiare e non c'era da sorprendersi: lui si serviva per

primo, raccoglieva tutto sul suo passaggio! In piu, non prendeva nemmeno il tempo di girarsi verso di lei per offrirle cio che aveva preso.

Al posto della femmina, avrei fatto una bravata. Avrei camminato dietro di lui fin quando fossimo stati nell'erba. Ma, una volta arrivati all'argine dove si scende nell'acqua, gli avrei girato le spalle senza mezzi termini. Partirei nel senso opposto e farei il giro dello stagno senza curarmi di lui. Tutte le rane e le altre bestiole che si troverebbero sul mio cammino, le ingoierei senza pietà. E una volta incontrati, il maschio e io, nel mezzo del cammino, gli farei un piccolo saluto all'antica, una specie di inchino, piegando le ginocchia come facevano le donne in altri tempi davanti al re.

Non voglio essere la fedele compagna di nessuno.

CAVALLI DA CORSA IN PENSIONE

Per quanto riguarda l'indipendenza, avevo almeno due modelli da seguire: mia madre e Isabelle Eberhardt.

Mia madre ci ha allevati tutti da sola, me e mia sorella. Quando siamo nate, non aveva nemmeno avvertito il padre: ai suoi occhi, si trattava di un affare personale. Non ha mai risposto alle nostre domande, a parte per dire che non era lo stesso uomo. Allora avevamo creato un gioco: chi inventava il padre più gentile. Tutt'ora, mi capita di pensare che potrebbe essere il signor Waterman.

Quanto a Isabelle Eberhardt, ero venuta a sapere della sua esistenza passeggiando nel quartiere dei Grottes, a Geneve, quando studiavo traduzione. Capita per caso su una strada che aveva il suo nome. Un cartello diceva che era nata in questo quartiere il 17 febbraio nel 1877. Figlia di immigrati russi, resistente a qualsiasi tipo di autorità, era diventata *reporter e viaggiatrice*. La leggenda vuole che il suo vero padre fosse Arthur Rimbaud. Il suo primo testo che lessi diceva questo:

“Per il momento non aspiro che a (...) dormire nel silenzio e la freschezza della notte, sotto le stelle cadenti da una posizione altissima, avendo come tetto l'immensità senza fine del ciel, e come letto il calore della terra, sapendo che nessuno, o chiunque sulla terra, sente la mia mancanza, che da nessuna parte nessuno mi rimpiange o mi aspetta. Sapendo questo, è essere liberi e

senza catene, nomade nel grande deserto della vita dove non sarò altro che un'estranea.”

A vent'anni, sbarcò in Algeria. Abitava ai confini del Sahara e conduceva una vita nomade. Travestita da uomo, portando lo pseudonimo di Mahmoud, accompagnava le roulotte o i convogli dei militari. Dormiva ovunque, amava ciò che voleva. Sette anni più tardi, afflitta dalla malaria, morì annegata dalla sorgente di uno uadi che si trasformò in un torrente.

Avevo letto i suoi diari di viaggi e le sue monografie. In omaggio al suo spirito d'indipendenza, avevo memorizzato dei passaggi dei suoi testi. Me li ripetevo ogni tanto, per non dimenticarli, e mi capitava di recitarli ai cavalli da corsa che erano ormai in pensione.

Lo chalet era costruito in mezzo a un terreno boscoso che scendeva gradualmente su una ripida scogliera. I cavalli si trovavano ai piedi di questa scogliera, in un parco chiuso da un lucchetto elettrico. Si sentivamo nitrire da lontano. Per poterli vedere, dovevamo prendere un sentiero tortuoso e ingombro di rocce e di tronchi che iniziava a capo del mio terreno, alla Croisée des murmures, come lo avevo già detto. Il sentiero era molto a picco: non lo scendevamo veramente, lo attraversammo velocemente. Era meglio guardare dove mettevamo i piedi, sennò saremo scivolati e caduti sulle chiappe. Valeva la pena se avevamo del tempo di guardare la chioma di foglie che gli alberi ormavano sopra la nostra testa.

Giù dal sentiero, sbucavamo su un campo d'avena. Giusto a destra si trovava il parco dei cavalli. Era piuttosto stretto e si stendeva dai piedi della scogliera fino al banco di sabbia del fiume.

Senza essere un'esperta, avevo quasi la certezza che fossero dei cavalli da corsa. Avevo notato, dalla mia prima visita allo chalet, che il vicino in alto alla collina possedeva una pista in terra battuta attorno alla casa; dei cavalli agganciati a delle carrozze che giravano al trotto lentamente su questa pista. Quelli che pascolavano nel parco, in basso alla collina, erano più vecchi e più grassi, se posso permettermi. Dedussi che fossero stati mandati in pensione e provai della simpatia per loro. Avevano conosciuto i fuochi della rampa, gli applausi, forse avranno pure partecipato a delle cose tanto famose come il Derby del Kentucky: e ora, relegati nel campo più lontano, dimenticati da tutti, passavano il loro tempo a pascolare le gesta della loro giovinezza.

Non appena mi immergevo nella luce, in basso alla scogliera, loro giravano la testa verso di me e mi osservavano, con le orecchie rette. Per rassicurarli, addolcivo la voce e, avvicinandomi alla chiusura, dicevo loro buongiorno, domandavo come stessero, che faceva bello per la stagione – i saluti cordiali che tutti conoscono.

Erano una dozzina, tutti di colori e taglie diversi, e si vedeva che amavano stare vicini vicini tra di loro. Uno di loro, più piccolo dei suoi congeneri, si staccava dal gruppo e veniva verso di me scuotendo la sua criniera bionda. Allora, scivolavo tra due fili, entrai nella recinzione per evitare che prendesse la scossa elettrica. Si lasciò accarezzare il collo e il muso, dopo gli altri si avvicinarono lentamente cacciando le mosche con la loro coda. Venivano a vedere se avessi portato delle mele, dei lamponi, un frutto che avrebbe cambiato loro un po' dal solito miscuglio d'erba e trifoglio. Quando offrivò loro una fragola o un lampone, la prendevano molto delicatamente, è solo che mi facevano il solletico sul palmo della mano.

Prima di andarmene, recitai loro un testo di Isabelle Eberhardt dove si parlava di cavalli, della luna e di una festa che avveniva molto lontano e per la quale serviva un invito:

“La notte è fredda e chiara. C'è la luna piena del *Ramadan*. Dei torrenti di luce glauca scorrevano sul villaggio dove bruciavano le fiamme brutali e rosse delle lanterne, davanti alle cantine. Qui, nella corte dell'ufficio arabo, tra le fatiscenti catapecchie, i cavalli dormivano legati.

Alle volte uno stallone si svegliava e nitriva, le narici dilatate, estese verso l'angolo dove le cavalle masticavano tranquille, la paglia secca. È una grande festa, questa sera, dai *mokhazni*.”

I cavalli da corsa in pensione erano diventati i miei confidenti. Non dico che capissero tutto però tutte le parole col suono straniero faceva loro drizzare le orecchie. Erano sensibili alla musicalità delle parole, una cosa che abbiamo in comune.

UN GRANELLO NEL MOTORE

Il signor Waterman era un maniaco del lavoro e io non lo disturbavo senza una ragione plausibile. Nient'altro contava nella sua vita che la scrittura. Non aveva sempre l'aria di uno che lavora, non lo si vedeva portarsi dappertutto i suoi quaderni di appunti, ma in realtà non si fermava mai dallo cercare una parola o un pezzo di frase. Quando era al meglio, era capace di scrivere *una buona mezza pagina* in una giornata: era ciò che lui diceva, lo giuro.

Per controllare la sua schiena – che, come diceva lui, era più conosciuto di lui –, si metteva nell'angolo della stanza dove poteva lavorare in piedi. In effetti, lui era mezzo in piedi e mezzo seduto. Poggiava il suo quaderno su un portapane, esso stesso appoggiata su un'asse da stiro la quale regolava l'altezza in modo che il quaderno arrivasse al livello dei suoi gomiti: era l'altezza ideale per scrivere a suo avviso. Dietro, un comodino sormontato da uno scaffale un po' vecchiotto sosteneva sia il suo sedere che la sua schiena. Questa posizione gli permetteva di allungare le sue gambe in diagonale sotto l'asse da stiro.

Seduto in questa maniera, con dei tappi di cera nelle orecchie, ci si aspettava che scrivesse senza sosta per delle ore. Tutto il contrario, non appena cominciava a lavorare una parola gli mancava. Lasciando il suo piccolo angolo, andava in cucina, mangiava un biscotto senza nemmeno rendersene conto, attraversava il soggiorno e sfogliava le pagine del *Petit Robert* che era permanentemente aperto sopra una libreria. In seguito faceva su e giù, contemplava il quartiere della città bassa attraverso la porta-finestra, ed ecco

che la parola che non trovava più improvvisamente arrivava. Ritornava nel suo angolo per scriverla.

Era quasi incredibile, non poteva scrivere due frasi di fila senza provare il bisogno di camminare nell'appartamento. Camminava, sgranocchiava, guardava fuori: questa era la sua maniera di scrivere. Tempo fa, quando aveva vent'anni e una schiena normale, poteva facilmente passare tre ore al suo tavolo di lavoro senza nemmeno alzare la testa. Almeno era quello che lui diceva.

Nulla di tutto ciò mi sorprendevo veramente. Più avanzavo nella traduzione del suo romanzo, più capivo una cosa: il libro che avevo tra le mani costituiva l'ultima parte del suo lavoro. Quella presentemente era finita. Tutto quello che sarebbe venuto dopo, se posso permettermelo, non poteva che essere un *antipasto*.

Il signor Waterman era magro e stanco, avrebbe dovuto riposarsi e godersi la vita. Aveva già avuto un infarto. Ogni tanto, il suo cuore si fermava per qualche secondo... e poi ripartiva. Passeggivamo nel Vieux-Québec, per esempio, e all'improvviso si immobilizzava e prendeva la mia mano. Era la sua maniera di avvertirmi che aveva un malore. Diventava tutto pallido, e smettevo di respirare anche io, ma tutto ciò durava non più di cinque secondi; lasciava la mia mano, il suo cuore era ripartito. E allora, per non farmi preoccupare troppo, usava un'espressione che diceva suo padre: "Non è nulla, un granello nel motore." Suo padre aveva un vecchio pick-up ed era cià che diceva quando il motore *si spegneva*.

Anche se si ostinava a lavorare nonostante il buon senso, questo non mi autorizzava a disturbarlo quando volessi. Il giorno quando il detective mi aveva trovato l'indirizzo della ragazza, avevo aspettato fino alle quattro prima di chiamarlo e dargli la notizia. Fortunatamente, la sua giornata era finita, faceva le parole crociate del *Soleil*. Gli diedi l'indirizzo. Secondo lui, era probabilmente vicino alla sua torre, dal lato nord; passerebbe da quelle parti facendo una passeggiata. Quando gli menzionai le ipotesi del detective, nel sapere che la ragazza era ricercata o protetta dalla polizia, il suo tono cambiò. Mi disse che ci sarebbe andato immediatamente e che mi avrebbe chiamata il prima possibile.

Dopo venti minuti, mi spiegò che l'indirizzo corrispondeva a una casa a tre piani, senza contare il seminterrato. Aveva aperto la porta esterna, ma quella che dava accesso ai piani era chiusa a chiave. Apparentemente, non c'era il concierge. Tutte le caselle postali avevano il nome degli inquilini, a parte quella che sembrava appartenere all'inquilino del terzo piano. Era tutto ciò che aveva osservato all'entrata. Ma, uscendo, aveva trovato un punto di riferimento che gli avrebbe permesso di sorvegliare questo posto dalla sua finestra del dodicesimo piano: la casa di fronte aveva un tetto in lamiera rosso vivo.

L'ARTE DI ADDOMESTICARE

Nei miei sogni, vedevo spesso una volpe blu. Probabilmente si trattava di quella che chiamano *isatis* (secondo il mio *Petit Larousse*) e che si vive nelle zone artiche. Non è veramente blu, ma la luna o il sole di mezzanotte illuminano dei riflessi bluastrì sulla sua pelliccia grigia.

Le possibilità che la vedessi allo chalet erano pari a zero. D'altro canto, quasi tutti i giorni al crepuscolo, vedevo una volpe rossa. Scendeva la strada sterrata a piccoli passi esaminando i dintorni. La frequenza delle sue visite mi davano l'impressione che ero nel suo territorio di caccia. Aveva un muso esile, delle orecchie a punta, un corpo magro, una lunga coda con dei peli bianchi all'estremità, era ancor più rosso dei miei capelli, lo giuro.

Una sera, essendo a corto di legno secco per accendere il cammino, andai a raccogliere dei rametti secchi dietro lo chalet. La temperatura era dolce, ma continuavo ad attizzare il fuoco perché amavo troppo l'odore e il crepitio del fuoco a legna. Il piccolo gatto nero mi seguiva ovunque, si strusciava sulle mie gambe, mentre la vecchia Dondolina dava la caccia ai topi campagnoli sul terreno dei vicini.

La suoneria del telefono mi fece rientrare a grande velocità. Siccome mi allontanavo un po' dallo chalet, riuscivo a rispondere dopo il quinto squillo. Avevano già riattaccato. Forse era il signor Waterman, ma non avevo alcuna ragione di preoccuparmi. Dopo il suo lavoro, mi chiamava spesso per parlare del più e del meno, oppure perché aveva dimenticato una parola o il titolo di

un libro o anche per domandarmi cose del tipo “Comme si fa affinché il riso integrale non sappia di scalie di gamberetti?”

Dando un'occhiata fuori dalla grande finestra della cucina, notai una figura in cima alla collina. Vedevo delle braccia muoversi, dunque non si trattava di un animale. Era una persona di piccola statura che scendeva verso lo chalet. Quando vidi le due trecce, quasi all'orizzonte, riconobbi la ragazzina che abitava in fondo alla strada, quella che mi diede delle informazioni sulla vecchia e sul taxi.

Uscii per accoglierla. Il gatto nero, che mi aspettava sui gradini, si nascose dietro lo chalet vedendo la ragazzina avvicinarsi.

- Ha paura di me ? mi domandò.
- Non di te in particolare, le dissi. Ha paura di tutti.
- Anche di te ?
- No. Io l'ho addomesticato.
- Ha un nome ?
- Si chiama *Famina*. Perché è magro, immagino.
- Lo addomesticherò anche io.

Prese la mia mano per portarla dentro lo chalet. Erano degli anni che non tenevo una mano così piccola nella mia, ed ebbi di colpo la sensazione di essere troppo vecchia. La ragazzina portava dei pantaloncini rosa, delle scarpe in tela dello stesso colore e una camicetta bianca con dei motivi stampati che rappresentavano un elefante, un orsetto, una giraffa, un delfino e un coniglio. Mia sorella aveva un pigiama del genere per dormire.

Arrivando al bordo del pendio che si immerge verso l'acero, vedemmo il gatto nero che cercava di salire nell'acero dove si trovava la grande casetta per gli uccelli. Mise una zampa sul persico e cercava di entrarci dentro.

- È casa sua ? mi chiese la piccola.
- Sì, dissi. Così, è al sicuro.

Spiegaì alla ragazzina che lui è stato mal accolto dalla mia vecchia gatta; lo tollerava già meglio ora, ma il piccolo gatto continuava ad essere diffidente. La mia visitatrice fece segno di aver capito e mi domandò in seguito perché ebbi tagliato le unghie al gatto, e come fu allargata l'apertura della casetta per gli uccelli. Per rispondere alle sue domande, decisi di porre io stesso una o due:

- Hai più visto la vecchia signora che ha portato il piccolo gatto nero?
- No, disse lei.
- E tuo nonno, sta bene ?
- Sì, ma dorme a causa dei medicinali. È per questo che sono venuta.
Ti disturbo ?
- No, per niente. Stavo raccogliendo dei rametti per il cammino.
- Era tutto ciò che stavi facendo ?
- No, stavo anche strappando le alghe dallo stagno.

Puntaì il mio dito verso lo stagno in basso. Affinché la ragazzina non pensasse che quella fosse la mia occupazione principale, aggiunsi che passavo molto tempo a tradurre un libro in inglese. Questa informazione non sembrava interessarla.

- Perché strappi le alghe ?
- Perché l'acqua è collosa.
- C'è della colla nell'acqua ?

La guardai per capire se stava scherzando, ma no.

- *Collosa* significa che l'acqua è viscosa. *Appiccaticcia*, se preferisci. Capisci ?
- Come fai a raccogliere le alghe ? mi domandò.

E, tirando sulla mia mano, mi trascinò subito in basso del pendio, poi a bordo dello stagno. Divertente come il colore dei suoi pantaloncini e delle sue scarpe era identico a quello dei salici che fiorivano sulla riva da una settimana.

- Ci sono due metodi, dissi. Con le mani oppure con l'estrattore per alghe.

Non avrei dovuto dubitarne, per quanto riguarda il secondo metodo, lei voleva una dimostrazione. Temendo di perdere un'altra chiamata da parte del signor Waterman, chiesi alla ragazzina di scusarmi un attimo. Risalii allo chalet correndo e ritornaì con la cornetta del telefono che lasciai sul tavolo da picnic.

L'estrattore d'alghe pendeva sul molo. Questo nome pretenzioso era semplicemente un palo, un'asta con attaccato all'estremità un solido spago. Era uno strumento di mia invenzione, un *brevetto*, come si dice da noi. Sotto gli occhi spalancati della piccola, entrai in acqua tenendo il palo in una mano e lo spago nell'altra. Avendo trovato una massa d'alghe, immersi l'estremità

del mio palo sul fondo dello stagno, in modo da attaccarlo alla massa di alghe. In seguito portavo lo spagno lungo l'asta e feci ruotare lo strumento con dei movimenti ripetitivi. Non restava che dare un colpo secco per estrarre le alghe arrotolate attorno al palo.

Esatrassi un ciuffo grosso di alghe e le deposi sul molo ai piedi della ragazzina, che rideva e batteva le mani, quando vidi la volpe rossa. Stranamente, si diffidava di tutto e non restava mai fermo, era seduto in basso alla collina e ci stava guardando. Feci segno alla piccoletta di non fare rumore.

- Lo conosco, sussurò lei.
- Ah sì ?
- Una volta, quando non era malato, mio nonnino me l'ha indicato con il suo dito: stava attraversando di corsa il nostro terreno. Ma l'avevo già vista prima.
- Dove ?
- In un libro. Era uguale: lo stesso colore, il naso a punta, le orecchie grandi, la bella coda. Era solo più piccolo e parlava.
- Cosa diceva?
- Ogni genere di cose. Diceva che non era stato addomesticata.
- Puoi raccontarmelo ?

A sua volta, mi guardò storto. Aveva l'aria di domandarsi se ero sincera oppure se stavo recitando, allora dichiarai che avevo letto un libro di questo genere quando ero piccola ma che non me lo ricordavo più. Dopo qualche secondo, sembrò fidarsi di me e si mise a raccontarmi la storia con delle frasi

brevi che lei collegava con degli “e”, i quali furono più numerosi che in tutte le storie che avessi mai letto o sentito in tutta la mia vita, compresi i testi di Ernest Hemingway che prestaì al signor Waterman.

- C'era un ragazzo, cominciò lei. Lui viene da un piccolo pianeta dove non c'è nulla e ha una sciarpa bizzarra attorno al collo, e ha avuto dei problemi con un montone e una rosa, e un giorno arriva nel deserto e incontra una volpe che vuole essere addomesticata...

Si fermò per verificare se la volpe era ancora in basso alla collina. Non si era mossa, non credevo ai miei occhi. Mai, prima d'ora, l'avevo vista seduta o immobile: di solito, camminava guardando a destra e a sinistra.

- E dopo ? chiesi io dolcemente.
- È complicato ! piagnucolò lei.
- Perché dici così ?
- Mettiamo che io voglia addomesticarti. Bisogna che venga alla stessa ora tutti i giorni. Il lunedì, resto in cima alla collina e ti guardo da lontano. Il martedì, arrivo a metà collina, dove ci sono dei meli. Il mercoledì, scendo fino a dove si è seduta la volpe. Il giovedì, mi siedo al tavolo da pic-nic. Il venerdì, mi siedo a bordo dello stagno e il sabato, mi siedo sul molo, con i piedi nell'acqua. E la domenica, ho il permesso di parlarti di qualsiasi cosa. Lo vedi quanto è complicato ?
- Lo vedo. Grazie per avermelo spiegato.

Apparentemente non era abituata a essere ringraziata, poiché restò a bocca aperta. Quando girai lo sguardo verso la volpe, non era più lì. Aveva lasciato il posto, come se avesse capito che la storia era finita.

LA STREGA

La chiamata del signor Waterman non arrivò che l'indomani. Non lo aspettavo più, ormai era venerdì e l'orologio del forno elettrico indicava che erano le quattro meno un quarto: di solito, era quello il momento nel quale lo scrittore lasciava la Torre di Faubourg per venire a passare il fine settimana da me. Peraltro, mi preparavo dandomi alle facende domestiche nello chalet, dove tutte le mie cose erano sparse ovunque.

Aveva una voce esitante:

- Ti ho già parlato della casa sulla via Richelieu... la casa dove abita la ragazza che ha scritto il messaggio, ti ricordi ?
- Certo che mi ricordo !
- Ecco, c'è un terrazzo sul tetto... Prima, avevo difficoltà a lavorare, le parole non mi venivano, e allora ho girato in tondo nel soggiorno e mi sono fermato davanti alla porta-finestra del terrazzo...
- Sì...
- Guardando con il binocolo, ho visto una ragazza. Era stesa su una sedia a dondolo.

Il signor Waterman aveva, ovviamente, una grande notizia da darmi e ci stava girando intorno, per non farmi innervosire. Ma ero doppiamente innervosita, se proprio volete saperlo.

- *E allora ?*

- La sto ancora guardando. È molto giovane, ha la pelle pallida e i capelli corti. I suoi occhi sono chiusi, sembra stia dormendo. Ha un paio di jeans e una specie di costume da bagno, senza maniche. Lo dico perché vedo i suoi polsi.
- *Cos'ha ai polsi ?*
- Ha dei cerotti, dice lui con una voce triste.
- *Arrivo subito !*

Piena di preoccupazioni, presi il mio portafogli, le chiavi della Jeep e i miei fogli, e sarei uscita quando lo scrittore mi avrebbe richiamata. Non ebbe il tempo di dirmi che il suo appuntamento settimanale con un chiropratico della Clinica dell'Arthrose fu spostato. Erano le quattro e mezza e lui sarebbe partito in un minuto. In seguito, sarebbe passato alla biblioteca per riportare i libri presi in prestito da troppo tempo.

Risposi che lo avrei aspettato al cimitero e che non vedevo l'ora. Per fortuna, che non mi vedeva! Uscendo alla velocità della luce, feci partire la Jeep, poi ripensai e rientrai allo chalet: avevo dimenticato di lasciare delle crochette e dell'acqua per i gatti. Fu ciò che feci, poi risalii in macchina, ma ancor prima di fermare la portiera, dovetti ritornare allo chalet, perché i gatti erano fuori! Misi il cibo sul tavolo da pic-nic sperando che gli scoiattoli o i procioni non lo rubassero. Prima di partire, uscii un'ultima volta per mettere il cibo *sotto* il tavolo nel caso piovesse.

Passai due volte con il rosso, e quindici minuti più tardi ero arrivata al cimitero di St. Matthew. Seduto sull'erba, vicino a mia madre e a mia nonna, cominciai a riflettere. Per la prima volta, mi accorsi che la mia rabbia era legata alla

scomparsa di mia sorella. Cominciai a tremare come se un vento glaciale mi avesse colpito bruscamente alle spalle.

Era il ricordo più doloroso della mia breve esistenza. La mia sorellina si era tolta la vita mentre io ero in Europa. Poiché i miei studi erano terminati, sarei dovuta essere al suo fianco al momento giusto. Ma fuori faceva bello, era l'inizio dell'estate, non resistetti alla tentazione di fare un viaggio nel Sud. Lasciando Geneva, andai a Lyon, poi seguì il Rodano fino al mar Mediterraneo. Allungai poi la costa in direzione sud-ovest. Mi trovai in un campeggio del Collioure, un piccolo villaggio tra il mare e la montagna, vicino alla frontiera spagnola, quando ricevetti la tragica notizia chiamando a casa.

Non c'era alcun rimprovero nella voce di mia madre, ma mi aveva detto che era troppo tardi per assistere al funerale. Mia sorella era già stata cremata e, secondo ciò che lei desiderava, le sue ceneri furono sparse su una spiaggia della Grosse-Ile, vicino al posto dove i primi immigranti irlandesi della nostra famiglia morirono di tifo.

Rimuginando su questi ricordi dolorosi, sentii risvegliarsi in me il sentimento di colpa che avevo represso nella parte più nascosta dei miei ricordi. Ero colpevole di aver pensato solo a me stessa, di non essere riuscita a salvare mia sorella, di averla abbandonata. La vecchia ferita fu riaperta.

Quando il signor Waterman arrivò, ero depressa. Per un pelo non piangevo, se volete saperlo. Lui ebbe la delicatezza di fingere di non essersi accorto di nulla. Scusandosi per il suo ritardo con un sorriso timido, mi tese la mano per aiutarmi ad alzarmi. Tenne la mia mano nella sua per qualche istante mentre camminammo verso l'uscita: era la prima volta che agiva in questo modo.

- Le mie gambe non sono solide oggi, mi disse per spiegare il suo gesto. Un po' di fatica immagino.
- Possiamo sederci un momento se desidera.
- Grazie, ma non è necessario.

Uscimmo dal cimitero. Il sobborgo era molto animato, con le sue facciate colorate, le sue vetrine esoteriche e i suoi ristoranti che traboccavano sul marciapiede. C'era molta gente che passeggiava sulla Saint-Jean, allora prendemmo la prima via a destra, che era la via Sainte-Marie. Il marciapiede non era abbastanza largo per due persone, camminammo sulla carreggiata quando non c'erano auto. Due intersezioni più avanti, girammo a sinistra sulla via Richelieu. La casa della ragazza era vicina.

Per far credere che eravamo una coppia o due amici in visita, il signor Waterman riprese la mia mano. Al numero 609, arrivammo davanti un edificio in mattoni ocra quasi gialli di tre piani. La porta era in legno verde scuro, come le altre numerose esistenti nel quartiere. Il signor Waterman la aprì e io entrò per prima. Eravamo sulla scalinata con dei gradini ripidi ricoperti da un tappeto di iuta. Nella parte destra, vedemmo tre caselle postali con sopra un porta giornali e un citofono. Il nome degli inquilini era scritto su ogni casella postale, a parte la terza, come il signor Waterman me lo aveva comunicato al telefono.

Inanzitutto, dovevamo entrare attraverso la porta che ci conduceva ai piani: fu ciò che feci, però era chiusa a chiave. Il mio accompagnatore chinò la testa e divise le mani in un gesto che voleva dire: "Lo avevo detto io !"

- Cosa facciamo ? domandai. Citofoniamo ?

- Aspetta, conosco un trucchetto, disse.

Prese dal suo portafogli cinque o sei carte plastificate. La più flessibile e la più resistente era quella della biblioteca del Québec. La inserì tra la porta e la stipite, all'altezza della serratura, e provò a farla scivolare fino al bullone.

Fu un fallimento.

- Citofoniamo, decise lui.
- Al terzo piano ?
- No, non risponderà. Dovremmo provare a farci aprire da uno dei vicini.
- Ho un'idea, dissi, indicando la seconda casella postale, sulla quale c'era scritto un nome inglese.
- Anche io, disse il signor Waterman.

Pensammo entrambi alla stessa cosa. Premetti allora sul citofono dell'altra casella, quella dell'appartamento numero 1, che aveva un nome francese scritto sopra e molto attuale nel Québec.

- Cosa c'è? domandò una voce strascicata.
- Ho dimenticato *il mio* chiave, piagnucolò lo scrittore con un leggero accento inglese.

Come risposta, lo sfrigolio del citofono si fece sentire all'entrata, e non dovetti che spingere la porta. Passammo rapidamente accanto all'appartamento del primo piano, troppo felici nel constatare che l'inquilino non si era degnato di verificare la nostra identità. Il signor Waterman mi precedeva e salimmo fino al terzo piano trattenendo il respiro perché i gradini delle scali scricchiolavano.

In alto, un corridoio attraversava tutto il piano e portava a un'uscita d'emergenza. La porta dell'appartamento si trovava in mezzo a questo corridoio. Dall'interno ci sembrava di sentire la voce grave e un po' ruvida di Edith Piaf. Le parole dicevano:

Se, un giorno, la tua vita ti strappa da me

Se tu muori, che tu sia lontano da me

Poco m'importa, se tu mi ami

Perché anche io morirò

Il signor Waterman mi toccò il braccio e si sedette di colpo sul primo gradino della scalinata. Il suo viso era palido e teso.

- Non è niente, respirò. Un seme nel gas.

Ascoltammo la canzone fino alla fine. Alzandosi, fece un movimento sbagliato e perse l'equilibrio. Lo presi per la cintura, impedendo la sua caduta sulle scale, però la sua spalla colpì fortemente la paratia. Nell'appartamento tornò il silenzio. Poi sentimmo dei passi, la porta si aprì scricchiolando e un viso apparso dietro la porta socchiusa. Anche la porta si chiuse quasi subito, non sono pronta a dimenticare questa visione. Era il viso di una vecchia donna, pieno di rughe, con dei denti giallastri e degli occhi griggi come il metallo.

Scendemmo le scale veloci come le gambe del signor Waterman ce lo permettevano. Una volta usciti fuori, mi ricordai delle parole usate dalla ragazzina in fondo alla strada, a l'isola d'Orléans, quando mi aveva descritto

l'arrivo in taxi della vecchia donna e del gatto nero. Parlando della vecchia, lei aveva detto: "Una vera strega !"

UNA NOTTE D'ORRORE

A causa della stanchezza, il signor Waterman rimandò all'indomani la sua visita allo chalet. Per quanto mi riguarda, non potendo cacciare dalla mia mente quello che era successo alla mia sorellina, passai alla biblioteca prima di lasciare la città e presi in prestito un libro che raccontava la storia della Grosse-Ile.

Famina e Dondolina mi aspettavano sul portico dello chalet. I piatti che avevo messo a riparo sotto il tavolo da pic-nic erano state svuotate e rovesciate: i procioni erano venuti e c'è stata della lotta. Dopo aver ridato del cibo ai gatti, misi a riscaldare dello stufato di polpette che cominciai a mangiare mentre sfogliavo le pagine del volume di storia.

Il mio libro, intitolato *I testimoni parlano*, conteneva dei testi, delle tabelle e delle foto dell'epoca. Mentre sfogliavo per esaminare le foto, il mio sguardo fu attirato da una parola straniera, che mi fece pensare a *Mefistofele*. Siccome avevo di gran lunga superato questa pagina, ritorno indietro, cercando il termine che mi balzò agli occhi. Dopo qualche tempo, riuscì a ritrovarlo: era la parola *mefitico*. Non la conoscevo. Il testo era il seguente:

“I morti sono sepolti nelle profonde trincee dove due o tre file di bare sono infilate le une sopra le altre. Lo strato di terra ammassata attorno a queste bare non era sempre sufficientemente spesso per impedire che le esalazioni mefitiche uscisserò; forse sarebbe stato più prudente di seppellire queste bare a una maggiore profondità, o almeno di metterle semplicemente su

un'unica fila. Si era parlato della diffusione di calce viva di queste masse corruttibili, e non so se lo abbiamo fatto.”

Lo stufato di polpette minacciava di risalire nel mio stomaco, allora mi alzai per fare qualche passo. Nel solario, i due gatti erano assonnati nel mezzo ai miei dizionari, il *Harrap*, il *Webster* e altri. Aprii il *Petit Robert* alla parola *mefitico*. Il qualificativo si usava parlando di una “esalazione tossica e maleodorante”.

Nonostante la leggera pioggia che cominciò a cadere, uscii per prendere una boccata d'aria, indossando il bob sbiadito del signor Waterman. Salii fino a metà cammino della strada principale, facendo scorrazzare gli scoiattoli nella penombra, poi ritornai lentamente sui miei passi. Quando aprii la porta dello chalet, i gatti si precipitarono fuori a tutta velocità. Scoprii la causa di questa fuga entrando in cucina: erano saliti sul tavolo e avevano divorato il resto delle mie polpette del mio stufato.

Il mio stomaco si era ripreso e avevo fame. Mi feci un panino al prosciutto e pomodoro con lattuga e senape. E del vero caffè. Il cibo bio non fa per me. Quando una moda o una corrente di pensiero vuole impormi un certo comportamento, io faccio esattamente il contrario ; potrei addirittura sviluppare un gusto speciale per il sorbato di potassio e il sodio eritorbato.

Siccome l'aria umida invadeva lo chalet, accesi il fuoco nel forno a legna, il che finì per calmarmi. Deglutii il mio panino e mi sedetti nella sedia a dondolo del solario per leggere. Faceva buio, e solo allora mi accorsi della macchia grigiastra dello stagno illuminata dalla lampadina all'esterno.

Nel 1847, gli irlandesi avevano affrontato una terribile fame causata dalla mancanza di patate. Le persone lasciavano il paese a migliaia. Prendevano giusto delle cose e si imbarcavano nelle barche a vela partendo per l'America. Già erano magri e fragili, ma molti di loro avevano anche la dissenteria. I più poveri si dirigevano verso il Canada, perché l'attraversamento costava di meno. Viaggiavano a bordo di navi che erano destinate allo trasporto del legno, immagazzinati in un spazio dove l'aria era viziata e le strutture sanitarie assenti. Dopo un'attraversata che durava un mese e mezzo o due mesi, a seconda del vento, le navi stavano a molo della Grosse-Ile, dove c'era una stazione di quarantena. All'arrivo della prima nave, quel anno lì, una decina di passeggeri morirono e più di cinquanta soffrirono di tifo. La situazione non ha fatto che peggiorare con l'arrivo delle navi seguente ; si contarono migliaia di morti e la Grosse-Ile era diventata un cimitero.

È più o meno ciò che mia madre ci aveva raccontato quando eravamo piccole, mia sorella ed io, un giorno quando le avevamo chiesto perché ci proibiva di lasciare qualsiasi pezzo di patata nel nostro piatto. Con il suo carattere eccessivo, mia madre si era lasciata trasportare dal suo racconto. Troppo impressionate, non abbiamo voluto sapere altro.

Verso le undici di sera, iniziai a preoccuparmi dei gatti che non vivi per tutta la serata. Era l'ora di farli entrare e di andare a dormire. Mi alzai per guardare fuori dalla porta. Non mi aspettavano sul portico. Nella cucina, guardai anche dalla porta del retro, ma non erano nemmeno lì. Dopo aver messo un pezzo di acero nel forno a legna, dove non restavano che delle ceneri incandescenti, tornai nel solario. Gettai un'altra occhiata fuori, per essere sicura, poi mi rimisi a leggere nella sedia a dondolo aspettando il ritorno dei gatti.

Una settimana dopo l'arrivo delle prime vittime di tifo, c'erano una dozzina di navi a l'ancora davanti la Grosse-Ile. Tra i passeggeri, circa cinquecento erano malati, mentre l'ospedale dell'isola non aveva che duecento letti. A fine maggio, si contavano mille e trecento malati sull'isola e una cinquantina di decessi al giorno. Oltretutto, quaranta navi erano radicate nei paragi, aspettando la visita di un medico, e i passeggeri malati o morti erano altrettanto numerosi che sull'isola. Il personale non era più sufficiente per il compito.

Nel mio libro, i testimoni descrivono delle scene orribili. Vedevo dei malati ristagnanti nei loro escrementi e nessuno veniva a lavarli. Ne vedevo degli altri che passavano tutta la notte affianco a un cadavere perché non c'era più il tempo di sotterrare i morti. Vedevo dei bambini sporchi con gli occhi fuori dalle orbite che girovagavano alla ricerca dei loro genitori. Vedevo una sfilata di navi che partivano con delle barche a vela con dei morti che furono depositati sulla riva. Ovunque sull'isola regnava un odore pestilenziale e l'acqua era corrotta.

Quelli che morirono durante l'attraversata dell'Atlantico furono gettati in mare. Avevo già visto una cerimonia del genere in un film. Il defunto era messo in un sacco di tela su una piastra oscillante, vicino alla rotaia. Il cappellano legge un passo della Bibbia e, quando il capitano dà un breve ordine, un marinaio solleva il fondo della piastra e si sentono due rumori: la raschiatura del tessuto di iuta sulle planche di legno, e un istante più tardi lo *splash* del cadavere che cade nell'acqua. Immagino che non possiamo dimenticarci di questi due rumori una volta che li abbiamo sentiti.

Le due del mattino. Smetto di leggere a causa di una canzone che mi ritorna in mente. Era mia madre che ce la cantava quando non aveva l'anima in pace. Se mi ricordo bene, le parole dicevano:

I marinai che muoiono nel mare

E che gettiamo nella fossa amara

Come una pietra

Con i cristiani infreddoliti

Che non vanno in paradiso

A trovare San Pietro

Ma navigano da scogliera a scogliera

Nella terribile bara

Del sacco di tela

E fedeli dopo la loro morte

Le loro anime non volano

Su una stella.

Era la canzone più triste del mondo, ci faceva piangere, mia sorella ed io. Tuttavia, a forza di ascoltarla e anche di cantarla a me stessa, avevo fatto una scoperta rassicurante. Se l'anima di solito volava verso una stella dopo la morte, questo significava che era fatta essenzialmente di luce. In ogni individuo, anche il più antipatico, c'era dunque una scintilla, una piccola fiamma che lo rendeva unico e prezioso.

Per tutto dire, trovavo confortante il pensiero che la mia sorellina era installata lassù, nel cielo, e che vegliava su di me.

Quando chiusi il libro, erano le tre e mezza del mattino. Il fuoco era spento, non restava nemmeno più della cenere, e faceva fresco e umido nello chalet. Uscendo dal retro, andai a cercare una manciata di legna nella grande cabana. Aveva smesso di piovere, ma c'era della nebbia. Vista l'ora tarda, non fui scontenta di vedere i gatti accorrere migolando. Potei finalmente andare a letto e cercare di dormire dopo questa notte d'orrore.

IL CUORE DI ANNE HÉBERT

Al mattino, i gatti mi svegliarono troppo presto. Dopo averli dato la colazione con dei gesti da sonnambula, mi riaddormentai. Cinque minuti più tardi, dovetti rialzarmi per farli uscire. In seguito mi rimisi a letto e dormii come un ghiro fino a mezzogiorno, quando un rumore mi svegliò. Il signor Waterman era arrivato.

Quello che sentii debolmente, proveniente dalla cucina, mi fece pensare a John Irving, poiché era “il rumore di qualcuno che cerca di non fare rumore”, come in *Vedova per un anno*. Uscii dalla mia stanza per vedere cosa stesse facendo. Curvo sopra il lavandino, stava lavando una casserola di fragole da giardino. Metteva le foglie in un sacchetto di plastica e sciacquava le fragole in una ciotola piena d’acqua. Capii che non aveva aperto l’acqua del rubinetto affinché mi lasciasse dormire.

- C’è un buon profumo ! dissi.
- Buongiorno, disse lui. Ti ho svegliata ?

Nel momento in cui stavo per rispondere “mannò, per niente”, lui prese una fragola ben matura e me la mise dolcemente in bocca. Siccome mi guardava con un’aria beffarda, mi resi conto che avevo i capelli arruffati e che la mia maglietta era un po’ corta. Ritornai nella mia stanza a vestirmi. Le storie di sesso, non ne parlavamo proprio, il signor Waterman e me. Non ne avevamo mai parlato, ma la maggior parte del tempo, non sembrava s’interessasse a questo aspetto della mia persona. Devo dire che a me stava bene.

Mentre mi stavo vestendo, constatai con sollievo che le immagini inquietanti di mia sorella e delle vittime di tifo erano sparite. Ma un'altra immagine prese forma nella mia testa: quella della ragazza con i polsi bendati. Molteplici domande mi tormentavano, compreso il ruolo che la vecchia che sembrava una strega poteva avere nella vita di questa adolescente.

Ritornai in cucina vestita con un paio di pantaloncini kaki e la mia maglietta preferita, quella che aveva la frase di Armand Gatti in scritta rossa : "La padronanza delle parole è sovversione e insolenza." Il signor Waterman aveva preparato del caffè e aveva finito di cucinare delle uova e della pancetta. La tavola era già pronta. Non era la prima volta che lui si occupava di me con una simile gentilezza, ma quella mattina, era davvero molto attento; aveva capito che non ero in grande forma. Quando fu certo che non mi mancasse nulla, si sedette e mangiò con me.

Una colazione alle uova e pancetta non era la migliore per il suo cuore, ma a lui faceva lo stesso. Avendo avuto un arresto cardiaco quando aveva smesso di fumare l'anno scorso e evitando lo zucchero e il grasso, cercava di vendicarsi del destino prendendo contropiede gli avvertimenti dei medici. Aveva anche rinunciato alle sue medicine per il cuore, stimando che il loro effetto benefico era di aumentare il conto in banca del farmacista. Avevo l'impressione, per quanto mi riguarda, che non tenesse molto alla sua vita dopo il suo ultimo romanzo.

Dopo pranzo lui lavò i piatti, rifiutando il mio aiuto. In seguito, andò a recuperare delle cose che dimenticò nella sua Coyote. Nel frattempo, scesi alla Crocevia dei Murmuri. Seduta nell'erba in fondo al campo, presso dei

rosieri selvaggi che confinavano i due ruscelli, lo vidi portare i giornali e qualche libro. Posò la sua lettura sul tavolo da pic-nic, il tempo di prendere la sua famosa sedia Lafuma nello chalet, poi venne a sedersi vicino a me.

Ogni volta che non stavo bene, il signor Waterman arrivava a consolarmi in una maniera indiretta, come se niente fosse, senza nemmeno domandare quale fosse il problema.

- Hai mai letto questo ? mi chiese radrizzandosi sulla sedia. Mi mostrò un libro intitolato *Dialoghi sulla traduzione*. Lo avevo letto all'epoca quando ero una studentessa : era uno scambio di lettere tra Anne Hébert e una persona che aveva tradotto in inglese il suo famoso poema *La tomba dei re*.

Presi il libro che mi stava tendendo. Il traduttore, lui stesso poeta, si chiamava F.R Scott. Il poema di Anne Hébert era oscuro e sontuoso, e mi mancò il fiato leggendo i primi versi :

Ho il cuore in mano

Come un falco cieco

Abbagliata, chiusi gli occhi, testa appoggiata all'indietro. In un'istante immediato, fui trasportata nella vecchia casa del linguaggio, a metà strada tra la terra e il cielo. Avevo l'aria divagante, ma non è così : ero appena entrata in un luogo, un dominio, un universo dove ero lontana dai malori di questo mondo e dove, il signor Waterman ed io, nonostante la differenza d'età, avevamo la possibilità di incontrarci.

Il seguito del poema era impressionante. La bellezza e la morte andavano di pari passo ; i desideri carnali avevano la freddezza delle tombe. Dedussi che il cuore di Anne Hébert, per delle strane e antiche ragioni, non era libero dai suoi movimenti.

Il signor Waterman mi domandò se avevo fatto attenzione alla fine del poema.

Lessi a voce alta :

Perché questo uccello trema

E gira verso il mattino

I suoi occhi forati?

- Ora, guarda la traduzione, disse lui.

Frank Scott aveva tradotto l'ultimo verso con *I suoi occhi forati*. La traduzione era fedele e mi convinceva. Lui aveva fatto una seconda versione, quasi uguale. E poi una terza, molto sorprendente, che terminava con le parole *occhi accecati*. L'uccello, simbolo del cuore, non aveva più gli occhi forati : era semplicemente cieco. E supponendo che la parola *accecata* avesse un significato più morbido di *cieco*, si poteva pensare che l'uccello non era cieco che per il momento...

Mi sembrava che il traduttore avesse addolcito moltissimo l'immagine impiegata da Anne Hébert. Ero un po' sconvolta.

- Ha *corretto* l'autrice, dissi.
- Esattamente. Ma guarda un po' più avanti...

Continuando la mia lettura, trovai presto la spiegazione : secondo la tradizione de la falconeria, il cacciatore non perforava gli occhi del falco, ma si accontentava di mettergli un cappuccio sulla testa fino al momento in cui lo lasciava volare affinché catturasse una preda. Forse il traduttore credeva che Anne Hébert ignorasse questo dettaglio...

- Ho un'altra ipotesi, disse il signor Waterman. È un po' stramba. Prometti di non ridere?
- Lo giuro!
- Oltre che poeta, Frank Scott era un professore. Ed quindici o vent'anni più vecchio di lei. Allora me lo immaginai, un vecchio signore con una barba bianca, che prende la mano della bella Anne Hébert per spiegarle che l'amore non è pericoloso, che non ha alcuna ragione di avere paura, che il suo cuore è libero e senza ostacoli.
- Grazie mille, dissi.

Allungando il braccio, gli ridiedi il libro. Si strinse tra il suo mento e il suo petto e chiuse gli occhi. Sentivamo il mormorare dei due ruscelli. Allora, sulle punte dei miei piedi scalzi, mi avvicinai e lo baciai sulla fronte. Volevo ringraziarlo, sapendo benissimo che la sua ipotesi era un modo deviato per rassicurarmi. Mi aveva fatto capire che condivideva le mie stesse preoccupazioni e che non ero sola al mondo.

LA VECCHIA E LA PISTOLA

Tornando a Québec, domenica sera, il signor Waterman mi fece promettere di non preoccuparmi troppo. Avrebbe sorvegliato il terrazzo ogni tanto e mi avrebbe avvisato se avesse visto qualcuno. Venendo da un uomo che non accettava di essere distratto dal proprio lavoro, questa offerta mi toccò nel profondo. E prima di salire nel Coyote, fece un gesto buffo : passò la sua mano nella mia chioma rossa e mi grattò il cuoio capelluto, come se volesse cacciare i miei pensieri oscuri.

Riuscì a concentrarmi sulla mia traduzione per tre giorni con delle pause dedicate alla lettura, alle passeggiate in compagnia dei gatti e alla pulizia dello stagno. Strappando delle alghe, ero cosciente che estirpavo un certo numero di cattivi pensieri, se proprio volete saperlo.

Quando il telefono squillò, il giovedì mattina presto, pensai che il signor Waterman avesse delle notizie importanti.

- Vedo la vecchia signora, annunciò lui. È sul terrazzo.
- Da sola ? domandai.
- È seduta in una sedia da giardino normale e sta leggendo *Le Soleil*. C'è uno sdraio affianco a lei, ma è vuoto. Voglio dire, la vecchia è da sola.
- State guardando con gli Swarovski ?
- Sì.
- Cosa sta succedendo ? È grave ?

- Non lo so. Su un tavolino, tra le due sedie, avevo notato ci fosse un sacco di tela marrone. E prima, allungando la mano, aveva preso un oggetto nel sacco.
- Cos'era?

Cominciò a innervosirmi.

- Una pistola.
- COSA?
- Secondo me era un Berretta. Dico questo perché...

Lo interrompetti.

- Dovremmo chiamare la polizia ! dissi. Dovremmo avvertirli che sta per accadere una tragedia !
- È quello che mi sono detto anche io. Ma poi ho pensato che avrebbero riso di me.
- Perché ?
- Ti immagini la conversazione? Pronto, polizia? Chiamo per dirvi che vedo una donna con una pistola – Sta minacciando qualcuno con l'arma ? – No, è da sola, seduta su una sedia da giardino. – Potrebbe descrivermi cosa sta facendo esattamente ? – Lei ha esaminato la pistola, poi l'ha rimessa dentro a un sacco di tela marrone. – Direbbe che lei sembra triste o depressa ? – No, sta leggendo il giornale.

Il signor Waterman aveva ragione. Dovevamo trovare un'altra soluzione.

- Ho un'idea, dissi. Chiamerò il signor Milluomin.
- Chi ?

- Il detective privato che mi ha trovato l'indirizzo della ragazza. Chiederò la sua opinione.
- Un'idea magnifica. Mi richiamerai ?
- Certamente.

Sapevo che la sua giornata di scrittura era ormai persa, e ne ero dispiaciuta, ma non trovai le parole per dirlo. Siccome lo conoscevo, lui avrebbe camminato avanti e indietro tra la tavola da stiro e porta-finestra del soggiorno, per guardare se la vecchia era ancora lì. E al posto di scrivere la sua storia, che avanzava solamente al ritmo di una mezza pagina al giorno – ciò che lo rendeva lo scrittore più lento del Québec – , avrebbe perso il suo tempo a inventare dei dialoghi interminabili tra lui e la vecchia donna o il poliziotto immaginario. Ogni volta che veniva disturbato, reagiva in questo modo : lui stesso me lo raccontò. Avrei dovuto mostrargli un po' di simpatia invece di mettere giù in modo secco.

Il detective aveva una memoria d'elefante. Riconobbe la mia voce al telefono, non ebbi bisogno di presentarmi. Gli raccontai per filo e per segno tutto ciò che era successo da quando lui mi trovò l'indirizzo della ragazza. Per finire, gli parlai della vecchia e della pistola. Mi pose le stesse domande del poliziotto immaginario del signor Waterman. È normale, poiché anche lui aveva lavorato nella polizia.

Al mio posto, il detective avrebbe cercato di sapere se ci fosse un legame di parentela tra la vecchia e la giovane ragazza. Un buon metodo, era quello di scattare una foto tramite un teleobiettivo e di mostrarla ai commercianti del quartiere. Non si doveva chiedere : “Conoscete questa donna ?” ma piuttosto:

“Lavoro per una compagnia d’assicurazioni, questa donna ha ottenuto un’eredità, per caso l’avete vista da queste parti ?” Se la risposta è affermativa, potremmo porre delle domande più precise : lavora ? ha dei figli ? ecc.

Non avevamo questo tipo di macchina fotografica, il signor Waterman ed io. Come potevamo ottenerne una ? Avevo già una piccola idea, mi era venuta mentre ascoltavo i consigli del detective. Tuttavia, una messa in scena era necessari, ed esitaì. Ed improvvisamente, mi ricordaì del mio motto preferito : *In caso di dubbio, attacca come un toro !*

Innanzitutto, mi feci una doccia usando generosamente un bagnoschiuma più profumato del mio solito Irish Spring. Mi spazzolaì i capelli per darli più volume, e li lasciaì sciolti sulle mie spalle. In seguito, infilai la mia unica minigonna e la mia canottiera molto stretta che lasciava scoperto il mio ombelico. Quando uscì dallo chalet per salire nella Jeep, i due gatti, sdraiati in mezzo ai dizionari sul tavolo del solario, mi guardarono come se fossi un’estranea.

Il detective Milluomin abitava a Beauport via Corbin. Anche se non ci ero ritornata dall’epoca delle mie fughe, non ebbi alcuna difficoltà a trovare la casa. Sfogliando delle vecchie riviste, nella sala d’attesa, mi imbatteti in un’intervista che il signor Waterman aveva accordato quando era uscito il suo primo romanzo. Era un’intervista tradizionale, come le amavo io, con una tipografia diversa per quanto riguarda le domande e le risposte. Un sacco di parentesi e di punti di sospensione che marcavano le esitazioni, i silenzi e tutto ciò che rivelava l’atteggiamento del corpo.

Ero immersa in questa lettura quando il detective mi pregò di entrare. Mentre chiudevo la porta del suo ufficio prima di sedermi nella poltrona per i visitatori, sentii il suo sguardo che penetrava nella scollatura laterale della canottiera, e scivolò dolcemente sulla parte posteriore delle mie cosce e dei miei polpacci. Senza nessuna fretta e con un leggero ondeggiamento dei fianchi che mi fece pensare alla camminata della vecchia Dondolina, mi sedetti di fronte a lui, le ginocchia incrociate molto in alto. È un'arma segreta che utilizzo, come tutte le ragazze, ma solo in casi d'emergenza.

Sebbene io non possieda le gambe interminabili di Maria Sharapova, la giocatrice russa di tennis, mi fu molto facile ottenere in prestito dal detective la sua macchina fotografica munita di un teleobiettivo. Dopo aver giurato sulla testa di mia madre di prendermene cura e di riportarla nei giorni seguenti, lasciai il suo ufficio ondeggiando i miei fianchi un'ultima volta, più per ringraziarlo che per piacere personale.

UN RIFUGIO IN CIMA ALLA MONTAGNA

Il signor Waterman si prendeva cura di me sforzandosi di lenire le mie preoccupazioni. Di ritorno, cercai almeno di non interrompere il suo lavoro. Così, per dargli la macchina fotografica, aspettai fino a metà pomeriggio : di solito, lui andava a passeggiare nel quartiere verso le quindici e trenta. Quando arriva da lui, quel giorno lì, lui era già uscito. Confidai la macchina fotografica alla custode dell'edificio con una breve spiegazione.

Di ritorno dall'isola, mi cambiai i vestiti e, ben seduta sul divano-letto del solario, ripresi l'intervista che avevo cominciato a leggere nella sala d'attesa del detective – avevo rubato la rivista uscendo dal suo ufficio.

Fin dall'inizio, il signor Waterman era sulle sue. Se accettava di rispondere alle domande, era solo perché il suo editore lo aveva costretto ; lui avrebbe preferito non mettersi in mezzo tra il lettore e il libro. Infatti, rifiutò di raccontare la sua vita. La sua infanzia, in particolare, era un dominio segreto e una fonte d'ispirazione che lui non aveva voglia di condividere con nessuno. L'idea che potesse diventare una persona famosa gli faceva onore. L'unica volta che fu pronto per una sessione d'autografi, ebbe la netta sensazione di mostrarsi pretenzioso e ridicolo. Preferiva restare nell'ombra. Secondo lui, ai media piaceva mettere le persone su un piedistallo per poi approfittare della prima occasione per abatterli. Era leggermente paranoico, se posso permettermelo.

Il giornalista si era buttato sulle domande classiche :

D. Perché lei scrive ?

R. *Per vedere il mio nome nel giornale.*

D. Lei non è spinto da una bisogno irrefrenabile ?

R. (Sorrisetto.) *No.*

D. Lei non vuole cambiare il mondo ?

R. *No. (Alza gli occhi al cielo.)*

D. Quali sono le vostre abitudini di lavoro ?

R. *Scrivo tre ore al mattino. Mangio e scrivo ancora due ore al pomeriggio.*

D. L'ispirazione arriva facilmente ?

R. (Sospiro.) *No, ma resto fermo e aspetto. Alla fine, le parole arrivano. C'è un ritmo che si stabilisce dopo un certo periodo. E se si regge durante un anno, arriva una prima bozza.*

D. Cosa la annoia di più ?

R. *I miei limiti intellettuali... ma anche i vicini. (Aggrotta le sopracciglia.) I maledetti vicini ! In città, il rumore della tivù ! In periferia, le falciatrici ! In campagna, i trattori!*

D. Per fortuna che ci sono i tappi per le orecchie...

R. *Sì. È l'invenzione del secolo ! (Ride.)*

D. Cosa la aiuta, a parte questo ?

R. (Lungo silenzio.) *I dolori amorosi. (Tossisce.) Questi rendono l'animo più sensibile e vediamo le cose in un modo più personale.*

D. Il modo di vedere le cose, è importante ?

R. *È essenziale ! (Alza il tono della voce.) È la condizione indispensabile per avere uno stile. Dico uno stile e non del stile !*

D. C'è una differenza ?

R. *Una differenza ?... È come il giorno e la notte ! (Lei si fa trasportare.) Abbiamo del stile quando scriviamo bene, questo significa che ci conformiamo a un modello ! Avere uno stile, è il contrario : scriviamo secondo il proprio modello, senza tener conto delle regole !*

Io, che non amavo le regole, constatai con piacere che il signor Waterman non faceva che di testa sua. Prima di leggere il seguito, misi il naso alla finestra per vedere se i gatti volevano entrare. Le due si trovavano a metà salita, dove la volpe si era seduta, e c'era qualcuno con loro. Di nuovo, riconobbi la magra figura e le trecce oblique della ragazzina che abitava in fondo alla strada. Veniva a visitare i gatti ogni tanto. Secondo i suoi gesti, li stava raccontando una storia.

Nell'intervista, il signor Waterman diventò impaziente. Dichiarò con tono perentorio che se, nel ventesimo secolo, il romanziere fungeva da psicologo e sociologo, nella nostra epoca non era più accettabile scrivere nello stesso modo. I dipinti dell'animo umano e della società era superati e serviva trovare delle nuove fonti d'ispirazione.

Su cosa dunque si dovrebbe basare il romanzo contemporaneo ? domandò il giornalista. Sulle infinite risorse del linguaggio ! rispose il signor Waterman con una voce esaltata. E si lanciò in una lunga filippica che elogiava la lingua e terminava con una citazione che ebbe molta difficoltà a trovare nel suo quaderno d'appunti tutto sporco e pieno di cancellature :

“Perché spesso gli esili non portano la terra sulle suole delle scarpe ; essi non portano altro che una nube di polvere dorata e danzate, che incoronerà tutti gli esseri, tutte le cose, tutti i paesaggi sui quali si sono posati i loro sguardi, attarderanno le loro carezze ; e questa piccola foschia impalpabile, fatta di ceneri morte e di polline fecondo, si chiama lingua.”

Lui precisò che questo testo era di Sylvie Durastanti, e fui contenta di scoprire che si trattava di una traduttrice. Nello stesso istante, citò la famosa frase di Heidegger : “Il linguaggio è la casa dell'essere.” Basandosi su questo enunciato, lui costruì una teoria del romanzo che non ero sicuro di cogliere appieno. Lui vedeva il romanzo come una casa costruita con materiali del passato (*le ceneri morte*) e quelli del futuro (*il polline fecondo*). Per costruirla, lo strumento principale era evidentemente lo stile.

Fuori, la ragazzina della strada in fondo era andata via. Dopo aver fatto entrare i due gatti, ritornai all'intervista, dove la parola *casa* aveva incrociato il mio sguardo. Spinto dalle domande del giornalista, il signor Waterman diceva che, per lui, *casa* significava riparo, rifugio. Per deformazione professionale, ebbi il riflesso di consultare il *Petit Robert*. La usai come scusa per fare delle coccole alla vecchia Dondolina che, come al solito, appoggiò la testa sul dizionario. Sulla parola *rifugio*, trovai la seguente descrizione : “Piccola

costruzione in cima alla montagna, dove gli alpinisti possono passare la notte.”

Secondo me, era la migliore definizione del romanzo.

IL REGISTRATORE DI CASSA

Il signor Waterman aveva una foto della vecchia signora nella sua tasca e stavamo camminando in silenzio. Era nuvoloso, annunciavano della pioggia e forse una tempesta. Arrivammo al supermercato, all'angolo tra la via Richelieu e Sainte-Marie.

La foto aveva uno *sfocato artistico*, ma non era la colpa dello scrittore. A inizio settimana, il detective Milluomin mi aveva richiamata per dirmi che con un teleobiettivo, la maggior parte delle persone usa un treppiedi. In mancanza di ciò, lui ci consigliò di appoggiarlo sul serramento di una finestra, come lui stesso faceva quando fotografava dalla sua macchina. Quando avevo trasmesso questa informazione al signor Waterman, era troppo tardi : la vecchia era riapparsa sul terrazzo, lui aveva scattato un paio di foto e aveva portato la pellicola fotografica a un laboratorio di sviluppo.

Per la nostra indagine nel vicinato, non dovevamo sembrare ne dei teppisti, ne dei poliziotti in incognito. Siccome i nostri vestiti rientravano più nella prima categoria, siamo andati al Villaggio dei Valori de La Canardière. Avevamo trovato, per lui, un pantalone grigio e una polo blu chiara, e per me, una camicia bianca a maniche corte e una gonna lunga blu marino. Il tutto per meno di dieci dollari ciascuno. I nostri camerini erano adiacenti, e fui sorpresa nell'apprendere, nel mezzo delle nostre risate folli, che il signor Waterman, la cui reputazione era però dimenticata, non aveva nel suo armadio che dei jeans e delle t-shirt. Senza dubbio, era questo il motivo per il quale si rifiutava

di partecipare a qualche cerimonia qualunque, facendo sua questa dichiarazione di Ernest Hemingway :

“Spero di non dovermi mai vestire più elegante di quando infilo la biancheria intima.”

I negozi erano pochi nel quartiere della vecchia donna, se non tenevamo conto di quelli che avevano l'ingranaggio sulla via Saint-Jean. Trovammo un meccanico Posto Auto sulla via d'Anguillon, non lontano dalla Torre di Faubourg, ma la vecchia non poteva essere conosciuta in questo posto, siccome non aveva la macchina – aveva preso un taxi per portare il gatto nero sull'isola. Finalmente, avemmo la scelta che tra tre o quattro minimarket dei dintorni (io preferivo chiamarli *supermercato dell'angolo* poiché di solito si trovavano all'angolo tra due vie).

Dunque, arrivammo al supermercato più vicino dell'edificio dove abitava la vecchia e la giovanissima ragazza. Il signor Waterman spinse la porta e mi lasciò passare davanti a lui. Il commesso era dietro il suo bancone. Ebbi il tempo di notare che l'uomo aveva una grossa pancia e che la videocamera di sorveglianza era appesa soffitto. Come previsto, aveva una fila di tre persona alla cassa, ci infilammo nel primo reparto per acquistare delle conserve : una scatola di tonno bianco in pezzi, del ketchup alla frutta Habitant, del zuppa Lipton con spaghetti e pollo, e anche *Il Giornale di Québec*.

Mentre aspettavamo in fila con le nostre provviste, una donna entrò con il suo bambino in braccio. Non acquistò che un pacchetto di pannolini Pampers e la invitai a passare davanti a noi. Quando toccò a noi, il signor Waterman mise la foto della vecchia su bancone insieme ai nostri acquisti ; volemmo giusto

accendere la curiosità del commesso e vedere la sua reazione. L'omone aveva degli occhiali che gli cadevano sulla punta del naso, un tatuaggio con una sirena a seno nudo su un braccio, e notammo che portava una parrucca. Gettò un'occhiata alla foto attraverso i suoi occhiali, poi passò i nostri acquisti sul registratore di cassa senza dire una parola. Era una cassa antica molto grande, forse in ottone, ma io non ne so nulla ; il totale degli acquisti appariva su uno schermo che occupava tutta la parte superiore, e un timbro chiaro accompagnava l'apertura del cassetto.

Il commesso mise le nostre provviste in un sacchetto di plastica. Il signor Waterman pagò gli acquisti. Dopo aver raccolto le sue monete, mise la foto direttamente sotto il naso dell'omone.

- Conosce questa donna ? domandò lui.

Gli diedi una piccola gomitata sulle costole : era esattamente la domanda che il detective ci aveva detto di non domandare ! Il commesso esaminò la foto sforzando le sopracciglia. Alzò le spalle e non rispose. Immaginammo che il suo negozio era invaso da persone che non smettevano di mettergli foto sotto il naso a tal punto che lui si stufò. Non mi piacque il suo atteggiamento : le persone che portano una parrucca, ho sempre l'impressione che mancano di sincerità.

Il signor Waterman insistete :

- È una delle sue clienti.
- *E quindi ?* rispose lui.

- Lei abita qui affianco. La dovrebbe vedere di tanto in tanto : una vecchietta, magra come un chiodo...
- E perché vi dovrebbe riguardarti ?
- Sono il suo vicino. La cerchiamo perché ha vinto al lotto ed è sparita.
- Le ha confidato il biglietto ?
- No, ma...

Il signor Waterman si girò verso di me. Non poteva smettere di ridere : il nostro piano cominciò a funzionare bene. Era il mio turno d'intervenire, e parlai con la voce più dolce :

- Non abbiamo il biglietto perché la nostra vicina l'ha tenuto. È normale, non voleva che qualcuno reclamasse il suo denaro. Ma ha scritto il numero su una scatola di fiammiferi. Un minutino solo...

Aprii la borsa che avevo preparato prima di partire dallo chalet. Per far durare la suspense, frugai a lungo sul fondo della borsa, facendo rumore con il mazzo di chiavi, le mie penne e tutto il resto. Quando finalmente tirai fuori la scatola scheggiata e sbiadita, il signor Waterman cominciò a guardarmi storto.

Il commesso prese il pezzo di cartone tra il pollice e l'indice, riposizionò gli occhiali sul naso e lo esaminò con aria sospetta. Si grattò l'orecchio, vicino a dove le sue basette erano più scure della parrucca, poi fece esattamente ciò che speravamo : tirò fuori il *Journal du Québec* dal nostro sacchetto di plastica e si mise a sfogliarlo. Quando trovò la pagina dei vincitori al lotto, posò il dito su un numero della lista e verificò i numeri scritti sul pezzo di cartone.

- È lo stesso numero, concluse lui.
- Ma ovviamente, disse il signor Waterman.
- Spero che troverete la vecchietta, disse il commesso. Com'è che si chiama ? Ah sì, signora Lavigueur.
- L'ha vista di recente ?
- Non negli ultimi tre giorni.

Questa risposta non venne dal commesso, ma da una persona della quale non ci accorgemmo fino ad allora. Una donna bassetta e magra, con l'aria severa, che si trovava nella cornice di una porta, dietro l'omone. Era appoggiata su una scopa e ci guardava con curiosità. Quando i suoi occhi incrociarono i miei, le chiesi :

- L'ultima volta, come l'ha trovata ?
- Stanca. Sapevo che fosse malata... Mi raccontò che stava partendo in viaggio, ma non era difficile da capire cosa volesse dire.

Il commesso aveva le braccia incrociate. Era sua moglie e lui la fece parlare.

- Era sola ? domandai
- Sì.
- L'ha già vista con una ragazza, una giovane ragazza ?

La mia voce tremava un po', nonostante i miei sforzi, perché stavo pensando a mia sorella.

- La piccola Limoilou ? domandò lei. L'anno scorso, veniva da sola. Me lo ricordo perché aveva un maglione grigio con il cappuccio. Portava

sulle spalle un gatto nero ed era divertente da vederlo quando usciva dal cappuccio e metteva le sue zampe sulle sue spalle.

- E quest'anno... ?
- Quest'anno, è venuta più volte con la vecchia signora e non ci piacque molto ciò.
- Perché ?

Alzò le spalle.

- Questa vecchia, non abbiamo molta fiducia in lei. Io, almeno, avrei voluto che la piccola si difidasse.
- Secondo voi, lei è in pericolo ?
- Ha quindici anni, più o meno, è ancora una ragazzina...

La donna non terminò la sua frase e iniziò a scopare per terra portandosi dietro i rifiuti.

Il signor Waterman osò un'altra domanda :

- Cara signora, disse lui rispettosamente, l'ultima volta che ha visto la vecchia signora, voglio dire la signora Lavigneur, lei ha detto che stava parlando di un viaggio ?
- Da quel che ho capito, signore, lei aveva una grave malattia, forse cancro, e che non c'era più nulla da fare : era troppo tardi.

Si fermò.

Il grosso commesso premette su un pulsante del registratore di cassa. Il cassetto si aprì con un rumore di campana che suona forte e chiaro, mentre sullo schermo in alto appariva la scritta *NO SALE*.

L'intervista era finita.

MIO ZIO DAL CONNECTICUT

Diventaì un po' stramba.

Io che sono sempre stata una nomade, io che facevo tutto ciò che mi passava per la testa, che aveva già preso il primo aereo per una destinazione a caso, che non mi attaccavo a nulla ne a nessuno, ecco che cominciai a preoccuparmi per le persone e le bestie che vivevano attorno a me.

Una sera dopo cena, nel momento in cui uscivo per raccogliere dei lamponi a bordo del sentiero, sentii il rumore di un respiro senza fiato. Una specie di respiro asmatico. Dondolina, che aveva già il naso nella zanzariera, si mise a miagolare simil grido, il pelo ispido come un porcospino. Alzando gli occhi, vidi un cervo che scendeva sul sentiero.

Il gatto nero si unì a noi. Lo presi tra le mie braccia, lui e la vecchia gatta, e li misi su una sedia davanti alla finestra. I gridolini di Dondolina si trasformarono in pianti gutturali, e allora il piccolo gatto, con le orecchie piegate, saltò per terra e andò a rannicchiarsi dietro il divano-letto del solario.

Non era un cervo, ma una cerva. Si trovava già a metà sentiero. Elegante e magra, sollevandosi su delle lunghe zampe, stava scendendo verso di noi, spaventata. Avanzava incrociando le caviglie nello stesso modo delle *top models* che ondeggiano i fianchi nelle sfilate di moda.

A qualche metro da dove la mia Jeep era parcheggiata, deviò verso destra, saltò la fossa, e io vidi la sua coda corta bianca agitarsi un istante nel

sentiero che conduceva ai piedi della scogliera. Uscii a tutta velocità con la gatta per guardare in quella direzione, ma era sparita.

Da quel giorno, per qualche misteriosa ragione, volevo vederla ad ogni costo. Scesi sul sentiero solcato dove l'avevo persa di vista. Sotto alla scogliera, percorsi il campo d'avena facendo attenzione a non calpestare i biondi gambi, sempre più alti ogni settimana. Fui in parte rassicurata il giorno quando scoprii, al lato opposto del campo, una *devastazione* abbastanza grande fatta dai cervi – uno spazio di venticinque metri quadri dove l'avena fu abbattuta al suolo. Se era lì che la cerva dormiva, almeno non era sola.

Prima di salire allo chalet, feci una deviazione per la recinzione dei cavalli da corsa in pensione. Mi dissi che la cerva non avrebbe alcuna difficoltà a saltare sopra il recinto elettrico, visto con quanta calma aveva saltato la fossa lasciando il sentiero abbattuto. I cavalli avanzarono verso di me e mi sbrigai a entrare prima che prendessero una scossa. Li raccontai ciò che era successo. Loro mi ascoltarono pazientemente e scuotevano la testa agitando la loro criniera come per affermare che stavano capendo molto bene la situazione e che se, per caso, la cerva o uno dei suoi compagni avrebbero saltato il recinto per pascolare un po' d'erba con loro, sarebbero stati accolti con cordialità.

Un altro segno che ero stramba : risalendo verso lo chalet, mi misi a parlare alle betulle. Ce n'erano una decina sul margine del sentiero. Piuttosto in difficoltà, si tenevano strette l'un l'altra : si poteva pensare che avessero bisogno di difendersi dall'invasione degli aceri e dai frassini. Le loro radici crescevano a fiore e si attaccavano faticosamente alle rocce della scogliera.

Conducevano una vita difficile, e spiegai loro che anche la mia vita stava diventando complicata, che stavo perdendo la mia indipendenza e che mi sentivo vulnerabile come loro.

Allo chalet, rendendomi conto che avevo il cervello un po' scombussolato, avevo voglia di parlare con il signor Waterman. Parlai a mia madre, a mia nonna, ai gatti, ai cavalli, e quasi a tutti gli esseri viventi che popolavano il mio paradiso terrestre, era il minimo che parlassi al mio miglior amico. Avevo la mano sulla cornetta, quando ad un tratto la paura di disturbare fermò il mio gesto. Riflettendo un attimi, era meglio scrivergli : avrebbe avuto allo stesso tempo una busta in più per le sue parole e i pezzi di sue frasi.

Cominciai la mia lettera parlando della cerva che avevo visto sul sentiero. Dalle prime parole, tuttavia – non so come spiegarlo – si produsse una specie di slittamento ; le parole hanno probabilmente la loro logica. Cercando di descrivere la cerva, i termini che usai mi fecero pensare alla giovane ragazza con i polsi bendati. E, a sua volta, l'immagine della ragazza mi ricordò la scomparsa di mia sorella.

Provai verso la mia sorellina un sentimento di colpa ancora intenso che, contrariamente a me, lei era venuta in mio soccorso in un momento critico della mia vita. Allora decisi di raccontare questo al signor Waterman. Era la prima volta che ne parlavo con qualcuno, e feci uno sforzo per trovare le parole giuste senza slittare.

Avevo dodici anni. A quel tempo, non ci eravamo ancora trasferite a Québec (nel quartiere di Cap-Blanc vivevano un grande numero di famiglie irlandesi). Abitavamo in una casa di mattoni a due piani, sul bordo di un fiume, in un

villaggio tranquillo del Cantons-de-l'Est. Erano le vacanze di Natale e, come al solito, la casa era invasa da una mezz dozzina di zii e di zie, alcuni arrivati dagli Stati Uniti. Aiutavano mia madre a cucinare, erano divertenti e amavano bere un bicchierino. La sera, giocavano a carte o a Monopoly, o ancora meglio si mettevano attorno al pianoforte per cantare *When Irish Eyes are Smiling* e altre vecchie ballate irlandesi.

Ma la mattina di Natale, non ebbi voglia di ridere. Alzandomi, avevo trovato il mio gatto steso sotto l'albero, senza vita e tutto rigido, in mezzo ai regali che avevamo aperto la vigilia, dopo la messa di mezzanotte. Forse aveva mangiato un pezzo di tartina per uccidere i topi che mia madre metteva in certi posti della cantina per eliminare i roditori. Siccome era ancora piccolo, lo misi in una scatola per scarpe aspettando di avere un'idea per il funerale. Nel pomeriggio, avevo dimenticato temporaneamente il mio dolore giocando a hockey sul fiume ghiacciato con degli amici.

La notte seguente, mentre stavo dormendo, qualcuno è entrato nella stanza che dividevo con mia sorella. Quando me ne sono resa conto, lui si stese accanto a me nel mio letto. Era uno dei miei zii, quello che veniva dal Connecticut e cercava sempre di impressionarmi ; per esempio, lui affermava che l'America fu scoperta da uno dei nostri compatrioti, il monaco Brendan, quattro secoli prima dei Vichinghi, e un'eternità prima di Cristoforo Colombo.

Bisbigliando per non svegliare mia sorella, mio zio mi disse che non avevo nulla da temere : voleva semplicemente consolarmi per la perdita del mio gatto. Era grosso, aveva l'alito che sapeva di birra e le sue mani non smettevano di curiosare nei pantaloni del mio pigiama.

All'improvviso mia sorella si mise a urlare. Mia madre arrivò di corsa. Ci fu una scena piena di urli e schiaffi. Il giorno dopo, mio zio era ripartito con sua moglie per il Connecticut. Il nome di questo stato mi fa sempre pensare allo sbattimento di un paio di forbici. A causa dell'ultima sillaba.

MIA SORELLA E LE ALTRE STELLE

Avevo un presentimento.

Qualcosa mi diceva che la storia iniziata con l'arrivo del gatto nero era sul punto di concludersi. Ed è per questo che, in mezzo alla settimana, lasciai lo chalet per andare alla Torre di Faubourg. Sentivo il bisogno di avvicinarmi al signor Waterman : a due sarebbe stato più facile risolvere i problemi che stavano arrivando.

Prima di partire, lasciai più ciotole d'acqua e di croccantini ai due gatti, e, questa volta, lasciai una chiave dello chalet alla ragazzina in fondo alla strada. Lei accettò di andare a tener loro compagnia e di farli uscire se non fossi tornata entro il sabato mattina – era mercoledì sera.

Non ci fu risposta quando suonò il campanello del signor Waterman, allora andai ad aspettarlo come al solito al cimitero della chiesa di St. Matthew. Seduta nel mio angolo preferito, raccontai a mia madre tutto ciò che era successo dalla mia ultima visita da lei. E dico *da lei* perché, nonostante il fatto che il vecchio cimitero fosse stato trasformato in un parco e che vedevamo delle persone passeggiare, dei lettori e dei fannulloni, esso era ancora nella mia mente una proprietà di famiglia.

L'autunno non era lontano e notai che le foglie delle grandi quercie cominciavano a diventare rosse. Per uno o due minuti, sentii un uccello il cui canto mi era sconosciuto. Smise e, nel cielo sempre più scuro, apparirono le prime stelle. La più luminosa si trovava a nord-ovest, la vedevo attraverso i

rami, a sinistra dalla torre dove abitava il signor Waterman. Non era una stella, ma un pianeta conosciuto da tutto il mondo, Venere. Per vederla meglio, mi alzai e mi avvicinai al muretto che costeggiava il marciapiede della via Saint-Jean. Giusto accanto a lei, come accovacciata nella sua ombra, c'era una piccola stella che amavo tanto e che sembrava nessun altro la notasse. A l'Île d'Orléans, mi bastava alzare lo sguardo per contemplarla, ma lì nel sobborgo, accecata dalla luce dei lampioni, la cercavo in vano. Se proprio volete saperlo, è proprio in questa stella, vicino a Venere, che l'animo di mia sorella aveva trovato rifugio.

Il signor Waterman passò davanti a me sul marciapiede, con un sacco della spesa, e gli feci segno con la mano. Il suo viso teso s'illuminò in un breve sorriso quando mi notò, però sembrava molto stanco. Evidentemente, il suo lavoro non stava andando bene, e potevo facilmente indovinare la ragione delle sue difficoltà.

Da lui, mi confidò che non era più capace a scrivere. Passava il suo tempo a verificare se ci fosse qualcuno sul terrazzo. E si immaginava dei lunghi dialoghi tra lui e una delle persone che avevamo incontrato dall'inizio di questa storia, o anche tra lui e il suo editore che si preoccupava di non ricevere il suo manoscritto.

Tutto preparando del caffè, mi raccontò che la scorsa notte, aveva sognato il romanzo che stava scrivendo ; all'improvviso, si era svegliato perché una frase molto complessa gli era venuta in mente. Il genere di frase per la quale ci avrebbe impiegato ore a costruire durante il giorno. Era molto elegante, scorreva ondeggiante come un fiume in pianura. Senza accendere la luce, si

era svegliato per scriverla su una busta. E, dando un'occhiata dalla finestra prima di andare a dormire, aveva visto due ombre lasciare il terrazzo.

La nottata fu terribile, si era alzato parecchie volte per vedere se le ombre erano tornate sul terrazzo. Gli proposi di restare fino al mattino e sorvegliare il terrazzo mentre lui dormiva. Non appena vedessi qualcuno, lo avrei svegliato, era una promessa. Dopo essersi preoccupato per i miei gatti, più l'effetto di mancanza di sonno sul mio umore, accettò la mia offerta e andò a dormire molto presto.

Mentre stava dormendo, mi sistemai in soggiorno, vicino alla porta-finestra, sdraiata con un libro sulla sedia Lafuma – era tanto comoda, con il suo sistema multi-positions, che ne teneva una da lui, una allo chalet e una terza nel Coyote per le occasioni quando doveva andare da qualcuno ; queste occasioni erano rare, non aveva più degli amici, è ciò che avviene quando si vive in un mondo immaginario.

Iniziai a leggere un romanzo che trovai sul tavolo del soggiorno ammucchiato tra i giornali, tra i volumi (alle volte socchiusi e posizionati a cavallo sul bordo) e tra le buste coperte da scarabocchi. Il mio libro si intitolava *La bellezza delle lontre* di Hubert Mingarelli, un romanzo che il signor Waterman aveva finito di leggere e del quale mi aveva elogiato la scrittura. Aprendolo, avevo trovato una busta che serviva da segnapagina, sulla quale aveva annotato che avremmo capito meglio in cosa consisteva lo stile se lo si comparava al volo degli uccelli : per esempio, la poiana aleggiava alta nel cielo, mentre il cardellino aveva un volo *sinusoidale* – fu la parola che usò, lo giuro.

Il romanzo era composto da capitoli brevi. Alla fine di ciascuno, guardavo dalla porta-finestra e, in caso di dubbio, andavo a vedere sul balcone. Per il momento, il terrazzo era vuoto. Le luci della bassa-città tracciavano delle linee dritte o interrotte che andavano verso le Laurentides. In cielo, accanto a Venere, la piccola stella di mia sorella era visibile e avevo anche l'impressione che stesse lampeggiando.

Più tardi cominciai a sentire la stanchezza. Passando davanti alla stanza del signor Waterman per rifare del caffè, notai dalla grande porta aperta che stava dormendo rannicchiato, la testa girata verso la finestra. Dal suo letto, appoggiandosi su un gomito, poteva vedere il terrazzo molto facilmente, poiché la sua finestra arrivava quasi fino al pavimento. Per il momento, stava dormendo ; la sua respirazione profonda era intervallata da fischi.

Mingarelli aveva una scrittura più messa a nudo di ogni che avessi mai letto in vita mia. Il suo libro raccontava una storia semplice : una notte d'inverno, due uomini in un camion andavano a consegnare un carico di pecore sull'altra versante della montagna. Era la prima volta che leggevo in presenza di una persona addormentata e avevo quasi la sensazione di commettere un'indiscrezione. Leggevo lentamente e, ogni tanto, per resistere meglio al sonno, mi obbligavo a tradurre una frase nella mia mente.

Finiti di leggere verso le quattro del mattino. E alzandomi per stiracchiarmi i muscoli, notai bruscamente sul terrazzo le ombre delle quali il signor Waterman mi aveva parlato. Molto innervosita, uscii sul balcone con il binocolo. Le ombre non erano visibili che ad intermittenza, quando si trovavano vicine ai lucernari che illuminavano un angolo del tetto.

Distinguevo due figure, una grande e una piccola. Si avvicinavano l'un l'altra, gesticolando, si separavano e si avvicinavano di continuo. Era una notte senza luna e, in certi momenti, le perdevo nell'oscurità. Dovevo svegliare il signor Waterman.

Entrai nella stanza. Sembrava dormisse profondamente, ma non appena gli toccai la spalla, lanciò un grido sordo e si raddrizzò, gli occhi rotondi e l'aria smarrita. Gli dissi che non era nulla, che le ombre erano arrivate e che lo stavo avvisando come concordato. Si sedette sul letto e, tenendosi le coperte, posò i piedi per terra.

Gli passai il binocolo.

- È la vecchia signora con la piccola, disse lui immediatamente.
- Sì, dissi io.
- Sembrerebbe un'intensa discussione.

La finestra della stanza era divisa in due sezioni : la parte in alto era fatta a ghigliottina. Aprii quella parte affinché potessimo sentire il rumore delle voci, ma non sentimmo che un debole rumore della città addormentata.

Il signor Waterman continuava a guardare con gli Swarovski. Secondo lui, non si trattava veramente di un litigio. La vecchia era la sola a parlare, gesticolava troppo e la piccola non faceva che indietreggiare, con le mani tese davanti a lei. Mi rimise il binocolo e mi domandò se vedevo la stessa cosa che lui e se credevo che una delle due avesse una pistola. Siccome la finestra non era molto pulita, guardai attraverso l'apertura, ma ebbi giusto il tempo di vedere le due figure divorate dal lucernario e sparire.

- Sono andate via, dissi, posando il binocolo sul comodino.

Il signor Waterman si stese di nuovo sul letto.

- Che ore sono ?
- Sono le cinque meno venti. Vuole dormire ancora un po' ?
- È il mio turno di sorvegliare il terrazzo, disse lui.
- Ma no, dissi. Con tutto il caffè che ho bevuto, non potrei dormire comunque.
- Va bene. Ma puoi restare con me se vuoi.

Girandosi dall'altra parte, si rimise rannicchiato. Un minuto dopo, tolse le coperte e si alzò brontolando che doveva andare in bagno. All'ultimo istante, non resistetti al desiderio di vedere come fosse vestito. Costatai che non aveva che una t-shirt che finiva ai fianchi lasciando vedere le gambe magre e una piana in basso ai glutei. Quando ritornò a dormire, osservavo la notte, in piedi, con i gomiti appoggiati sul telaio della finestra aperta.

Dopo un'ora, mi stesi sul bordo del letto. Devo credere che, cedendo alla fatica, dormii un po' di tempo, perché un rumore mi svegliò di soprassalto. Una specie di colpo. Il signor Waterman stava ancora dormendo. Mi alzai lentamente. Non c'era nessuno sul terrazzo, era l'inizio della giornata, mia sorella e le altre stelle erano sparite.

Uscii dalla stanza sulle punte dei piedi e, dopo una fermata in bagno, uscii sul balcone. La bassa-città stava ancora dormendo. L'autostrada Dufferin con i suoi lampioni arancioni era deserta e non vidi che tre o quattro macchine alla rotonda del boulevard Charest e de la Couronne. Mi domandai se dovessi

rifare il caffè o riprendere sonno sul divano. Nell'istante nel quale stavo per rientrare, con la mente troppo intorpidita per prendere una decisione, sentii il rumore lontano di una sirena. Un ruggito breve, su due toni.

Il rumore si stava avvicinando. Piegandomi oltre la ringhiera, vidi, sulla parte destra, un'ambulanza che arrivava dalla via d'Aiguillon. Di colore verde chiaro, con delle luci rosse lampeggianti sul tetto, rallentava a ogni intersezione e andava per la sua strada dando un colpo di sirena. Vicino alla torre, all'angolo con Sainte-Marie, già a destra e la persi di vista a causa degli edifici alti. Sembrava che si fosse fermata sulla via Richelieu. Non sentivo più la sirena, e la casa con il tetto rosso era spazzata da barlumi intermittenti.

Sentii una mano sul mio gomito. Il signor Waterman era affianco a me. Aveva messo un paio di jeans, una giacca a vento e dei mocassini, e i suoi capelli erano arruffati. Il suo viso disfatto mi diceva, se necessario, che una tragedia stava per accadere, e che forse era colpa nostra perché avevamo aspettato troppo. Dovevamo andare a vedere cosa era successo senza indugio. Prendendo l'ascensore, uscimmo dall'edificio quasi correndo, stanchi e consumati dall'ansia.

Sulla via Richelieu, c'era una decina di spettatori tra i quali riconoscemmo la donna del commesso. L'ambulanza era parcheggiata, le due porte posteriori erano aperte, di fronte alla casa che visitammo. Aspettammo sul marciapiede di fronte. Feci scivolare la mia mano nella tasca della giacca a vento del signor Waterman e le mie dita si mescolarono alle sue. Lui le strinse più forte non appena la porta della casa si aprì.

Vedemmo uscire una poliziotta. Aveva i capelli neri e ricci che uscivano dal suo berretto. Giusto dietro di lei c'era la giovane ragazza, e fui sollevata nel vedere che fosse viva, anche se pallida e barcollante. Non aveva le manette ai polsi, ma non appena scese i gradini della scalinata esterna, la poliziotta si girò e le prese il braccio ; non so se volesse sostenerla oppure impedirle di fuggire.

Un mormorio si sollevò tra gli spettatori non appena la portiera si aprì una seconda volta. Erano gli ambulanziere. Trasportavano qualcuno su una barella, e sentii un nodo in gola vedendo che questa persona era coperta completamente da un telo bianco. I due uomini misero la barella all'interno dell'ambulanza, e la giovane ragazza, ancora accompagnata dalla poliziotta, salì a sua volta e si sedette sul sedile accanto al corpo.

Fu forse frutto della mia immaginazione, ma nel momento in cui la barella venne posta nell'ambulanza, il telo era scivolato e, mentre uno degli uomini si affrettava a rimetterlo al suo posto, mi era sembrato di vedere una macchia rossa allargarsi sul tessuto bianco all'altezza della testa.

Questa visione, reale o immaginaria, mi paralizzò durante dei lunghi secondi. Mi poggiai contro il signor Waterman e strinsi forte la sua mano come a un salvagente. Gli ambulanziere chiusero le due portiere. Vedendo che stavano per salire in cabina, feci uno sforzo per riprendermi. Mi avvicinai all'autista e gli chiesi se si stavano dirigendo verso l'Hotel-Dieu. Fece segno di sì con la testa.

UN VETRO ANTIPROIETTILE

All'Hotel-Dieu, dove ci dirigemmo a piedi, mi lasciaì guidare nei corridoi dal signor Waterman. A causa dei suoi problemi di cuore, conosceva molto bene il pronto soccorso e parecchi membri del personale.

Mi aspettaì di trovare una sala d'attesa in fermento con dei malati stesi, delle ferite coperte con fasciature sanguinolenti, delle barelle spinte dai soccorsi a passo di corsa. Fu il contratrio : la sala era piccola e silenziosa ; ancora più sorprendente, non c'era nessuno per accoglierci.

Ci sedemmo su una sedia, tra la poliziotta con i capelli ricci, che aveva tolto il suo berretto, e due giovani innamorati appoggiati l'un l'altra. Alla nostra destra, vidi un distributore di caffè, la porta del bagno e, vicino al soffitto una tivù accesa senza volume. L'ufficio accoglienza si trovava di fronte a noi ; era integrato al muro e protetto da una parete vetrata che, secondo il suo spessore, sembrava antiproiettile, comme se fossero gli impiegati dell'ospedale e non i pazienti a essere in pericolo. In fondo alla sala d'attesa, c'erano due porte scorrevoli che davano, con ogni probabilità, sulle sale che si occupavano delle emergenze. Dietro queste porte, c'era di mezzo la sorte di due persone che conoscevamo, e una di esse, attraverso qualche parola misteriosa su un pezzo di carta, era entrata nella mia vita e aveva finito per mettermi il cuore sottosopra.

Dopo un quarto d'ora, un'infermiera apparse nell'ufficio d'accoglienza. Il signor Waterman mi sussurrò all'orecchio che la conosceva : gli aveva già

fatto fare un elettrocardiogramma. Fece segno ai due innamorati di avvicinarsi. Quando si sedettero di fronte all'ufficio, lei li donò un foglio attraverso un'apertura nella parete di vetro. Si piegarono in avanti entrambi per non perdere nulla di ciò che stava dicendo, ma siccome parlava molto forte, non ebbi difficoltà a capire che i due giovani avevano preso un'infezione facendo l'amore e che la farmacia più vicina si trovava a due passi dall'ospedale, nella Côte du Palais.

A sua volta, la poliziotta si avvicinò e si sedette, appoggiando il suo berretto sulle sue ginocchia. Dopo averle sorriso in modo amichevole, l'infermiera fece il rapporto della situazione. Il signor Waterman, che aveva una respirazione affannosa quando era stanco, ritenne il suo respiro e potetti sentire le cose fondamentali del loro scambio.

La giovane Limoilou era in stato di shock, come potevamo aspettarcelo dopo la situazione che aveva appena vissuto. Non aveva comunque alcuna ferita fisica e doveva prima di tutto riposarsi.

Quando la poliziotta partì, non restammo che noi in sala. L'infermiera ci guardò con aria interrogativa e andammo a sederci di fronte all'ufficio. Il signor Waterman spiegò che eravamo i vicini della giovane ragazza.

- Abbiamo visto l'ambulanza e siamo venuti ad avere sue notizie, disse lui semplicemente.
- Sta dormendo, disse l'infermiera. Le abbiamo dato un sedativo.
- Questo significa che non stava bene ? domandai con la voce tremante che non amavo molto.

- All'inizio, rispondeva con calma alle domande, e poi si era messa a piangere e non poteva fermarsi. E bruscamente, ebbe un attacco di rabbia, spingeva tutti e lanciava oggetti per terra.
- La rabbia, disse il signor Waterman, non è un bon segno ? Voglio dire, un segno di vitalità ?
- È vero, però...

L'infermiera si fermò e guardò il mio accompagnatore con attenzione. Secondo me, non lo riconosceva. Non sono un'esperta nel leggere nel pensiero, ma sembrava si domandasse cosa lui avesse in testa e perché mettesse il suo naso in questa situazione. Si rispose che forse era un giornalista e che voleva scrivere un articolo sulla qualità delle cure prestate al pronto soccorso.

- Non possiamo saperlo, disse lei. La rabbia potrebbe ritorcersi contro lei stessa. Le daremo una mano quando si sveglierà. Per adesso, ha bisogno di riposo, tutto qui.
- Dormirà a lungo ?
- Un paio di giorni. Perché tutte queste domande ?

Era il momento di intervenire, allora dissi :

- Vorremmo aiutarla...

La mia voce tremò ancora un po'. L'infermiera aggrottò le sopracciglia, girò lo sguardo verso di me. Sentii che la mia chioma rossa, le mie lentiggini e la mia aria giovanile, non le ispiravano più fiducia della barba brizzolata e la magrezza estrema del signor Waterman. In più, lei si interrogava

probabilmente sulla natura del nostro rapporto. Forse si domandava se fossimo degli sfruttatori, siccome ce n'erano parecchi nel quartiere. Eppure, non sembravamo questo tipo di farabutti, se posso permettermelo.

Sfortunatamente, non avevo tempo per raccontarle di come trovammo il gatto nero all'Ile d'Orléans, di come il messaggio nascosto sotto il suo collarino ci aveva condotti all'appartamento della ragazza, e di come le ombre che si agitavano sul terrazzo ci avevano avvertito che una tragedia stava per succedere.

Non potevo nemmeno parlargli di mia sorella.

Allora, superando la paura che mi torturava, le sorrisi nella maniera più dolce. Un sorriso che era simile a quello del quale Scott Fitzgerald parlava quando scrisse : "Lei fece un piccolo sorriso a Lew durato un'istante, e poi guardò un po' accanto, come se tenesse una torcia che poteva l'abbagliare."

L'infermiera sembrava riflettere. Non c'era nessun altro in sala e poteva prendere il suo tempo. Il signor Waterman insistete :

- Abito affianco a lei e la vedo spesso.

Non era falso, perché la guardava con il binocolo. L'infermiera ci avvolse con uno sguardo che sembrava meno sospetto.

- E cosa potreste fare per aiutarla ? domandò lei
- Non abbiamo ancora deciso, disse lui.
- Non preoccupatevi. Un assistente sociale si occuperà di lei quando si sveglierà e avrà ripreso le forze.
- Questo significa quanti giorni ? domandai con la mia voce strana.

- Tre o quattro giorni.
- E la vecchia signora... ? s'informò il signor Waterman d'un respiro.

Una ruga comparse sulla sua fronte e ingoiò la sua saliva.

- Lei è riuscita a fare ciò che voleva, disse lei cupamente, poi si alzò ed uscì dalla porta posteriore dell'ufficio.

IL SALTO DELL'ANGELO

Una grande stanchezza si abbatte su di noi dopo la nostra visita all'Hotel-Dieu. Il signor Waterman era stanco fisicamente, e io moralmente, poiché la morte della vecchia mi ricordava la morte di mia madre, portata via da un cancro all'intestino. Ricoverata in ospedale, poi operata senza risultati, lei aveva supplicato affinché abbreviassimo i suoi giorni. Nessuno aveva fatto averare il suo desiderio (io stessa avrei rifiutato se me lo avesse chiesto), ed è morta lentamente. Lei che è sempre stata così vivace, così impetuosa.

Rinunciando al lavoro, il signor Waterman propose che ci prendessimo qualche giorno di riposo sull'isola, anche se non era ancora il fine settimana. Prima di scendere la strada che portava da me, ripresi la chiave che avevo lasciato alla ragazzina. Lei mi raccontò che era andata due volte allo chalet e che aveva mostrato a Famina come farsi accettare dalla vecchia Dondolina. Ora, disse lei con orgoglio, il piccolo gatto nero non aveva più bisogno di nascondersi nella casetta per gli uccelli. La ringraziai di cuore, giudicando fosse inutile dirle che i gatti andavano d'accordo da un bel po' di tempo ormai.

Avevo avvisato il signor Waterman che non doveva aspettarsi a una tranquillità assoluta poiché, con l'arrivo dell'autunno, gli agricoltori avevano ripreso la raccolta dei campi vicini allo chalet. Durante le belle giornate, si doveva sopportare il frastuono incessante delle diverse macchine agricole che falciavano il fieno, lo rigiravano per farlo seccare, lo mettevano in linee regolari (i cumuli), poi raccoglievano sotto forma di grosse palle che erano lanciate rumorosamente su una carrozza trainata.

Senza fermarsi, una poiana volava in cerchio sopra le nostre teste : era il segnale che, nei campi circostanti, i topi di campagna e altre piccole bestie furono cacciate dalle loro tane. Per fortuna per i roditori e per noi, poco dopo il nostro arrivo, una pioggia fine e tenace cominciò a cadere, interrompendo la raccolta. Il brutto tempo ci avrebbe garantito un po'di pace.

Accesi la stufa a legna. Non parlavamo molto, e soprattutto non della piccola Limoilou ; eravamo degli esperti nell'arte di evitare l'argomento che ci preoccupava. Molte domande tormentavano i nostri pensieri, ma non avevamo le risposte per il momento : era troppo difficile. Date le circostanze, occuparmi della stufa a legna era quello che potessi fare meglio. Misi giusto la quantità di legna che serviva, senno' avremmo avuto troppo caldo, avremmo dovuto aprire le porte e tutte le finestre. E allora, l'umidità sarebbe ritornata.

In quanto al signor Waterman, lui si rifugiò nella lettura. Ricercando nella mia libreria – poco ricca a causa dei miei numerosi traslocchi e composta soprattutto da dizionari - , aveva trovato le *Lettere a Milena* di Franz Kafka. Un libro che portavo con me dal periodo dei miei studi a Geneva. Mi fu raccomandato da un professore molto originale il cui corso si chiamava “ La traduzione è una storia d'amore”.

Mentre stava leggendo, ben seduto sulla sua sedia a sdraio e con le ginocchia alzate, io ero seduta sul divano. Non stavo facendo nulla di importante. Stavo giocando con il gatto nero. La vecchia Dondolina era fuori sotto la pioggia. Ogni tanto mi alzavo per mettere un pezzo di legna nella stufa. Cercai di non pensare troppo alla piccola.

Passai il pomeriggio e una parte della serata in una specie di letargo intervallato da brevi ricordi che mi tornavano in mente sotto forma di immagini e di parole. Per esempio, questa frase che avevo scritto durante il mio corso del quale ho appena parlato : “Ogni giorno, per essere fedele al vostro testo, le mie parole sposano le curve della vostra scrittura, come un’amante che si rannicchia nelle braccia del suo innamorato.” Era Milena che si rivolgeva in tal modo a Kafka. Ma non mi ricordavo più se la frase appartenesse veramente alla traduttrice ceca o piuttosto al mio professore che gliela mise in bocca per illustrare la sua tesi. Puntaì su quest’ultima possibilità, sapendo molto bene, come tutti i traduttori, che le lettere di Milena, a differenza di quella di Kafka, non furono conservate.

Non erano che le otto e mezza ed eravamo già stanchi morti. Il signor Waterman andò a dormire come al solito nel solario. Per quanto mi riguarda, mi stesi in cucina su una branda con l’intenzione di sorvegliare la stufa. In autunno, il solario era la stanza più fredda dello chalet, e non volevo che lo scrittore si ammalasse. A mio modo, un po’ riluttante, era comunque l’uomo che amassi di più al mondo. Come i gatti, dormivo con un occhio solo, mi svegliavo ogni tanto per aggiungere un quarto di betulla o d’acero. E oltre a essere stramba, avevo buoni basi per diventare mamma chiocchia.

Un po’ prima dell’alba, la pioggia cessò di tamburellare sul tetto. Quando mi rialzaì un’ultima volta per ravvivare il fuoco, uscì da dietro per non fare rumore. C’era un vento leggero e rimasi fuori a rabbrivire all’aria fresca fino al momento in cui vidi Venere e la piccola stella.

Dopo colazione, il signor Waterman si accomodò di nuovo con il suo libro nel solario. La tentazione mi portò a fare un pisolino per recuperare il sonno perso, ma tutto ad un tratto mi rimisi a pensare a mia madre. Lei non era mai stanca. Pensavamo, mia sorella ed io, che lei fosse completamente a nostro servizio. La trattavamo come una schiava. Si svegliava la notte se una di noi era malata, aveva un incubo o chiedeva un bicchiere d'acqua. Durante l'adolescenza, quando rientravamo da una festa nel cuore della notte, lei non stava ancora dormendo, e ciò non le impediva di alzarsi presto il giorno dopo per servirci i cereali e i toast con il miele. Traboccava d'energie, e ciò spiegava di più gli attacchi di rabbia che la facevano somigliare a Maureen O'Hara nel film di John Ford.

L'immagine di mia madre così piena di vita mi fece uscire dal mio letargo. Una persona determinata come me doveva sembrare di essere in forma olimpica. Misi il mio costume da bagno e, passando per il solario, lasciai lo chalet dalla porta principale. Il signor Waterman mi guardava di sicuro dalla finestra, allora scesi con calma la scarpata che portava allo stagno. Ero una campionessa, l'erba bagnata non era troppo fredda per i miei piedi nudi, l'autunno non era ancora arrivato, gli aceri non erano ancora tinti di rosso. Adottando un portamento il più naturale possibile, arrivai all'inizio del molo, e lì, con le braccia allungate sul fianco come se avessi delle ali, presi uno slancio. Mi proposi di fare un magnifico salto dell'angelo, ma nel momento in cui piegai le ginocchia per prendere il mio volo all'estremità opposta, i miei piedi scivolarono sul legno umido e urtai violentemente l'ultima asse con la mia testa.

Sul momento, persi conoscenza. Quando ritornai in me, ero sotto l'acqua, stavo soffocando. Con un calcio sul fondo viscido, ritornai in superficie. Il signor Waterman stava arrivando di corsa. Tossii e sputai vigorosamente. Si precipitò all'inizio del molo e mi tese la sottospecie di asta che usavo per raccogliere le alghe. Mi aggrapai all'estremità e, molto velocemente, lui mi tirò fino alla riva. Gocciolante, agitata e piena di brividi, non potei smettere di tossire. Nonostante il suo mal di schiena, mi prese tra le sue braccia e mi portò fino allo chalet. Allungando il braccio, aprì io stessa la porta a zanzariera. L'ultima volta che mi portarono in braccio in questo modo, era in inverno, avevo sette anni, il ghiaccio del fiume si era rotto e un vicino mi aveva portata a casa.

Il signor Waterman mi posò sul letto della mia stanza, si raddrizzò e innarcò la schiena facendo delle smorfie. Andò a prendere un asciugamano e una coperta di lana nell'armadio e mi disse che dovevo togliermi il costume da bagno. Mentre mi stavo togliendo il costume e mi asciugavo, sentii che stava rimettendo della legna nella stufa. Quando ritornò, ero stesa sulla schiena. La coperta di lana mi copriva fino agli occhi ; lui sorrise e la ripiegò sui miei piedi.

Era più forte di me, continuavo a tremare. Sedendosi sul letto, mise la mano sulla mia fronte come faceva mia madre quando ero piccola ; esaminai invano il suo viso rugoso per sapere che avessi la febbre. In seguito, mi fece girare la testa e, scivolando le dita tra la mia capigliatura rossa, tastò la protuberanza che avevo dietro la testa. Sentivo un dolore molto forte, ma lui mi rassicurò dicendo che, secondo lui, non era altro che la protuberanza della traduzione.

Un po' contrariata, cominciai a battere i denti, come se avessi ancora freddo. Volevo che pensasse che avevo forse preso una malattia grave, una polmonite o qualcosa del genere. Avevo voglia che si occupasse di me, se proprio volete saperlo. A bassa voce, quasi brusca, mi domandò di girarmi sul ventre e uscì dalla stanza. Al suo ritorno, abbassò la coperta fino alla vita e, quando cominciò a frizionare, la stanza fu invasa da un forte odore dall'antiphlogistine. Un calore meraviglioso mi penetrò mentre lui massaggiava le mie spalle, la mia schiena, i miei reni. Avrei voluto che non si fermasse mai e, per un po', mi sarei messa a fare le fusa.

GLI OCCHI INFOSSATI

Anche se era cresciuto, il piccolo gatto nero era a suo agio nel cappuccio della mia felpa. Per fortuna, non uscì quando chiesi all'infermiera di turno il numero della stanza.

Tendendo l'orecchio, bussai con la punta delle dita sulla porta della stanza : nessuna risposta. Ci guardammo, il signor Waterman ed io, poi aprimmo un po' la porta. C'erano due letti. In quello accanto alla finestra, riconobbi i capelli biondi e molto corti della ragazza. Aveva le spalle girate e sembrava guardasse fuori. L'altro letto era vuoto.

Il signor Waterman mi sussurò di entrare da sola per cominciare. E mi fece una carezza sulla schiena ; l'incoraggiamento si rivolgeva metà a me e metà al gatto nascosto nel cappuccio.

Entraì sulla punta dei piedi.

La ragazza era immobile. Vidi, avvicinandomi, che aveva le cuffie nelle orecchie. Quando misi il gatto sul letto, lei si girò bruscamente, con gli occhi grandi. Aveva delle occhiaie viola attorno agli occhi, viso pallido, indossava una maglia nera come il gatto e mi resi conto in quel istante che era incredibilmente bella.

Il gatto saltò sulle sue gambe, poi sul suo ventre. Lei gli offrì una mano con il palmo aperto, e il gatto tese il suo muso per annusarla. In seguito le leccò le dita. La maglia della ragazza era un po' troppo grande, in modo che le maniche nascondevano i suoi polsi.

- Ciao Ti-Mine ! fece lei. Cosa fai qui ?

Lei la sollevò con entrambe le mani, la posò sul suo petto e lo accarezzò sul mento e dietro le orecchie. Poi girò verso di me i suoi occhi infossati e pieni di lacrime, e mi guardò senza dire nulla. Avevo un nodo in gola, ma era meglio non darlo a vedere.

- Abito sull'Ile d'Orléans, dissi io dopo essermi schiarita la voce. Il tuo gatto è arrivato una mattina ed è rimasto.
- È diventato grande...

Si dice che i gatti non abbiano memoria. Eppure, sembrava la riconoscesse : strofinava il suo muso sul collo della ragazza e faceva le fusa. Lei riflettete a voce alta mentre accarezzava il gatto. Dico a voce *alta*, ma in realtà quello che sentii era un sussuro.

- Significa che hai letto il messaggio... Ma come hai fatto a trovarmi ?
- Sono una testarda. E poi, un amico mi ha aiutata.
- Era lui che sussurrava quando hai aperto la porta, prima ?
- Ci hai sentiti nonostante il walkman ?
- Non è acceso. Metto le cuffie affinché le infermiere mi lascino tranquilla. Volevano che dicessi sì alla proposta di qualcuno che è venuto a vedermi. Un assistente sociale.

Mi avvicinai a lei per sentire meglio ciò che stava dicendo.

- Che genere di proposta, se non sono indiscreta ?
- Andare in una famiglia adottiva.
- E tu cosa ne pensi ? domandai io irrequieta.

La mia voce non era normale, suppongo, perché lei mi guardò a lungo prima di rispondere. Stava in guardia.

- Dipende, disse lei. In ogni caso, non posso tornare dove stavo. Le ragioni, immagino, tu le conosca.
- Le conosco perché io stessa ho incontrato l'assistente sociale : l'altro ieri e il mio amico era con me. Abbiamo avuto un'idea e volevamo parlarne.
- L'idea, di cosa si tratta ?
- Non so se sono capace di spiegarmi bene. Se il mio amico fosse qui...Voglio dire, se non ti da fastidio che lui entri, forse a due, potremmo trovare meglio le parole.
- Non mi da fastidio, digli di entrare.

Lei si sedette sul letto, mettendo il gatto tra i ginocchi, e andò ad aprire la porta al signor Waterman. Mi guardò diretto negli occhi, cercando di sapere se tutto stesse andando bene. Gli feci un piccolo sorriso per dirgli che ci fosse ancora della speranza, poi lui entrò e si avvicinò al letto. Ero contenta di poter contare sul suo aiuto. Quella mattina, si era preso la briga di tagliare la barba grigia con lo scopo di offrire quello che lui chiamava un *viso più umano*. Aveva un bell'aspetto, se posso dirlo.

- Questo è il signor Waterman, dissi alla ragazza.
- Buongiorno. Io sono Limoilou.
- E io, Marine.

Ci fu un momento d'imbarazzo, poi la ragazza ci fece segno di sederci. Il signor Waterman appoggiò la sua schiena contro il margine della finestra,

mentre io mi sedetti ai piedi del letto. Cercai le parole che mi potessero permettere di spiegare chiaramente ciò che avevamo in testa, mai lei ci anticipò :

- So quello che volete, disse lei. Siete una famiglia adottiva.
- Non esattamente, dissi io.
- Vorrei dirlo comunque : le famiglie adottive, ne ho già provate parecchie e non ha mai funzionato.
- Non siamo nemmeno una vera famiglia, disse il signor Waterman.
- In che senso ?
- Marine abita all'Ile d'Orléans con una vecchia gatta. Io, abito solo nel quartiere Saint-Jean-Baptiste, non lontano da te.
- Sei in pensione ?
- No, scrivo storie. Non esiste la pensione per quelli che scrivono storie.
- E io, io traduco le sue storie in inglese, dissi io. Non abitiamo sotto lo stesso tetto, ma siamo spesso insieme.

La ragazza guardò prima uno poi l'altro con i suoi grandi occhi infossati, senza smettere di accarezzare il gatto. Aggrottando la fronte, lei pesò ciascuna delle nostre parole.

- Non state insieme ?
- Ci vogliamo bene, dissi io. Il signor Waterman viene spesso sull'isola, e alle volte sono io che vado a Québec. Non abbiamo veramente deciso di vivere così, ma per il momento è ciò che ci conviene di più.
- E cosa proponete ?

Nel momento in cui, superate le mie paure, stavo cercando di rispondere, si sentirono dei passi nel corridoio. La ragazza nascose il gatto nero sotto le coperte. Bussarono alla porta, un'infermiera scivolò dentro solo con la testa e le chiese se avesse bisogno di qualcosa. Con le coperte fino al mento, scosse la sua testa bionda.

- Cosa proponete, esattamente ? riprese la ragazza non appena l'infermiera ebbe lasciato la stanza.
- Se il tuo cuore volesse... cominciai io.
- *Unicamente* se il tuo cuore volesse, insistete il signor Waterman.
- Potresti andare a vivere sull'isola con il tuo gatto.
- E quando avrai voglia di essere in città, non dovresti che venire a stare da me, nel quartiere che conosci già.

Il gatto uscì da sotto le coperte e si mise a dormire nella conca della spalla, il muso sul suo collo.

- Com'è l'isola ? domandò lei.

Con l'aiuto dei signor Waterman, che completava le mie frasi e aggiungeva dei dettagli qui e là, descrissi lo chalet in mezzo agli aceri con foglie gialle e rosse, la camera che poteva avere, la stufa a legna, il grande solario, lo stagno circondato da fiori e cespugli di frutta che diventava una pista di pattinaggio in inverno, e la divertente ragazzina in fondo alla strada. Menzionai la capanna di legno che poteva essere trasformata in un alloggio durante l'estate. Parlai di tutti gli animali : la vecchia Dondolina e la sua camminata oscillante, i procioni che apparivano al tramonto, la coppia di aironi blu, gli scoiattoli che si inseguivano sui rami degli alberi, la cerva che

scendeva il sentiero come una *top model*, senza dimenticare i vecchi cavalli da corsa con i quali conversavo.

Non mi sembrava utile, per il momento, parlare delle zanzare, delle mosche cavalline, dell'odore del letame sparso nei campi circostanti ne del rumore delle macchine agricole.

Finii parlando un pochino del mio lavoro, dicendo che scrivevo le mie traduzioni a mano e che non avrei rifiutato l'assistenza di una persona capace di ricopiare i miei testi. Il signor Waterman aggiunse che lui era nella stessa situazione.

Avendo detto l'essenziale e forse anche di più, tacqui. Andai a sedermi sul letto vuoto. Il signor Waterman, che mi aveva sostenuta con le sue parole e con i suoi sguardi calorosi, venne a sederci accanto a me. Fu allora che la ragazza, con nostra grande sorpresa, rimise le sue cuffie e si girò completamente verso la finestra.

Avevamo mancato il nostro colpo. Le mie spiegazioni non le erano piaciute, o avevo parlato troppo. Forse lo chalet le sembrava troppo isolato. O non le piaceva per niente la campagna. O ancora, non le piacevo io : con la chioma rossa e l'aria feroce ereditata da mia madre, facevo paura a certe persone.

Vidi un bagliore di scoraggiamento negli occhi del signor Waterman. Con dei segni, mi fece comprendere che fosse meglio riprendere il gatto e andare via sulla punta dei piedi. Stavamo per farlo quando la ragazza si girò a metà e, con una voce poco percepibile :

- Sono troppo stanca, disse lei. Devo riflettere...Parlerò con l'assistente sociale...Sarà lei a chiamarvi.

Tacque. Rimisi il gatto nel mio cappuccio e uscimmo senza fare rumore.

LE PAROLE DOLCI

Il signor Waterman ritornò nella sua torre aspettando che gli facessi segno. Aveva voglia di includere nel suo testo uno o più eventi che avevamo vissuto insieme dall'inizio dell'estate. Quando gli domandai se il suo lavoro stava andando meglio, mi rispose che, sfortunatamente, non era "il capolavoro immortale di Fenimore Cooper".

Da parte mia, non riuscivo a tenere il passo. Con il vecchio Electrolux che ronzava come un Boeing 747, pulii tutte le stanze a fondo, compresa la mia stanza dove liberai metà dell'armadio e due dei quattro cassetti del comodino. Non sapevo davvero cosa mi riservasse il futuro, ma questa volta l'incertezza mi spingeva all'azione. La mia energia era ritornata e mi dissi che mia madre sarebbe stata fiera di me.

Quando lo chalet fu pulito, i due gatti emersero da sotto il divano letto riprendendo possesso dei luoghi. Portando la cornetta senza filo, che appoggiai sul tavolo da pic-nic, uscii in tenuta leggera nonostante la freschezza dell'aria. Per almeno un'ora, raccolsi le ultime alghe dello stagno. Terminato questo lavoro, intrapresi un'operazione che mi ero ripetutamente proposta di fare, senza mai passare all'azione. Nella mia mente, questa operazione si chiamava *la deportazione delle rane toro*. Si trattava di catturare le rane rumorose una ad una con un guadino, metterle in un secchio e trasportarle nello stagno del vicino annesso. Mi misi dunque all'inseguimento del Signor Toung, il rannocchio toro i cui gracidi erano i più agghiaccianti, quello che si nascondeva sotto il molo, usando quest'ultimo

come cassa di risonanza per ampliare la sua voce da contrabbasso. Più rapido di me, sparì nell'acqua viscida al primo allarme e non lo vidi mai più. Non ebbi più successo con i suoi congeneri e, dopo una mezz'ora, rinunciai alla mia impresa.

Il telefono ancora non squillò. Tornaì allo chalet per prendere il mio sacco a pelo e andai a stendermi nell'erba a la Crocevia dei murmuri, in mezzo ai fiori che preferivo, le pilosella arancioni. Nel cielo, una banda di corvi inseguiva una poiana. Il tempo passava molto lentamente, la mia paura cresceva e non ero lontana dal diventare triste, se proprio volete saperlo.

Il tono imperativo della suoneria mi fece sussultare. Era l'assistente sociale : Limoilou voleva vederci il prima possibile. Chiamaì subito il signor Waterman. Tre quarti d'ora dopo, entrammo nella stanza della ragazza. Con i suoi occhi infossati, era sempre commovente, ma il suo viso mostrava un'aria più decisa. Non portaì il gatto nero, e lo rimpiansi quando sentii la prima domanda :

- Il mio piccolo gatto, va d'accordo con la vecchia Dondolina ?
- All'inizio è stato difficile, dissi. La gatta non accettava nessun animale sul suo territorio, anche se era più grosso di lei. I procioni, per esempio: sono molto più grandi, eppure si precipitava verso di loro con il ventre a terra e loro avevano paura. Salivano su un albero.
- E Dondolina, lei non sale ?
- No, non ha più gli artigli.
- Cosa ? Hai tagliato i suoi artigli ?

- Ma no ! Le avevano tolto gli artigli quando la trovai alla Società protettrice degli animali.
- Ah ! L'hai *adottata*...
- Sì.

Seduto accanto a me sul letto vuoto, il signor Waterman appoggiò la sua spalla contro la mia e continuai la mia spiegazione :

- Fu difficile per il gatto nero all'inizio. La gatta si precipitava verso e lui era obbligato a nascondersi. Alle volte si rifugiava in una casetta d'uccelli, una grande casetta la cui apertura venne ingrandita per gli scoiattoli. Dovevo farle mangiare separatamente. Ma il piccolo gatto era furbo e molto paziente, e Dondolina è diventata meno aggressiva. Hanno fatto la pace e si sono messe a mangiare nella stessa ciotola e a dormire insieme come dei vecchi amici.

Una luce brillò negli occhi della ragazza, ma subito dopo fui sorpresa di vederla girarci le spalle come la prima volta. Rimise le sue cuffie, e poi, accese il walkman. Visto che il signor Waterman non disse nulla durante la mia spiegazione, ero la sola responsabile. Era completamente colpa mia. Avevo parlato troppo e avevo raccontato delle sciocchezze, la casetta per gli uccelli, gli scoiattoli e cose così. La piccola aveva bisogno di riposo, non aveva voglia di vivere con una *chiacchierona* come me.

Cercai lo sguardo del signor Waterman per vedere cosa ne pensasse. I suoi occhi non mostravano alcuna preoccupazione ; le sue braccia incrociate e il suo sorriso paziente mi dicevano che avrei dovuto aspettare. Siccome la ragazza aveva le spalle girate, appoggiai la mia testa sulla spalla del mio

amico. Dopo un momento, mi fece segno di guardare bene dalla finestra : dava sul nord-est, dove appariva la delicata figura del ponte dell'isola d'Orléans. Forse la ragazza guardava verso casa mia, pesando i pro e i contro, e questo pensiero mi consolò un po'. Quando il signor Waterman mise un braccio attorno alla mia spalla, capii che si agganciava anche lui a questa speranza.

Durante dei lunghi minuti, sentimmo, assordati dalle cuffie, il rumore metallico e persistente di una musica techno. Poi Limoilou si girò bruscamente. Aveva il viso sfatto e una lacrima scendeva dai suoi occhi infossati.

- Non sono buona a niente, piagnucolò lei. Perché siete interessati a me?

Sul momento, non trovai nulla da dire, il signor Waterman nemmeno. Allora, nascondendo la testa nel cuscino, cominciai a singhiozzare. Era come se le mancasse l'aria, come se stesse soffocando. Piangeva tutte le lacrime che aveva in corpo. Mi avvicinai al letto e, vedendo che la sua schiena tremante, posai una mano sulla sua spalla. Non aveva che ossa e pelle.

Non sapevo più che fare. Le persone che piangono, intimidiscono sempre. Gli singhiozzi arrivavano a ondate, e io ero in piedi a bordo della spiaggia, impotente. Le accarezzai dolcemente la schiena e le spalle. Il suo dolore era stato trattenuto troppo tempo, la diga aveva ceduto e il suo cuore si svuotava poco a poco. Quando un'onda passò, ne arrivò un'altra, che veniva da più lontano, e poi un'altra ancora.

Non smetteva di piangere. Gli occhi del signor Waterman mi supplicavano, allora presi una decisione. Tolsi le scarpe, mi stesi sul letto, sopra le coperte. Passai un braccio sopra la sua testa, l'altro attorno alla sua anca. Molto dolcemente, per non spaventarla, e anche perché io stessa avevo paura, la tirai verso di me trattenendo il respiro. Mi lasciò fare. Quando immerse la sua testa nell'incavo della mia spalla, sentii le sue lacrime scorrere sul mio collo.

Sfregai per bene la sua schiena, lei continuava a tremare e a piangere. Il signor Waterman venne a sedersi dall'altra parte del letto e cominciò ad accarezzarle i capelli. Mentre faceva questo gesto, le rughe del suo viso erano addolcite da una luce che non vidi da molto tempo, forse dal momento in cui ci incontrammo per la prima volta nel cimitero del Vieux-Québec.

L'immagine del cimitero mi fece pensare a mia madre. Quando ero piccola e avevo un dolore che non finiva mai, lei mi prendeva tra le sue braccia sulla grande sedia a dondolo della cucina e mi dondolava sussurrando delle parole dolci, delle parole che non volevano dire nulla e servivano semplicemente a consolare i bambini che stanno male. È ciò che cercai di fare a mia volta. Stringendo la ragazza tra le mie braccia, mi misi a dondolare sussurrandole all'orecchio tutte le parole dolci che mi venivano in mente e altre che inventai. Poco a poco, le lacrime diminuirono, gli singhiozzi che facevano tremare le sue spalle e la sua schiena sparirono. Smise di piangere. Il suo respiro rimase oppresso un istante, poi si calmò.

Quando allentai le braccia, lei si staccò da me e raddrizzò la testa. Il suo viso era tutto bagnato. Il signor Waterman frugò nelle sue tasche e le diede un fazzoletto.

- È pulito, disse lui con una smorfia comica.

La ragazza scoppiò in una risata nervosa, poi si rimise a piangere e, per un lungo momento, esitò tra il ridere e le lacrime. Finalmente, si calmò. Si sedette sul letto, la schiena appoggiata sui cuscini, e tirò un lungo sospiro che sembrava voler dire che la crisi era passata. Alzò le spalle, come per scusarsi, poi allungò un braccio per mettere a posto le coperte. Facendo ciò, una manica della sua maglia scivolò, scoprendo le cicatrici del suo polso, ma lei non si rese conto. Al contrario, un piccolo sorriso apparve sul suo viso. Era una cosa nuova e rassicurante, e anche il signor Waterman se ne rese conto.

Lei dichiarò :

- O. K. andiamo sull'isola, ma...

Una mano alzata, stava cercando le parole. Vedendo che non stava trovando nulla, il mio accompagnatore venne in aiuto :

- Lo so, disse lui. È solo per fare una prova, non ti impegni a niente. Se non stai bene, se lo chalet non ti conviene, ti porteremo qui o nel posto in cui vorrai. Non c'è nessun contratto tra di noi. Sarai libera e anche noi.

Fece sì con la testa più volte che stava a significare che era proprio quello che voleva dire. Il signor Waterman ed io, facemo lo stesso, affinché sapesse che eravamo della stessa opinione e fu deciso una volta per tutte.

- Ma voglio andarci subito, aggiunse la ragazza togliendo le coperte.

Seduta sul margine del letto, cercava le sue ciabatte con la punta dei piedi. Quando si alzò, vedemmo che portava un paio di pantaloni del pigiama celesti che erano troppo grandi per lei. Le ciabatte anche. Fu probabilmente l'assistente sociale che le aveva prestato i vestiti.

Attraversando la camera con un passo incerto, ma con aria decisa, aprì la porta dell'armadio. Prese un paio di jeans dello stesso colore del pigiama e delle scarpe da tennis. Poi ritornò a sedersi sul letto e sciolse il laccio del suo pigiama.

- Vado a cercare il Coyote, disse il signor Waterman.

Girò le spalle alla ragazza e lo accompagnai fino al corridoio. Tutto andava velocemente all'improvviso. Doveva passare nell'ufficio dell'assistente sociale per ottenere un biglietto d'uscita o una cosa del genere. I vestiti, il cibo, ce ne saremmo occupati più tardi. Si doveva pensare a mille cose nello stesso tempo, ed era difficile a causa delle emozioni : il nostro cuore era ricolmo di gioia.

Il signor Waterman partì correndo nel corridoio, poi ritornò subito verso di me e mi baciò sulla guancia. La sua barba pungeva, poiché fu era stata tagliata al mattino, eppure la carezza fu molto dolce.

IL PARADISO TERRESTRE

Era il primo mattino.

Mi svegliai molto presto. Le stelle non avevano finito di spegnersi quando mi sistemai nel solario per lavorare. Presto, la mia attenzione venne interrotta da dei rumori che non ero solita sentire durante un giorno della settimana. La porta del frigo, i piatti nell'armadio, uno scorrimento di ciabatta, l'attrito di una sedia sul parquet, tintinnio di un cucchiaino in una tazza, lo scatto del tostapane e poi i piatti nel lavandino : ognuno di questi rumori mi faceva porgere l'orecchio e risuonava nella mia testa.

In seguito, il silenzio ritornò.

Il sole oltrepassò la chioma degli aceri che confinavano il sentiero. Non tardò a illuminare lo chalet, lo stagno e i dintorni.

Ripresi il mio lavoro. Nel capitolo che stavo traducendo, che era l'ultimo, il signor Waterman aveva tolto tutte le parole inutili, aveva considerato di più la punteggiatura, e cercai di restarle fedele. Come Milena, volevo che le mie parole sposassero le curve della sua scrittura.

Lasciando il mio testo per spostare i miei occhi sul mio *Harrap*, vidi Limoilou a bordo dello stagno. Aveva il suo pigiama celeste e la sua felpa nera. Il giovane gatto le venne dietro e subito dopo seguiva la vecchia Dondolina che avanzava dondolando la sua grande pancia. Quando la ragazza si fermò, i due gatti fecero lo stesso. Avrei voluto che il signor Waterman fosse lì, allora mi misi a cercare le giuste parole per descrivergli ciò che vedevo.

Era l'estate degli Indiani, la temperatura era aumentata all'improvviso. Comunque, desiderai con tutte le mie forze che la piccola non prendesse freddo nel suo pigiama. Si tolse le ciabatte...Ora camminava scalza nell'erba bagnata e cominciai a pensare che stesse esagerando un pochino. Non tardai a capire cosa stava succedendo : gli aironi blu erano a bordo banchina. Lei non voleva spaventarli con il rumore delle sue ciabatte nell'erba.

Limoilou avanzava dolcemente e i due aironi non presero ancora il volo, avevo il respiro tagliato. E i gatti continuavano a seguirla passo a passo. Tutto andava bene, ero contenta e preoccupata allo stesso tempo.

Diedì un'occhiata verso la cima del sentiero dalla porta del solario. Per dirla tutta, non sarei stata sorpresa di vedere la volpe rossa, o anche la cerva con le caviglie da modella, scendere il sentiero zampettando per andare a unirsi al corteo della ragazza e dei due gatti.

SOMMARIO

- 1 UNA GATTA OBESA
- 2 LA VOCE REGISTRATA
- 3 LE FOGLIE MORTE
- 4 LA MIGLIOR TRADUTTRICE DEL QUEBEC
- 5 LA RAGAZZINA IN FONDO ALLA STRADA
- 6 IL MESSAGGIO
- 7 JULES VERNE E IL SUCCO DI LIMONE
- 8 LA VOCE RAUCA DI HUMPHREY BOGART
- 9 UN SALUTO ALL'ANTICA
- 10 CAVALLI DA CORSA IN PENSIONE
- 11 UN GRANELLO NEL MOTORE
- 12 L'ARTE DI ADDOMESTICARE
- 13 LA STREGA
- 14 UNA NOTTE D'ORRORE
- 15 IL CUORE DI ANNE HEBERT
- 16 LA VECCHIA E LA PISTOLA

17 UN RIFUGIO IN CIMA ALLA MONTAGNA

18 IL REGISTRATORE DI CASSA

19 MIO ZIO DAL CONNECTICUT

20 MIA SORELLA E LE ALTRE STELLE

21 UN VETRO ANTIPROIETTILE

22 IL SALTO DELL'ANGELO

23 GLI OCCHI AFOSSATI

24 LE PAROLE DOLCI

25 IL PARADISO TERRESTRE

CONCLUSION

Quand j'ai commencé mon mémoire, j'avais pensé que j'aurais travaillé moins, mais chaque fois il y avait des corrections à faire, des nouveaux articles à lire et des nouvelles pages à consulter. J'ai appris beaucoup grâce à ce gros travail. J'ai appris qu'un travail n'est jamais parfait et peut-être qu'il n'existe même pas de traductions parfaites. J'ai traduit, par contre, avec plaisir l'œuvre de Poulin. Grâce à *La traduction est une histoire d'amour*, j'ai appris des nouveaux mots et des expressions québécoises comme « cogner des clous », mais j'ai aussi élargi mon vocabulaire italien. On est toujours en processus d'apprentissage.

Je ne connaissais pas beaucoup la théorie de la traduction avant de commencer ce gros travail. Heureusement, ma directrice de maîtrise m'a conseillé les meilleurs livres sur lesquels travailler et cela a aidé considérablement mon travail pour le mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

BASSNETT, Susan, *Comparative Literature: A Critical Introduction*. Oxford (U.K.) et Cambridge (U.S.A.), Blackwell, 1993.

BERMAN, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.

BUSSIÈRES GALLAGHER, Anne, « Le traducteur fictif, personnage de la littérature québécoise », mémoire de maîtrise, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 2010.

<http://savoirs.usherbrooke.ca/handle/11143/2640>

DESMEULES, Christian, « Jacques Poulin et la petite musique des mots », *Le Devoir*, 25 mars 2006, <http://www.ledevoir.com/2006/03/25/105124.html>

DE VAUCHER GRAVILI, Anne et Cristina MINELLI, *Traduzioni italiane di opere canadesi francofone*, Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi, 2016. Document pdf.

EBERHARDT, Isabelle, *Écrits et journaliers*, Arles, Actes Sud, 1987.

EBERHARDT, Isabelle, *Écrits sur le sable*, Paris, Grasset, 1988.

ECO, Umberto, *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milan, Bompiani, 2003

ECO, Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset et Fasquelle, 2006.

GODBOUT, Patricia, « Le traducteur fictif dans la littérature québécoise : notes et réflexions », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 22, n° 2, 2010, pp. 163-175, <https://www.erudit.org/revue/cfco/2010/v22/n2/1009121ar.pdf>

HAMELIN, Louis, « La traduction n'est pas toujours une histoire d'amour », *Le Devoir*, 6 septembre 2014, <http://www.ledevoir.com/culture/livres/417640/traductions-infideles-1-de-5-la-traduction-n-est-pas-toujours-une-histoire-d-amour>

HÉBERT, Anne, *Œuvres complètes. 1- Poésie*, édition établie par Nathalie Watteyne, suivi de *Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois*, édition établie par Patricia Godbout, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2013.

HÉBERT, Pierre, *Jacques Poulin : la création d'un espace amoureux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1997.

JOLICOEUR, Louis, « La diffusion de la culture québécoise à l'étranger au moyen de la traduction : le cas de l'Italie », dans Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 307-323.

NERI, Maria Chiara. « La métafiction traductive au Québec : réflexion théorique et pratique sur l'expérience de transposition en italien d'extraits de *La traduction est une histoire d'amour* de Jacques Poulin. » Mémoire de maîtrise, Université de Bologne, 2014.

OSEKI-DEPRÉ, Inès, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin, 1999.

OUELLET, Geneviève, « Jacques Poulin : Québec, comme une empreinte au cœur », *Québec français*, n° 151, 2008, p. 33-36, <http://id.erudit.org/iderudit/44089ac>

POULIN, Jacques *Les grandes marées*, Montréal, Leméac, 1995.

POULIN, Jacques *Les yeux bleus de Mistassini*, Montréal, Leméac, 2002.

POULIN, Jacques, *La traduction est une histoire d'amour*, Montréal, Leméac, 2006.

POULIN, Jacques, *L'anglais n'est pas une langue magique*, Montréal, Leméac, 2009.

SAINT-MARTIN, Lori « « Voix narratives féminines dans la fiction des hommes : vers une véritable mixité? ». *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

SNICKET, Lemony, *A series of unfortunate events*, Harpercollins Childrens Books, Slp Edition, 2006.

TOLKIEN, J. R. R. « The Lay of Leithian », *The Lays of Beleriand*, Allen & Unwin, 1985.

VIGNEAULT, Benny, « Jacques Poulin : Trouver le traducteur en nous », *Les libraires*, 10 avril 2006. Web : <https://revue.leslibraires.ca/entrevues/litterature-quebecoise/jacques-poulin-trouver-le-traducteur-en-nous>

VINAY, Jean-Paul et Jean DARBELNET, *Stylistique comparée de l'anglais et du français*, Montréal, Beauchemin, 1977.